

CONTENTS**TABLE DES MATIÈRES**

Applications for leave to appeal filed	1 - 5	Demandes d'autorisation d'appels produites
Applications for leave submitted to Court since last issue	6 - 40	Demandes soumises à la Cour depuis la dernière parution
Oral hearing ordered	-	Audience ordonnée
Oral hearing on applications for d'autorisation leave	-	Audience sur les demandes d'autorisation
Judgments on applications for leave	41 - 49	Jugements rendus sur les demandes d'autorisation
Motions	50 - 61	Requêtes
Notices of appeal filed since last issue	62 - 63	Avis d'appel produits depuis la dernière parution
Notices of intervention filed since last issue	64 - 65	Avis d'intervention produits depuis la dernière parution
Notices of discontinuance filed since last issue	66	Avis de désistement produits depuis la dernière parution
Appeals heard since last issue and disposition	-	Appels entendus depuis la dernière parution et résultat
Pronouncements of appeals reserved	67 - 73	Jugements rendus sur les appels en délibéré
Headnotes of recent judgments	74 - 136	Sommaires des arrêts récents
Weekly agenda	137	Ordre du jour de la semaine
Summaries of the cases	138 - 153	Résumés des affaires
Cumulative Index - Leave	154 - 161	Index cumulatif - Autorisations
Cumulative Index - Appeals	162 - 163	Index cumulatif - Appels
Appeals inscribed - Session beginning	164 - 173	Pourvois inscrits - Session commençant le
Notices to the Profession and Press Release	-	Avis aux avocats et communiqué de presse
Schedule re Motions before the Court	174	Calendrier des requêtes à la Cour
Requirements for filing a case	175	Préalables en matière de production

Judgments reported in S.C.R.
**APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL FILED**

176

Jugements publiés au R.C.S.
**DEMANDES D'AUTORISATION
D'APPEL PRODUITES**

Kenneth McKenzie et al.

D.B. Kirkham, Q.C.
Owen Bird

v. (23308)

Matthew Mason et al. (B.C.)

K.J. Smith
McCarthy Tétraut

FILING DATE 15.12.1992

Michel Chouinard

Lawrence Corriveau
Corriveau, Corriveau & Assoc.

c. (23341)

L'Hon. juge Kevin Downs et al. (Qué.)

DATE DE PRODUCTION 8.12.1992

Edward Bawolak

Daniel Audet
Lapointe Rosenstein

c. (23342)

Exroy Resources Ltd. et al. (Qué.)

Gilles Reny
Fortin, Dignard, Reny, Fiset

DATE DE PRODUCTION 7.12.1992

The United States of America

Nancy Boillat
Dep. A.G. of Canada

c. (23343)

Mr. Pierre Doyer (Qué.)

Lawrence Corriveau
Corriveau, Corriveau & Assoc.

DATE DE PRODUCTION 7.12.1992

John Kordas

Robert J. Smith
Charbonneau, Smith

v. (23344)

Stokes Seeds Ltd. (Ont.)

Peter Mahoney
Sullivan & Mahoney

FILING DATE 7.12.1992

Yonge-Esplanade Enterprises Ltd.

Donald J.M. Brown, Q.C.
Blake, Cassels & Graydon

v. (23346)

Vernon Ackland et al. (Ont.)

Michael A. Spears
Pacey, Deacon, Spears & Fedson

FILING DATE 14.12.1992

Wendy Abdool et al.

Jonathan H. Fine
Fine & Deo

v. (23347)

**Somerset Place Developments of Georgetown
Ltd. et al. (Ont.)**

Ronald B. Moldaver, Q.C.
Gordon Traub

FILING DATE 14.12.1992

Montana Band et al.

Ed Molstad, Q.C.
Molstad Gilbert

v. (23349)

Her Majesty The Queen (F.C.A.)

FILING DATE 7.12.1992

Canadian Broadcasting Corporation

Roy L. Heenan
Heenan Blaikie

v. (23352)

**National Association of Broadcast Employees
and Technicians (Ont.)**

Barrie Chercover
Golden Green & Chercover

FILING DATE 18.12.1992

Société Radio-Canada

Marc-André Blanchard
Lafleur Brown

c. (23350)

Le Juge Stephen Cuddihy et al. (Qué.)

Jean-Pierre Boyer & Robert Monett
Bernard, Roy & Associés

DATE DE PRODUCTION 18.12.1992

Dalton Bassant

Kelvin J. MacDougall, Q.C.

c. (23354)

Dominion Textile Inc. et al. (Qué.)

Ralph D. Farley
Heenan, Blaikie

DATE DE PRODUCTION 22.12.1992

Sa Majesté du chef du Québec

Sheila R. Block
Tory Tory DesLauriers & Binnington

v. (23356)

Ontario Securities Commission et al. (Ont.)

W. Ian C. Binnie, Q.C.
McCarthy Tétrault

FILING DATE 22.12.1992

Ville de Deux-Montagnes

André Rochon
Rochon, Prévost, Auclair, Fortin & D'Aoust

c. (23358)

L'Honorable Claude Ryan et al. (Qué.)

Danielle Allard
Bernard, Roy & Associés

DATE DE PRODUCTION 23.12.1992

Sa Majesté La Reine

Jacques Casgrain
Subs. P.G. Qué.

c. (23360)

Robert Peruta et al. (Qué.)

Jacques Larochelle

DATE DE PRODUCTION 22.12.1992

Her Majesty the Queen in Right of Canada et al.

Donald A. MacIntosh
Attorney General of Canada

v. (23361)

Reza (Ont.)

Barbara Jackman
Hoppe, Jackman

FILING DATE 24.12.1992

**Canadian Union of Public Employees, Local
1159**

Robert D. Breen, Esq
Pink, Green, Larkin

v. (23363)

Restigouche Senior Citizen's Home Inc. (N.B.)

George R. Richmond, Esq.
Petrie, Richmond, Goss

FILING DATE 29.12.1992

Corrine Thompson

Franck Laveaux
Laveaux & Associés

c. (23364)

L'Hôpital Général de Montréal et al. (Qué.)

Micheline Bouchard
Corbeil, Meloche, Larivière & Bouchard

DATE DE PRODUCTION 29.12.1992

Barbara Ann Billett et al.

Milner Fenerty

v. (23348)

Bonita Joan Laframboise (Alta.)

Maxwell, Larson & Co.

FILING DATE 16.12.1992

Darcy Brent Greggor

John S. Lamont
Aikins, MacAulay & Thorvaldson

v. (23365)

**Garnet Brent Cook, and Garnet Brent Cook
carrying on business as Valleyview Seeds (Man.)**

Fillmore & Riley

FILING DATE 04.01.1993

David Freeman

J.J. McIntyre
Alexander, Holburn, Beaudin & Lang

v. (23367)

**The Corporation of the District of West
Vancouver et al. (B.C.)**

D.G.S. Rae
Russell & DuMoulin

FILING DATE 14.12.1992

Lacombe Nurseries Ltd. et al.

Odishaw & Odishaw

v. (23297)

Farm Credit Corporation (Alta.)

Corbett & Co.

FILING DATE 4.1.1993

McCain Foods Ltd.

Rodney J. Gillis, Q.C.
Gilbert, McGloan, Gillis

v. (23318)

**National Transportation Agency and Canadian
Pacific Ltd. (F.C.A.)**

Forrest C. Hume
Legal Services

FILING DATE 1.12.1992

Bank of Montreal

A. Duncan Grace
McCarthy Tétrault

v. (23371)

Carl Kenneth Bale (Ont.)

G. Edward Oldfield
Hobson, Wellhauser, Taylor & Oldfield

FILING DATE 8.1.1993

Ralph Metna Munroe White et al.

W.E. Code
Code Hunter

v. (23372)

The Royal Bank of Canada (Sask.)

Gordon J. Kuski, Q.C.
McDougall Ready

FILING DATE 11.1.1993

Roger Bernard Alain

Ken S. Westlake

v. (23373)

Attorney General of Canada (B.C.)

Corey Stolte

FILING DATE 8.1.1993

Antonio Ribeiro

David Harris / Stacey R. Ball
Harris & Partners

v. (23378)

**Canadian Imperial Bank of Commerce et al.
(Ont.)**

Brian A. Grosman, Q.C.
Grosman, Grosman & Gale

FILING DATE 15.1.1993

City of Dartmouth, a body corporate

Peter Darling
Huestis Holm

v. (23379)

Industrial Estates Ltd. et al. (N.S.)

David Farrar
Stewart McKelvey Stirling Scales

FILING DATE 15.1.1993

Procureur général du Québec et al.

Alain Gingras
Min. de la Justice

c. (23345)

Téléphone Guèvremont Inc. (Qué.)

DATE DE PRODUCTION 17.12.1992

Dennis St. Jean

v. (23351)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Sask.)

FILING DATE 18.12.1992

Gavin Joseph Mandin

David J.M. Mochan

Clackson & Mochan

v. (23357)

Her Majesty The Queen (Alta.)

Paul Bourque
A.G. of Alberta

FILING DATE 23.12.1992

Kenneth Benjamin Smith et al.

David J. Martin

v. (23366)

Attorney General of Canada (B.C.)

FILING DATE 4.1.1993

Victor Eryomin

Harold C. Funk

v. (23383)

**The Minister of Employment and Immigration
(F.C.A.)**

Linda J. Wall
Dept. of Justice

FILING DATE 6.1.1993

Regina

Robert A. Mulligan
Office of Crown Counsel

v. (23384)

Robert Lorne Heywood (B.C.)

B. Rory B. Morahan
Morahan & Aujla

FILING DATE 19.1.1993

APPLICATIONS FOR LEAVE TO APPEAL
FILED

DEMANDES D'AUTORISATION D'APPEL
PRODUITES

NOVEMBER 17, 1992 / LE 17 NOVEMBRE 1992

CORAM: L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA AND GONTHIER JJ. /
LES JUGES L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA ET GONTHIER

L'honorable Andrée Ruffo

c. (23127)

Le Conseil de la magistrature, le Comité d'enquête, l'honorable Huguette St-Louis, l'honorable Roch St-Germain, l'honorable André Bilodeau, l'honorable Pierre Brassard et Me Paul Laflamme - et - L'honorable Albert Gobeil et le Procureur Général du Québec (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Libertés publiques - Droit administratif - Droit des professions - Compétence - Législation - Crainte raisonnable de partialité - Liberté d'expression des juges - Indépendance judiciaire - Plainte déposée à l'égard de la demanderesse par le juge Gobeil, qui est juge en chef de la Cour du Québec et président du Conseil de la magistrature - Le dépôt et la nature de la plainte, ainsi que tous les faits et circonstances entourant le dépôt de celle-ci, sont-ils de nature à soulever chez une personne bien renseignée une crainte raisonnable de partialité de la part du Conseil et de son Comité d'enquête? - Eu égard aux art. 263 et 265 de la *Loi sur les tribunaux judiciaires*, L.R.Q. (1977), ch. T-16, le juge en chef de la Cour du Québec possède-t-il le pouvoir de déposer une plainte à l'encontre de l'un des membres de la Cour du Québec? - Dans l'affirmative, les art. 263 et 265 violent-ils les garanties constitutionnelles d'impartialité et d'indépendance judiciaire?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 18 juin 1991 Cour supérieure du Québec (Parent j.c.s.)	Requête en évocation rejetée
Le 16 juin 1992 Cour d'appel du Québec (McCarthy, Rothman [dissident] et Chevalier j.j.c.a.)	Pourvoi rejeté
Le 8 septembre 1992 Cour suprême du Canada (McLachlin j.)	Requête en sursis accordée
Le 15 octobre 1992 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée

L'honorable Andrée Ruffo

c. (23222)

**Le Conseil de la magistrature, le Comité d'enquête,
l'honorable Yvon Mercier, l'honorable Guy Guérin,
l'honorable Rémi Bouchard et Vincent O'Donnell, c.r.
- et - Miville Lapointe et le Procureur Général du Québec (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Libertés publiques - Droit administratif - Droit des professions - Compétence - Législation - L'art. 1 du *Code de déontologie de la magistrature* outrepassé-t-il sa loi habilitante et est-il contraire au principe de l'indépendance judiciaire en n'énonçant pas une règle de conduite mais en permettant au Conseil de la magistrature et à son Comité d'enquête de contrôler l'exercice même du pouvoir judiciaire d'un collègue et de le condamner sur le mérite de ses décisions? - La *Loi modifiant la Loi sur les tribunaux judiciaires et d'autres dispositions législatives en vue d'instituer la Cour du Québec*, L.Q. 1988, ch. 21, a-t-elle eu pour effet de changer la composition du Conseil et de son Comité d'enquête, ne respectant ainsi plus le quorum et l'équilibre prévus par la loi? - *Loi sur les tribunaux judiciaires*, L.R.Q. (1977), ch. T-16.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 14 août 1989 Cour supérieure du Québec (Philippon j.c.s.)	Requête en évocation rejetée
Le 16 juin 1992 Cour d'appel du Québec (McCarthy, Rothman et Chevalier jj.c.a.)	Pourvoi rejeté
Le 15 octobre 1992 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée

DECEMBER 22, 1992 / LE 22 DÉCEMBRE 1992

**CORAM: THE CHIEF JUSTICE AND McLACHLIN AND IACOBUCCI JJ. /
LE JUGE EN CHEF ET LES JUGES McLACHLIN ET IACOBUCCI**

**Norbert Marian Salamon and Nicole Lucy Salamon,
Bernadette Alexandra Salamon, Yvonne Patricia Salamon
represented by their best friend and father;
Norbert Marian Salamon**

v. (22801)

**Minister of Education of Alberta; Board of Education,
County of Mountain View # 17, Province of Alberta, The**

**Trustees of said Board [As listed in APPENDIX 1 of the Statement of Claim]
jointly and severally,
in their capacity as trustees; and Mr. Warren Phillips, Assistant
Superintendent of Schools, County of Mountain View # 17,
Province of Alberta, In his capacity as Assistant
Superintendent of Schools (Alta.)**

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Actions - Civil procedure - Whether the Applicant, a non-lawyer, can represent his infant children as a next friend in a civil proceeding.

PROCEDURAL HISTORY

June 5, 1991 Court of Queen's Bench of Alberta (Chrumka J.)	Action against the Respondent, Goodwin struck out as disclosing no action
October 10, 1991 Court of Appeal of Alberta (Harradence, Irving and Côté JJ.A)	Appeal stands in abeyance until a solicitor represents the infant Applicants before December 11, 1991, after which date the Public Trustee will automatically replace the Applicant as next friend.
December 12, 1991 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

**The Tseshah, an Indian Band;
Robert Thomas, suing on his own behalf and on behalf of
all the members of the Tseshah**

v. (23234)

**Her Majesty the Queen in Right of the
Province of British Columbia (B.C.)**

NATURE OF THE CASE

Taxation - Indians - Interpretation - Interpretation of taxing statutes - Sale of tobacco products and gasoline by Indian band to non-natives taxable under provincial *Tobacco Tax Act*, R.S.B.C. 1979, c. 404, and *Motor Fuel Tax Act*, S.B.C. 1985, c. 76 - *Indian Act*, s. 87, precluding taxation of sales of these products to Indians - Whether it is unlawful, being indirect taxation, for the provinces to require Indians or Indian bands to pre-pay "an amount equal to tax" on goods intended for re-sale, when it is not known what proportion of the goods will be sold tax free to other Indians on the reserve - Whether provincial administrative schemes for the advance collection of tax from Indians and Indian bands infringe on Parliament's exclusive jurisdiction over Indians, and are contrary to the *Indian Act*, when those schemes require prepayment of amounts "equal to tax" to wholesalers, in circumstances where the proportion of the goods which will eventually be re-sold to other Indians, free of tax, is unknown - Whether provincial administrative schemes for the advance collection of amounts "equal to tax" are illegal when they are not authorized by statute.

PROCEDURAL HISTORY

June 27, 1991 Supreme Court of British Columbia (Harvey J.)	Petition granted
June 25, 1992 Court of Appeal of British Columbia (Cumming, Goldie and Lambert (dissident)JJ.A.)	Appeal allowed
October 26, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Ernest Walter Kehler and Annette Kehler

v. (23241)

The Corporation of the District of Surrey and Wayne Vollrath (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Municipal law - Highways - *Municipal Act*, R.S.B.C. 1979, c. 290 - Validity of by-laws - Did Court of Appeal err in concluding that compliance with the form of by-law required by s. 578 of the *Municipal Act* validated by-law even though the substance of the by-laws were illegal - Did the Court of Appeal err in its interpretation of an earlier decision by not recognizing the difference under the *Municipal Act* between a footpath and a paved roadway.

PROCEDURAL HISTORY

May 29, 1991 Supreme Court of British Columbia (Prowse J.)	Application for judicial review granted: By-laws quashed
July 29, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Seaton, Southin and Rowles JJ.A.)	Appeal allowed
October 26, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

The Corporation of the District of Maple Ridge

v. (23239)

Darin James Anderson (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Trial - Evidence - Respondent alleging that Applicant was negligent in its placement of a stop sign and seeking to adduce evidence that the Applicant municipality had moved the stop sign following his accident - Court of Appeal ruling that evidence would be admissible - Was Court of Appeal correct in so ruling.

PROCEDURAL HISTORY

September 21, 1990 Supreme Court of British Columbia (MacKinnon J.)	Action dismissed
September 1, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Southin, Legg and Wood JJ.A.)	Appeal allowed and new trial ordered
October 27, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

**CORAM: LA FOREST, SOPINKA AND CORY JJ. /
LES JUGES LA FOREST, SOPINKA ET CORY**

Donzel Young

v. (23251)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Ont.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Right to counsel pursuant to s. 10(b) of the *Charter* - Evidence - Procedural law - Charge to the jury - Credibility - Admissibility of statements - Unreasonable verdict - Applicant making statements to police on homicide matter while arrested for immigration charges - Whether the Applicant had waived his right to counsel in relation to homicide matter - Whether the Court of Appeal erred in law in upholding the trial judge's ruling admitting into evidence the Applicant's statements - Whether the Court of Appeal erred in concluding that the verdict was not such that no jury, reasonably instructed, could have rendered it - Whether the Court of Appeal erred in upholding the trial judge's decision not to declare a mistrial - Interpretation of *R. v. Evans*, [1991] 1 S.C.R. 869.

PROCEDURAL HISTORY

February 25, 1991 Supreme Court of Ontario (Moldaver J.)	Conviction: Second degree murder contrary to s. 235 of the <i>Criminal Code</i> , R.S.C. 1985, c. C-46
June 23, 1992 Court of Appeal for Ontario (Lacourcière, Finlayson and Catzman JJ.A.)	Appeal dismissed
October 30, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Robert Wilson Rowbotham

v. (23104)

Her Majesty the Queen (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Procedural law - Evidence - Seizure - Narcotics - Applicant convicted on charges of conspiracy to import drugs and to traffic in drugs - Five authorizations to intercept communications used as evidence - First authorization dated September 29, 1981, containing errors - Applications to have the authorizations to intercept communications set aside dismissed by the Supreme Court of Ontario on the basis of *Wilson v. The Queen*, [1984] S.C.R. - Whether the Court of Appeal for Ontario erred in holding that a *Wilson* review, as defined in *R. v. Garofoli*, [1990] S.C.R., does not apply where the interception of private communications occurred prior to the proclamation of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Whether the Court of Appeal erred in holding that the reliability of information supplied by a confidential informant is not germane to a *Wilson* application.

PROCEDURAL HISTORY

October 17, 1988
Supreme Court of Ontario
(Galligan J.)

Applications to have the authorizations to intercept private communications set aside dismissed; Convictions: conspiracy to import drugs and to traffic in drugs

May 14, 1992
Court of Appeal for Ontario
(Brooke, Carthy and Doherty JJ.A.)

Appeal from conviction dismissed; Appeal from sentence allowed and sentence reduced to 13 years imprisonment

October 27, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Hillcrest Housing Limited

v. (23229)

**J.H. Richard Wedge, Mary Wedge, Paul Wedge,
Brian Wedge, Richard H. Wedge, Michelle Strain
and Nicolle Morrison (P.E.I.)**

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Company law - Winding-up of the Applicant - Applicant's motion for a conditional adjournment of the proceedings granted - Costs not a condition of the adjournment - Motion by the Respondents for interim costs pursuant to s. 25 of the *Winding-Up Act*, R.S.P.E.I. 1988, c. W-5 - Supreme Court of Prince Edward Island, Trial Division, holding that the Court has jurisdiction to award interim costs pursuant to s. 25 of the *Winding-Up Act* - Whether the Court of Appeal of Prince Edward Island erred in law in holding that s. 25 of the *Winding-Up Act*, gives the Court jurisdiction to award interim costs in a winding-up proceeding.

PROCEDURAL HISTORY

January 22, 1992
Supreme Court of Prince Edward Island, Trial
Division
(MacDonald C.J.T.D.)

Declaration that Court has jurisdiction to award
interim costs pursuant to s. 25 of the *Winding Up
Act*, R.S.P.E.I. 1988, c. W-5

June 29, 1992
Court of Appeal of Prince Edward Island
(Carruthers C.J.P.E.I., Mitchell and Mullally JJ.A.)

Appeal dismissed

October 21, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Laurier Life Insurance Company

v. (23231)

Wagner Brothers Holdings Incorporated (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - Insurance - Applicant issuing life insurance policy with proceeds payable to Respondent - Person to be insured diagnosed with cancer following application for policy and final approval of policy - Effective date of policy - Change in the insurability of the life to be insured - Do either s. 157 (1) of the *Insurance Act*, R.S.O. 1980, c. 218, or the application for insurance apply to prevent the policy from coming into force where there is a change in the insurability of the person to be insured between the date of the application for the policy and the date the policy was issued? - Did Court of Appeal err in its interpretation of the provisions of the insurance contract?

PROCEDURAL HISTORY

September 6, 1989
Supreme Court of Ontario
(Potts J.)

Action against Applicant dismissed

June 22, 1992
Court of Appeal for Ontario
(Catzman, Osborne and Labrosse JJ.A.)

Appeal allowed

October 20, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**CORAM: L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA AND GONTHIER JJ. /
LES JUGES L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA ET GONTHIER**

Wing Ho Tam

v. (23299)

Her Majesty the Queen (Qué.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Procedural law - Evidence - Defence - Narcotics - Applicant convicted on charges of illegally conspiring to import a narcotic, trafficking in a narcotic and importing a narcotic - Trial judge granting a postponement for a second translation of 33 intercepted communications from Cantonese into English following contradictions made by the first translator - Trial judge admitting into evidence a second translation of 33 intercepted conversations from Cantonese into English - Whether the trial judge erred in allowing, in the middle of the trial, a translation from Cantonese into English of 33 intercepted telephone conversations to be received in evidence - Whether the trial judge erred in refusing a postponement when a fresh transcript of translation was introduced in the middle of the trial.

PROCEDURAL HISTORY

November 29, 1989
Superior Court of Quebec
(Martin J.)

Convictions: conspiring to import a narcotic;
conspiring to traffic in a narcotic and unlawfully
importing a narcotic

September 14, 1992
Court of Appeal of Quebec
(Vallerand, Chouinard and Deschamps JJ.A.)

Appeal dismissed

October 27, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Palasanthiran Sandrasegarampillai

c. (23324)

Sa Majesté La Reine (Crim.)(Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Infractions - Preuve - Meurtre au premier degré - Identification - Directives du juge au jury - Verdict déraisonnable - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en décidant que le juge du procès n'avait pas commis d'erreur en permettant que soit déposée en preuve une lettre de la victime à son frère? - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en rejetant les moyens d'appel du demandeur fondés sur l'identification et le caractère déraisonnable du verdict?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 10 février 1989
Cour supérieure du Québec
(Riopel, J.C.S.)

Déclaration de culpabilité: meurtre au premier degré

Le 30 septembre 1992
Cour d'appel du Québec
(Gendreau, Mailhot et
Moisan [*ad hoc*], J.J.C.A.)

Appel rejeté

Le 26 novembre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Acme Building and Construction Limited

v. (23228)

The Corporation of the Town of Newcastle (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - Damages - Tender - Breach of contract - Misrepresentation - Interpretation of tender documents - Respondents relying on right to reject clause - Respondents accepting bidder with faster completion date and use of local contractors though the Applicant was the lowest bidder - Was there a breach of the tender contract? - Whether the Court of Appeal erred in its determination that there was no negligent misrepresentation in the tender documents issued by the Respondent - Whether the trial judge erred in his determination that the appropriate measure of damages for either breach or contract or negligent misrepresentation was the out of pocket expenses incurred by the Applicant in compiling its tender - Interpretation of *Ron Engineering & Construction Eastern Ltd.* [1981] 1 S.C.R. 111.

PROCEDURAL HISTORY

January 8, 1990
District Court of Ontario
(Paisley D.C.J.)

Action for breach of tender contract dismissed

January 24, 1992
Ontario Court of Appeal
(Tarnopolsky, Finlayson and Abella J.J.A.)

Appeal dismissed

November 9, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Kansa General Insurance Company

v. (23187)

Tyrone Jones and Wilhemina Jones (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Insurance - Estoppel - Foreign judgments - Jurisdiction - Interpretation of s. 132 of the Ontario *Insurance Act*, R.S.O. 1980, c. I-8 - Right of action of foreign judgment creditors - Whether the Court of Appeal erred in law in extending validity to collection procedures in a province where there was no underlying domestic judgment against the judgment debtor - Did the Court of Appeal err as a matter of law in determining that the Applicant insurer, exercising its duties of defence on behalf of the insured in New York actions, was barred from subsequently asserting a denial of coverage to the insured.

PROCEDURAL HISTORY

May 10, 1991
Ontario Court of Justice
(General Division)
(Smith J.)

Respondents' motion for summary judgment allowed for \$1,000,000 U.S.

July 29, 1992
Ontario Court of Appeal
(Catzman, Labrosse and Austin JJ.A.)

Appeal dismissed with exception that the trial judgment was varied by making the sum payable in Canadian rather than U.S. dollars

October 30, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

JANUARY 11, 1993 / LE 11 JANVIER 1993

**CORAM: THE CHIEF JUSTICE LAMER AND McLACHLIN AND IACOBUCCI JJ. /
LE JUGE EN CHEF LAMER ET LES JUGES McLACHLIN ET IACOBUCCI**

James Francis Tobin

v. (23296)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Ont.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Offence - First degree murder charge- Instructions to the jury - Whether the trial judge erred in admitting evidence of psychiatric assessment of the Applicant and acts of self-mutilation by the Applicant - Whether the Court of Appeal for Ontario erred in concluding that improprieties in the prosecutor's cross-examination of the Applicant and address to the jury did not result in an unfair trial or a miscarriage of justice - Whether the trial judge erred in his instruction to the jury on the fact-finding process, on the issues of intoxication and intent and on the use to be made of the evidence of the toxicologist.

PROCEDURAL HISTORY

October 13, 1990
November 6, 1990
Ontario Court (General Division)
(Tobias J.)

Conviction: Second degree murder
Sentence: Life imprisonment without eligibility for
parole for 14 years

July 6, 1992
Court of Appeal for Ontario
Morden A.C.J.O., Krever
and Arbour JJ.A)

Appeal against conviction dismissed
Appeal against sentence allowed: Sentence varied to
life imprisonment without eligibility for parole for
12 years

November 16, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and for an extension
of time filed

Stanley F. Trzop

v. (23283, 23284)

Her Majesty the Queen (F.C.A.)

NATURE OF THE CASE

Taxation - Assessment - Statutes - Interpretation - Whether the Federal Court of Appeal erred in its interpretation and application of s. 20(14) of the *Income Tax Act*, R.S.C. 1952, c. 148, as amended.

PROCEDURAL HISTORY

July 23, 1985 Tax Court of Canada (St-Onge T.C.J.)	Applicant's and Antosko's appeals from reassessment by the Minister of National Revenue allowed
January 16, 1990 Federal Court of Canada, Trial Division (McNair J.)	Respondent's appeal allowed
July 2, 1991 Federal Court of Appeal (Isaac C.J., Heald and Stone JJ.A.)	Appeal dismissed
October 30, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

H. Boris Antosko

v. (23282)

Her Majesty the Queen (F.C.A.)

NATURE OF THE CASE

Taxation - Assessment - Statutes - Interpretation - Whether the Federal Court of Appeal erred in its interpretation and application of s. 20(14) of the *Income Tax Act*, R.S.C. 1952, c. 148, as amended.

PROCEDURAL HISTORY

July 23, 1985 Tax Court of Canada (St-Onge T.C.J.)	Applicant's appeal from reassessment by the Minister of National Revenue allowed
January 16, 1990 Federal Court of Canada, Trial Division (McNair J.)	Respondent's appeal allowed
July 2, 1991 Federal Court of Appeal (Isaac C.J., Heald and Stone JJ.A.)	Appeal dismissed
October 30, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Her Majesty the Queen

v. (23253)

**Native Women's Association of Canada,
Gail Stacey-Moore and Sharon McIvor (F.C.A.)**

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms, ss. 2(b) and 28 - Constitutional law - Indians - Respondents receiving 5% of funding provided under Aboriginal Constitutional Review Program - Respondents claiming that a constitutional resolution should provide for the application of the *Charter* to aboriginal self-governments - Federal Court of Canada, Trial Division, dismissing Respondents' application for an Order prohibiting the Government of Canada from making any further payments to designated aboriginal organizations - Federal Court of Appeal allowing Respondents' appeal - Whether the government, when it provides funding which may be used by private individuals or groups for expressive purposes, is obliged by ss. 2(b) and 28 of the *Charter* to supervise the ensuing expressive activity, in order to ensure that it produces the proper "male" or "female" point of view, or is constitutionally responsible for the actions of those individuals or groups - Whether the government, when it decides to consult with individuals or groups outside government in the course of developing policy, prior to determining the precise content of proposed legislation, is obliged by ss. 2(b) and 28 of the *Charter* to consult equally with those who espouse "male" and "female" points of view.

PROCEDURAL HISTORY

March 30, 1992
Federal Court of Canada, Trial Division
(Walsh D.J.)

Respondents' application for an Order prohibiting the Government of Canada from making further payments to designated aboriginal organisations dismissed

August 20, 1992
Federal Court of Appeal
(Mahoney J.A., Stone J.A. and Gray D.J.)

Appeal allowed

October 29, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**London Monenco Consultants Limited,
Monenco Engineers and Constructions Inc., and
W.P. London and Associates Limited**

v. (23248)

The Ontario Human Rights Commission (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Civil rights - Applicant company providing travelling benefits to married employees - Complaints by single employees of the Applicants of discrimination in employment on the basis of marital status pursuant to Ontario *Human Rights Code*, S.O. 1981, c. 53, dismissed - Respondent's appeal to the Supreme Court of Ontario, Divisional Court, dismissed - Respondent's appeal to the Court of Appeal for Ontario allowed - Whether the Court of Appeal erred and failed to consider and properly apply the amendments to s. 23(1)(b) of the Ontario *Human Rights Code*, S.O. 1981, c. 53.

PROCEDURAL HISTORY

January 22, 1987 Board of Inquiry (Professor I.A. Hunter)	Complaints of discrimination in employment on the basis of marital status dismissed
June 27, 1988 Supreme Court of Ontario, Divisional Court (Callaghan, O'Leary and Boland JJ.)	Appeal for an order setting aside the decision of the Board of Inquiry dismissed
July 30, 1992 Court of Appeal for Ontario (Robins, Grange and Arbour JJ.A.)	Appeal allowed
October 27, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

**CORAM: LA FOREST, SOPINKA AND CORY JJ. /
LES JUGES LA FOREST, SOPINKA ET CORY**

Touche Ross & Co.

v. (23267)

**Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia and
the Superintendent of Brokers (B.C.)**

NATURE OF THE CASE

Tort - Negligence - Procedural law - Actions - Duty of care - Liability of public regulatory authorities for economic loss - Does the Superintendent of Brokers owe a duty of care to those suffering loss as a result of their actions - Duty of Superintendent to accountants preparing financial statements later included in a prospectus - Does Applicant have cause of action against Respondents?

PROCEDURAL HISTORY

December 31, 1990 Supreme Court of British Columbia (Boyd J.)	Action against Respondents struck out
July 8, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Macfarlane, Taylor and Rowles JJ.A.)	Appeal dismissed
October 28, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Stephen Kripps and others

v. (23268)

**Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia and
the Superintendent of Brokers (B.C.)**

NATURE OF THE CASE

Tort - Negligence - Procedural law - Actions - Duty of care - Liability of public regulatory authorities for economic loss - Whether the British Columbia Court of Appeal erred in law in sustaining the learned Trial Judge's dismissal of the Plaintiffs' claim against the Defendants, Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia and The Superintendent of Brokers on the basis that the said Defendants owed no duty of care to the Applicants.

PROCEDURAL HISTORY

December 31, 1990 Supreme Court of British Columbia (Boyd J.)	Action against Respondents struck out
July 8, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Macfarlane, Taylor and Rowles JJ.A.)	Appeal dismissed
October 28, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

The T. Eaton Co. Limited

v. (23207)

**George Prince, Faye Brown, William
Charlton, Fred Cackette, Avril Roy
and Daralee Richmond (B.C.)**

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - Damages - Respondent becoming totally disabled following termination of contract of employment with the Applicant - Supreme Court of British Columbia holding that reasonable notice was given to Respondents - Supreme Court of British Columbia granting disability benefits to Respondent but not for period during which disability occurred - Court of Appeal for British Columbia allowing Respondent's appeal - Whether an employer, without breaching the contract of employment, can terminate the contract by giving reasonable working notice of termination or by giving the employee a reasonable sum of money in lieu of notice - Whether the Court of Appeal erred in awarding damages for loss of disability benefits for a disability which occurred after the employment was terminated, but before the end of the period that would have constituted reasonable notice, when the employer had terminated him and had paid the employee a proper sum in lieu of notice.

PROCEDURAL HISTORY

May 22, 1985 Supreme Court of British Columbia (MacKinnon J.)	Claims that Applicant did not give reasonable notice in termination of contracts or compensation for loss on medical expenses dismissed
July 10, 1990 Supreme Court of British Columbia (Lysyk J.)	Declaration that Respondent entitled to disability benefits
November 15, 1990 Supreme Court of British Columbia (Lysyk J. supplementary reasons)	Respondent not entitled to disability benefits for part of notice period during which disability occurred
May 29, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Hutcheon, Wood and Goldie JJ.A.)	Appeal allowed
October 9, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Assessor of Area #16 - Chilliwack

v. (23245)

**Carolin Mines Ltd. (Anglo Swiss
Mining Corporation) (B.C.)**

NATURE OF THE CASE

Statutes - Property law - Taxation - Assessment - Interpretation of s. 26.1 of the *Assessment Act*, R.S.B.C. 1979, c. 21 - Respondent's gold mine and mill ceased operations in 1984 - Applicant discovered that improvements for the mill assessed in 1987/88 were located on a different parcel - Court of Revision granting closure allowance and reducing total value of land and improvements and improvement value of folios - Assessment Appeal Board dismissing Respondent's appeal - Supreme Court of British Columbia dismissing Respondent's appeal - Court of Appeal for British Columbia allowing Respondent's appeal - Whether the assessment of real estate for municipal taxation purposes is to be based on the market value of the land and improvements and not the value of the business conducted on the subject property.

PROCEDURAL HISTORY

November 30, 1990 Assessment Appeal Board (Donald L. Brothers, Chairman)	Appeal from decisions of Court of Revision dismissed
April 10, 1991 Supreme Court of British Columbia (Boyd J.)	Appeal for an order setting aside the decision of the Assessment Appeal Board dismissed
September 3, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Carrothers, Southin and Goldie JJ.A.)	Appeal allowed
October 28, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Dr. Hugh Borsman

v. (23249)

**Elizabeth Rosanne Cherry, an infant by
her mother and Guardian Ad Litem,
Jody Helen Cherry (B.C.)**

NATURE OF THE CASE

Torts - Negligence - Damages - Applicant performing an unsuccessful therapeutic abortion on Respondent's mother - Respondent born with mental retardation, mild cerebral palsy and congenital defects - Applicant admitting negligence in respect of post-operative care to the Respondent's mother - Supreme Court of British Columbia finding Applicant liable to the Respondent and the Respondent's mother - Court of Appeal for British Columbia allowing Applicant's appeal in part - Whether the Court of Appeal for British Columbia erred in holding that the Applicant owed a duty of care to the Respondent - Whether the Court of Appeal erred in holding that the Applicant's duty to the Respondent was not negated by the Applicant's duty to the Respondent's mother - Whether the Court of Appeal erred in holding that there was no conflict between the Applicant's duty of care to the Respondent's mother to abort the foetus and the Applicant's duty not to harm the foetus - Whether the Court of Appeal erred in holding that the Respondent suffered damages.

PROCEDURAL HISTORY

February 13, 1991 Supreme Court of British Columbia (Skipp J.)	Action against the Applicant allowed
July 27, 1992 Court of Appeal for British Columbia (Hutcheon J.A., Hollinrake and Rowles JJ.A.)	Appeal on liability dismissed; Appeal on damages allowed in part

October 28, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Robert Adair McAndrew

v. (23275)

British Columbia Transit (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Remedies - Judicial review - Expropriation - What is the test for judicial review where there is no privative clause? - What elements of compensation in expropriation cases applied to the "value to owner" test? - Is an arbitrary discount appropriate?

PROCEDURAL HISTORY

September 15, 1989
Supreme Court of British Columbia
(MacKinnon J.)

Application for judicial review dismissed

September 1, 1992
Court of Appeal for British Columbia
(Taggart, Legg and Cumming JJ.A.)

Appeal dismissed

October 30, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**CORAM: L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA AND GONTHIER JJ. /
LES JUGES L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA ET GONTHIER**

Antoine Thibault

c. (23243)

La Corporation professionnelle des médecins du Québec (Crim.)(Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Libertés publiques - Validité de la dénonciation - Théorie de l'atteinte continue aux droits - Les garanties juridiques conférées au demandeur par la *Charte des droits et libertés de la personne*, L.R.Q. (1977), ch. C-12, s'appliquent-elles au présent litige? - La dénonciation dont fait l'objet le demandeur est-elle nulle *ab initio* au motif qu'elle ne comporte pas les éléments essentiels et les détails suffisants constitutifs d'une infraction et qu'au surplus, elle ne fait référence à aucune infraction connue en droit? - Subsidiairement, dans la mesure où les art. 13(1), 13(3), 65 et 66.1 de la *Loi sur les poursuites sommaires*, L.R.Q. (1977), ch. P-15, permettent la rédaction de telles dénonciations, ces dispositions sont-elles nulles et inopérantes puisque contraires aux art. 23, 28(1), 33, 35 et 37(1) de la Charte québécoise?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 10 juin 1988 Cour des poursuites sommaires (Dutil j.s.p.)	Demandeur reconnu coupable d'avoir exercé illégalement la médecine
Le 12 septembre 1989 Cour supérieure du Québec (Dufour j.c.s.)	Appel <i>de novo</i> rejeté
Le 22 juillet 1992 Cour d'appel du Québec (McCarthy, Tourigny et Chevalier jj.c.a.)	Pourvoi rejeté
Le 27 octobre 1992 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée

Steinberg Inc.

c. (23276)

Société des alcools du Québec (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Couronne - Droit commercial - Droit administratif - Législation - Créancier et débiteur - Interprétation - Jugements et ordonnances - Application de la *Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies*, L.R.C. (1985), ch. C-36, à un mandataire de la Couronne - La Couronne ou ses mandataires sont-ils soumis aux dispositions de la *Loi sur les arrangements avec les créanciers* (L.A.C.C.) par application de la théorie de la déduction nécessaire et/ou de la théorie de la complémentarité? - Sont-ils soumis aux ordonnances de sursis prononcées par un tribunal?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 8 juin 1992 Cour supérieure du Québec (Lagacé J.C.S.)	Requête de l'intimée en vue d'obtenir un jugement déclaratoire portant que l'intimée n'est pas liée par la <i>Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies</i> , rejetée
Le 29 octobre 1992 Cour d'appel du Québec (Bisson, J.C.Q., Tyndale et Delisle J.J.C.A.)	Appel de l'intimée accueillie
Le 9 novembre 1992 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée
Le 20 novembre 1992 Cour suprême du Canada (Gonthier J.)	Ordonnance de sursis jusqu'à décision sur la demande d'autorisation d'appel

Le Groupe Commerce, Compagnie d'assurances

c. (23242)

Service d'entretien Ribo Inc. (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Code civil - Droit commercial - Assurance - Contrats - Législation - Interprétation - Art. 2478 *C.c.B.C.* - Assurance-responsabilité civile - Divergence entre la proposition orale et la police d'assurance - Obligation de l'assuré de lire sa police d'assurance en entier - Effet de la clause d'exclusion quant "aux biens dont l'Assuré a la garde ou sur lesquels il a pouvoir de direction ou de gestion ou sur lesquels il exerce une action quelconque" - L'obligation d'informer l'assuré des exclusions qui limitent l'étendue des garanties incombe-t-elle au courtier ou à l'assureur?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 20 février 1989 Cour supérieure du Québec (Dionne j.c.s.)	Action en garantie de l'intimée accueillie en partie
Le 3 septembre 1992 Cour d'appel du Québec (Beauregard [dissident], Baudoin et Deschamps j.j.c.a.)	Pourvoi rejeté
Le 27 octobre 1992 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée

R.N.R. Transport Limitée

c. (23255)

**Beaver Foundation Limited/Fondations Beaver Limitée,
S.J. Groves & Sons Limited,
Construction Romir Inc. (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Droit commercial - *Code civil* - Contrats - Dommages-intérêts - Interprétation - Action de la demanderesse en dommages par suite de l'annulation par l'intimée Fondations Beaver Limitée (BGM) d'un sous-contrat conclu pour le transport de matériaux - La Cour d'appel du Québec, en modifiant le jugement de première instance et en condamnant R.N.R. à payer à BGM un solde de 106 239, 33\$, accueillait une demande reconventionnelle inexistante vu le désistement du 12 octobre 1979 et le jugement du 23 janvier 1981 - La Cour d'appel a modifié le montant de dommages accordé en première instance en se fondant uniquement sur une déclaration du procureur de BGM que le profit maximal de R.N.R. serait de 15%.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 28 août 1986
Cour supérieure du Québec
(Nolin J.C.S.)

Action de la demanderesse en dommages accueillie;
Demande reconventionnelle de l'intimée BFL/FBL
rejetée

Le 17 août 1992
Cour d'appel du Québec
(McCarthy, Nichols et
Rousseau-Houle, J.J.C.A.)

Appel accueilli en partie

Le 29 octobre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

R.N.R. Transport Limitée

c. (23262)

**Beaver Foundation Limited/Fondations Beaver Limitée,
S.J. Groves & Sons Limited,
Construction Romir Inc. (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Droit commercial - *Code civil* - Contrats - Louage de choses - Responsabilité civile - Dommages-intérêts - Interprétation - Action de la demanderesse en dommages par suite de l'annulation par l'intimée Fondations Beaver Limitée (BGM) d'un sous-contrat conclu pour le transport de matériaux - Obligations et responsabilités de BGM.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 28 août 1986
Cour supérieure du Québec
(Nolin J.C.S.)

Action de la demanderesse en dommages accueillie;

Le 17 août 1992
Cour d'appel du Québec
(McCarthy, Nichols et
Rousseau-Houle, J.J.C.A.)

Appel des intimées accueilli;
Action de la demanderesse rejetée

Le 30 octobre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Promafil Canada Ltée

c. (23238)

Munsingwear, Inc. (C.A.F.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit des biens - Marques de commerce - Action en radiation en vertu du par. 18(1) de la *Loi sur les marques de commerce* pour défaut de caractère distinctif ou pour abandon - L'adoption d'une marque dans une forme différente de celle qui fait l'objet d'un enregistrement constitue-t-elle emploi de cette marque enregistrée? - Du non-emploi volontaire d'une marque dans sa forme enregistrée, peut-on conclure à son abandon? - Le critère pour déterminer des conséquences de modifications à une marque sur l'identité de celle-ci est-il celui de l'américaine "same continuing commercial impression", celui de la réminiscence imparfaite du consommateur moyen retenu par la Cour d'appel ou celui de l'altération du caractère distinctif que prévoit la Convention de Paris? - Lorsque l'interprétation de la preuve est le seul point en litige, une cour d'appel peut-elle, en l'absence d'une erreur manifeste et dominante, du juge de première instance, intervenir pour substituer ses vues personnelles à celles du juge de première instance?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 27 février 1990
Section de première instance de la
Cour fédérale du Canada
(Reed j.)

Action en radiation en vertu du par. 18(1) de la *Loi sur les marques de commerce*, L.R.C. (1985), ch. T-13 accueilli

Le 8 juillet 1992
Cour d'appel fédérale
(Hugessen, MacGuigan et Desjardins jj.c.a.)

Pourvoi accueilli, décision du juge de première instance annulée et action en radiation rejetée

Le 26 octobre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

JANUARY 18, 1993 / LE 18 JANVIER 1993

**CORAM: THE CHIEF JUSTICE LAMER AND McLACHLIN AND MAJOR JJ. /
LE JUGE EN CHEF LAMER ET LES JUGES McLACHLIN ET MAJOR**

Gary Peter Knopp

v. (23196)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Alta.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Procedural law - Trial - Narcotics - Did trial judge err in having an "in camera" communication with one of the jurors, without disclosing this to Applicant? - Did trial judge err in receiving information about jury without disclosing this to counsel - Whether trial judge erred in ordering Applicant to leave court room when disclosing information or in not holding inquiry to determine impartiality of jurors - Challenge for cause on basis of pre-trial publicity - Did trial judge err in discharging juror after jury had retired for deliberations? - Was jury properly instructed with respect to the credibility of the police agent? - Were authorizations granted pursuant to the provisions of Part VI of the *Criminal Code (Privacy Act)* admissible?

PROCEDURAL HISTORY

June 27, 1991
Court of Queen's Bench
(Sulatycky J.)

Conviction: conspiracy to import a narcotic

October 6, 1992
Court of Appeal of Alberta
(McClung, Kerans and Irving JJ.A.)

Appeal dismissed

December 4, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

George Lawrence Neill

v. (23311)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Alta.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Procedural law - Trial - Narcotics - Did the Court of Appeal for the Province of Alberta err in ruling that an Authorization to intercept private communications could be granted for the purpose of obtaining independent confirmatory or corroborative evidence already being obtained by other investigative procedures? - Did the Court of Appeal for the Province of Alberta err in ruling that the learned trial Judge did not err in law in refusing the Applicant's application to challenge prospective jurors for cause?

PROCEDURAL HISTORY

June 27, 1991 Court of Queen's Bench (Sulatycky J.)	Convictions: conspiracy to import narcotics
October 6, 1992 Court of Appeal of Alberta (McClung, Kerans and Irving JJ.A.)	Appeal dismissed
December 4, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Darrell Douglas Hartley

v. (23338)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Alta.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Procedural law - Trial - Narcotics - Did the Court of Appeal for the Province of Alberta err in ruling that an Authorization to intercept private communications should be granted for the purpose of obtaining independent confirmatory or corroborative evidence already being obtained by other investigative procedures? - Did the Court of Appeal for the Province of Alberta err in its application of Section 686 of the *Criminal Code* to the problems that arose with the jurors during the course of the trial, keeping in mind the provisions of Section 7 of the *Charter of Rights and Freedoms*?

PROCEDURAL HISTORY

June 27, 1991
Court of Queen's Bench
(Sulatycky J.)

Convictions: conspiracy to import narcotics

October 6, 1992
Court of Appeal of Alberta
(McClung, Kerans and Irving JJ.A.)

Appeal dismissed

December 4, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Leonard Farinacci, Yves Lépine and Kenneth Jeffreys

v. (23026-23059-23061)

Her Majesty the Queen (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Procedural law - Trial - Defence - Evidence - Applicants convicted on counts of conspiracy to traffic in drugs - District Court of Ontario dismissing application to cross-examine "sub-affiants" of information to obtain wiretap authorizations - District Court of Ontario dismissing *Wilson* application - District Court of Ontario dismissing application to exclude evidence - Court of Appeal dismissing appeals - Whether the Court of Appeal for Ontario erred in ruling that the trial judge did not err in refusing application to call police officers as witnesses on the wiretap *voir dire* and in refusing to order production of documents and material relevant to the validity of the judicial authorizations - Whether the Court of Appeal erred in refusing to reverse the ruling of the trial judge that evidence obtained after an unreasonable search on the Applicant Farinacci's residence ought not to be excluded - Whether the Court of Appeal erred in not ruling that the trial judge should have found that intercepted communications of the Applicant Jeffreys were unlawfully intercepted and inadmissible in evidence.

PROCEDURAL HISTORY

June 5, 1987
District Court of Ontario
(O'Connell J.)

Application to cross-examine "sub-affiants" of information to obtain a wiretap authorization dismissed

June 17, 1987
District Court of Ontario
(O'Connell J.)

Application for an order quashing the authorizations to intercept private communications dismissed

February 15, 1988
District Court of Ontario
(O'Connell J.)

Application to exclude evidence dismissed

May 19, 1992
Court of Appeal for Ontario
(Brooke J.A., Finlayson and Doherty [dissenting]
JJ.A.)

Appeal dismissed

May 26, 1992
Supreme Court of Canada

Notice of Appeal

December 1, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Andrej Zabukovec

v. (23362)

Jozica Zabukovec (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Family law - Division of property - Access - Division of family assets and support for a wife and 13 year old daughter - Contribution by a spouse - Claim to unequal division.

PROCEDURAL HISTORY

July 17, 1990
Supreme Court of Ontario
(Potts J.)

Order that the trial of an issue be directed as to the custody of, access to and support for the children of the marriage including lump sum support and as to support for the Respondent including lump sum support; that the matrimonial home be listed for sale and the proceeds divided equally between the parties

October 19, 1990
Court of Appeal for Ontario
(Galligan J.A.)

Motion by the Applicant for an order extending the time for the delivery of the notice of appeal dismissed

November 13, 1990
Court of Appeal for Ontario
(Osbourne J.A.)

Motion for an order granting leave to abridge and to extend the time for delivery of the Applicant's motion for review of the order of Galligan J. dismissed

January 23, 1992
Ontario Court (General Division)
(Conant J.)

Order that the matrimonial home be listed for sale and sold forthwith and the proceeds divided equally between the parties

November 13, 1992
Court of Appeal for Ontario
(Morden A.C.J.O, and Krever and Labrosse JJ.A.)

Appeal dismissed

December 23, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**CORAM: LA FOREST, CORY AND IACOBUCCI JJ.
LES JUGES LA FOREST, CORY ET IACOBUCCI**

Vincent George Sinclair

v. (23316)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Ont.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Evidence - Offences - Charge to the jury - Whether the trial judge erred by accepting a verdict from the jury after several questions concerning factual issues had been asked by the jury, before the answers to the questions had been reviewed by the jury - Whether the trial judge erred by not granting the motion for directed verdict and finding that the parking lot where the alleged offence occurred was not a public place - Did the inadvertence of counsel in failing to put a photograph in evidence result in a miscarriage of justice? - Did the Court of Appeal err in ruling, that at the relevant time parking lot was a public place? - Did the Court of Appeal err in ruling that the trial judge did not inconsistently direct, and thereby misdirect, the jury on the essential elements of the offence of dangerous driving which had to be proved by the Crown beyond a reasonable doubt.

PROCEDURAL HISTORY

January 14, 1991 Ontario Court (General Division) (Granger J.)	Conviction: dangerous driving contrary to s. 233(1)(a) of the <i>Criminal Code</i>
September 29, 1992 Court of Appeal for Ontario (Tarnopolsky, Osborne and Austin JJ.A.)	Appeal dismissed
November 30, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Her Majesty the Queen

v. (23312)

Ross Nelson Matheson (Crim.)(P.E.I.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Evidence - Right to counsel - Whether the Court of Appeal erred in law in holding that the caution made pursuant to s. 10(b) of the *Charter* was inadequate and failed to properly inform the Respondent of his right to duty counsel through the Provincial Legal Aid Plan as mandated by the Supreme Court of Canada in *R. v. Brydges*, [1990] 1 S.C.R. 190, notwithstanding the fact that at the date of the offence there was no

system of duty counsel available in the Province of Prince Edward Island - Whether the Court of Appeal erred in law in holding that the evidence pertaining to the refusal of the breathalyzer demand should be excluded pursuant to s. 24(2) of the *Charter of Rights and Freedoms*.

PROCEDURAL HISTORY

October 15, 1991
Prince Edward Island, Provincial Court
(Fitzgerald P.C.J.)

Acquittal: failure to comply with breathalyzer demand and impaired driving; exclusion of expunged evidence

August 24, 1992
Prince Edward Island Supreme Court,
Trial Division
(DesRoches J.)

Appeal dismissed

November 9, 1992
Prince Edward Island, Appeal Division
(Carruthers, Mitchell and
Mullally(ad hoc) JJ.A.)

Appeal dismissed

November 26, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Acklands Limited

v. (23277)

74108 Manitoba Ltd. (Man.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - Leases - Did the conversation which took place between the representatives of the parties constitute a complete and enforceable agreement for termination of an existing lease, or merely an accord on one provision of a termination agreement with the remaining terms to be determined at some future time? - Whether the Court of Appeal erred in law in its interpretation, and application, of the principles of law governing the formation and completion of contracts entered into pursuant to verbal consensus - Whether the Court of Appeal erred in law in its interpretation of the proper scope of appellate review of the findings of the trial judge.

PROCEDURAL HISTORY

May 8, 1991 Court of Queen's Bench of Manitoba (Jewers J.)	Action dismissed; Counterclaim allowed
September 11, 1992 Court of Appeal for Manitoba (O'Sullivan, Lyon and Helper JJ.A.)	Appeal allowed; trial judgment set aside and matter remitted back to the trial judge for determination of Applicant's claim
November 6, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Sella Heller

v. (23271)

Greater Vancouver Regional District (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Property law - Procedural law - Statutes - Interpretation - Personal property - Remedies - Applicant's light and view obstructed by Respondent's trees and shrubs - Applicant's Petition for an Order of compliance with s. 9 of the *University Endowment Land Regulations*, B.C. Reg. 223/72, Schedule B, dismissed by the Supreme Court of British Columbia - Applicant's Petition amended substituting the *Rules of Court* to the *Judicial Review Procedure Act*, R.S.B.C. 1979, c. 209, and abandoning the *mandamus* relief - Applicant's appeal dismissed, one judge dissenting - Whether the judgment of the Court of Appeal that a cause of action must exist before a declaration of right will be issued is inconsistent with *Solosky v. R.*, [1980] 1 S.C.R. 821 - Whether a standard of care in nuisance can be inferred from statutory obligations on a land owner and whether *Re National Commission and Pugliese*, [1979] 2 S.C.R. 104, is applicable.

PROCEDURAL HISTORY

January 28, 1991 Supreme Court of British Columbia (Oliver J.)	Petition for an Order of compliance with s. 9 of the <i>University Endowment Land Regulations</i> dismissed
August 11, 1992 Court of Appeal for British Columbia (McEachern C.J.A. [dissenting], Southin and Gibbs J.J.A.)	Appeal dismissed
October 29, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

The Law Society of Newfoundland

v. (23274)

Gordon Nixon and Her Majesty the Queen (Nfld.)

NATURE OF THE CASE

Statutes - Interpretation - Law of Professions - Barristers and solicitors - Whether Respondent Nixon is an agent within the meaning of section 86g of *The Law Society Act, 1977*, in view of the inter-relationship of *The Summary Proceedings Act, 1979* S.N. c. 35, the *Law Society Act, 1977* and the *Criminal Code of Canada* - Whether the Court of Appeal erred when it found that the actions of the Respondent did not constitute the practice of law within the meaning of sub-section 871 of *The Law Society Act, 1977* - Whether the Court of Appeal erred in finding that the holding out of such agency activity as proposed by the Respondent, considering the legislative scheme set out within sub-section 85, 86 and 87 of *The Law Society Act, 1977*, did not constitute a violation of section 87 of the said *Act* - Whether the Court of Appeal erred in law in that it did not properly consider the policy of nor the legislative goals encompassed by sections 85, 86 and 87 of *The Law Society Act, 1977*.

PROCEDURAL HISTORY

December 23, 1988 Provincial Court (Stone J.)	Respondent denied standing to represent accused
February 1, 1990 Supreme Court of Newfoundland (Puddester J.)	Ruling quashed
August 7, 1992 Court of Appeal of Newfoundland (Gushue J.A. and Marshall J.J.A. and O'Neill J.A. [dissenting])	Appeal dismissed
October 29, 1992 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

**CORAM: L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA AND GONTHIER JJ. /
LES JUGES L'HEUREUX-DUBÉ, SOPINKA ET GONTHIER**

**Bernard Charles
et
Le Syndicat général des professeurs de l'Université de Montréal**

c. (23280)

Université de Montréal

et

**Pierre-André Côté, Paul Bernard, Robert Cléroux,
Nicole Dubreuil-Blondin, Louise Lévesque
et
Hélène Dumont, Jean Blain, Viateur Boulanger (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - Droit du travail - Brefs de prérogative - Collèges et universités - Convention collective - Obligation d'agir équitablement - Obligation de motiver une décision - Dépôt d'une requête en évocation par suite du refus de l'Université de Montréal d'accorder la demande de titularisation du demandeur Charles - Portée de l'obligation d'un organisme administratif de motiver sa décision si un texte législatif l'y oblige et si la décision porte atteinte aux droits d'une personne - Portée de l'obligation du conseil d'administration d'une université en l'absence d'un texte législatif.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 14 février 1990
Cour supérieure du Québec
(Hannan J.C.S.)

Requête des demandeurs en évocation contre la
décision des conseils d'administration et
d'évaluation de l'intimée accueillie

Le 15 juillet 1992
Cour d'appel du Québec
(McCarthy, Chouinard
et Chevalier JJ.C.A.)

Appel accueilli
Requête des demandeurs rejetée

Le 30 octobre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

**Pierre Bail et le Syndicat général des professeurs
de l'Université de Montréal**

c. (23256)

**Université de Montréal, Robert Cléroux, Paul Bernard,
Nicole Dubreuil-Blondin, André Brassard et Laurent Descarries (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - Droit du travail - Brefs de prérogative - Collèges et universités - Convention collective - Obligation d'agir équitablement - Obligation de motiver une décision - Dépôt d'une requête en évocation par suite du refus de l'Université de renouveler l'engagement du demandeur comme professeur adjoint - Portée de l'obligation d'un organisme administratif de motiver sa décision si un texte législatif l'y oblige et si la décision porte atteinte aux droits d'une personne.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 5 décembre 1990
Cour supérieure du Québec
(Vaillancourt J.C.S.)

Requête des demandeurs en évocation contre la
décision du comité d'évaluation de l'intimée
l'Université de Montréal rejetée

Le 15 juillet 1992
Cour d'appel du Québec
(McCarthy, Chouinard et
Chevalier J.J.C.A.)

Appel rejeté

Le 30 octobre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Me Jean Bernier et Me Claude Taillefer

c. (23266)

Me Gilles A. Daoust (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - *Code civil* - Libelle et diffamation - Avocats et procureurs - Dommages - Action en dommages pour allégations diffamatoires dans des procédures judiciaires - Les demandeurs, avocats de profession, peuvent-ils être tenus responsables d'avoir invoqué dans une "requête pour déclarer un procureur inhabile" les présomptions résultant d'un conflit d'intérêt lorsque ce conflit d'intérêt a été prouvé selon le juge de première instance? - Application de l'arrêt *Succession McDonald c. Martin*, [1990] 3 R.C.S. 1235 - Le principe de l'immunité relative du mandataire s'applique-t-il?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 4 juin 1992
Cour supérieure du Québec
(Grenier J.C.S.)

Action de l'intimé en dommages-intérêts pour libelle
diffamatoire accueillie

Le 7 juillet 1992
Cour d'appel du Québec
(Beauregard J.C.A.)

Requête des demandeurs pour permission d'appel
rejetée

Le 30 octobre 1992
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

**Syndicat des Employées et Employés
Professionnels-les et de Bureau Section Locale 57**

v. (23257)

François-G. Fortier

- and -

Commission de la Construction du Québec (Qué.)

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Procedural law - Labour law - Collective agreement - Arbitration - Judicial review - Interpretation - Employee of the mise-en-cause and a member of the Applicant was fired - Applicant's "grief" that the procedures and actions did not conform to Article 25.02 of the Collective Agreement dismissed by Respondent - Superior Court of Quebec dismissing Applicant's motion in evocation - Court of Appeal for Quebec dismissing Applicant's appeal - Whether the Court of Appeal for Quebec erred in declaring that the arbitrator did not err in interpreting Article 25.02 of the Collective Agreement - Whether the Court of Appeal erred in acknowledging the right of an arbitrator to change the terms of a Collective Agreement - Whether the Court of Appeal erred in acknowledging that custom overrides the definite terms of a Collective Agreement - Whether the Court of Appeal and the Superior Court of Quebec erred in their interpretation of real prejudice.

PROCEDURAL HISTORY

April 13, 1988
Arbitration
(Me François G. Fortier)

Applicant's "grief" dismissed

November 17, 1988
Superior Court of Quebec
(Lebel J.)

Applicant's Motion in evocation dismissed

September 2, 1992
Court of Appeal for Quebec
(LeBel J.A., Beaudoin and Delisle JJ.A.)

Appeal dismissed

October 29, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Arden Anthony Marzetti

v. (23273)

Jacqueline Jeannine Marzetti (Alta.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Taxation - Statutes - Bankruptcy - Interpretation - Applicant not paying monthly child and spousal support to Respondent - Applicant ordered to make payments to Director of Maintenance Enforcement - Applicant filing for bankruptcy and executing "Agreement Letter" assigning "post-bankruptcy" tax refund to his Trustee - Garnishment Summons issued and income tax refund paid to Director - Master of Bankruptcy of Court of Queen's Bench of Alberta ordering that refund be given to Trustee - Court of Queen's Bench allowing Respondent's appeal - Court of Appeal for Alberta dismissing Applicant's appeal - Whether an income tax refund is a debt owed by the Crown to the taxpayer - Whether a "post-bankruptcy" income tax refund is "property" within the meaning of s. 67(c) of the *Bankruptcy Act*, R.S.C. 1985, c. B-3 - Whether a Garnishee Summons issued after bankruptcy to a Director of Maintenance Enforcement takes priority over the claim of a Trustee in Bankruptcy with respect to an assignment of a "post-bankruptcy" tax return to the Trustee - Whether s. 67(d) of the *Bankruptcy Act* expands the concept of property which is divisible among creditors as contained in s. 67(c) of the *Act* - Whether the assignment of an income tax refund to a trustee constitutes an assignment under "any other Act of Parliament" of s. 67 of the *Financial Administration Act*, R.S.C. 1985, c. F-11.

PROCEDURAL HISTORY

November 29, 1990
Court of Queen's Bench of Alberta in Bankruptcy
(Funduk, Master in Chambers and Registrar in Bankruptcy)

Applicant's income tax refund awarded to the Trustee of his estate

APPLICATIONS FOR LEAVE
SUBMITTED TO COURT SINCE LAST ISSUE

REQUÊTES SOUMISES À LA COUR DEPUIS
LA DERNIÈRE PARUTION

August 16, 1991
Court of Queen's Bench of Alberta
(Wachowich J.)

Appeal allowed

August 11, 1992
Court of Appeal of Alberta
(Major J.A., Fraser C.J.A. and Harradence J.A.)

Appeal dismissed

October 30, 1992
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**JUDGMENTS ON APPLICATIONS
FOR LEAVE**

**JUGEMENTS RENDUS SUR LES
DEMANDES D'AUTORISATION**

JANUARY 21, 1993 / LE 21 JANVIER 1993

23174 ANDRÉ CHARTRAND - v. - LE DIRECTEUR DE L'ÉTABLISSEMENT DE DÉTENTION LECLERC
(Qué.) (Crim.)

CORAM: Le Juge en chef et les juges McLachlin et Iacobucci

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

The application for leave to appeal is dismissed.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit criminel - Habeas corpus - Res judicata - Effet rétroactif de la Charte - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en statuant que la continuation de la détention du demandeur n'était pas contraire aux articles 7, 9, 10(c) et 12 de la Charte et en refusant d'accorder le remède approprié en vertu de l'article 24(1) de la Charte? - Le principe du res judicata, s'il vient à contrevenir aux principes de justice fondamentale mentionnés dans la Charte, peut-il, en application de l'article 52 de la Loi constitutionnelle de 1982, être déclaré inopérant?

23155 ALTA SURETY COMPANY AND ACME BUILDING AND CONSTRUCTION LIMITED - v. - THE CORPORATION OF THE TOWN OF VAUGHAN (Ont.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Municipal corporations - Contracts - Guarantee - Suretyship - Damages - Bid bonds - Contractor failing to sign contract within stipulated time so owner awarding contract to second lowest bidder - Was the repudiation cured prior to its acceptance? - Whether the Court of Appeal erred in deciding that the execution of a construction contract and the production of bonds within a specified period of time was a condition rather than a warranty of the tender contract - Whether the Respondent had completed its obligation pursuant to the tender contract - Whether the Court of Appeal erred in deciding that the Respondent had mitigated its damages.

23184 GLEN ARTHUR ASHMEAD ET AL - v. - HER MAJESTY THE QUEEN IN RIGHT OF THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA AND THE MEDICAL SERVICES COMMISSION (B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for extension of time is allowed. The application for leave to appeal is dismissed.

La demande de prorogation de délai est accordée. La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Jurisdiction - Physicians and surgeons - Whether Medical Service Commission has the power to determine the medical necessity of services provided by physicians - Whether Commission can question conduct of physicians - Whether Commission has the power to determine that a class of services will not be insured services under the Medical Service Plan - Procedural law - Appeals - Section 37 of the *Supreme Court Act*, R.S.C., 1985, c. S-26, as am. - Did Court of Appeal err in not granting leave to appeal to the Supreme Court of Canada?

23192 GIOSUE CANEPA - v. - THE MINISTER OF EMPLOYMENT AND IMMIGRATION (Ont.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Immigration law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Statutes - Deportation order - The Applicant is a permanent resident convicted of an offence for which a term of imprisonment of more than six months has been imposed - Interpretation of ss. 27(1) and 32(2) of the *Immigration Act 1976*, S.C. 1976-77, c. 52 - Whether the Federal Court of Appeal erred in determining that deportation did not constitute a deprivation of liberty under s. 7 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Whether deportation of the Applicant in his particular circumstances constitutes a denial of substantive fundamental justice - Whether the Federal Court of Appeal erred in determining that deportation did not constitute cruel and unusual treatment contrary to s. 12 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*.

23264 RAYMOND ROUETTE - c. - SA MAJESTÉ LA REINE (Crim.) (Qué.)

CORAM: Le Juge en chef et les juges McLachlin et Iacobucci

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

The application for leave to appeal is dismissed.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit criminel - Défense - Procédure - Procès - Appel - Preuve - La Cour d'appel a-t-elle erré en appliquant l'art. 686(1)b)iii) du *Code criminel* en se demandant si, en l'absence des directives erronées données au procès, la preuve présentée aurait tout de même permis au jury de conclure à un meurtre et en statuant que la preuve présentée par la défense était insuffisante sinon contradictoire quant à une possible aliénation mentale? - La Cour d'appel a-t-elle failli dans son devoir en refusant d'intervenir, malgré la reconnaissance que l'accusé n'avait pu bénéficier de directives claires quant à un verdict réduit d'homicide involontaire? - A-t-on violé les droits fondamentaux de l'accusé prévus à l'art. 11d) de la *Charte* en omettant de rattacher la preuve au droit applicable à l'homicide involontaire lors de l'instruction du jury et en considérant erronément l'intoxication comme seul moyen de défense donnant ouverture à l'homicide involontaire rejetant ainsi du revers de la main la preuve de l'état mental de l'accusé en regard de l'homicide involontaire?

23292 ALAIN ROBITAILLE - v. - HER MAJESTY THE QUEEN (Crim.) (B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Evidence - Trial procedure - Charge to the jury - Did the Court of Appeal err in law in concluding that the exhortation to the jury did not amount to coercion of the jury and a usurpation of their function in infringement of s. 11(d) of the *Charter*? - Whether the Court of Appeal erred in law in concluding that the trial judge's comments on reasonable doubt in his charge and exhortation to the jury did not result in an unfair trial for the Applicant in violation of s. 11(d) of the *Charter* - Whether the Court of Appeal erred in law in concluding that the opinions expressed by the trial judge about the evidence of the defence witness in his charge to and answers to questions from the jury did not deprive the Applicant of a fair trial in infringement of s. 11(d) of the *Charter of Rights and Freedoms*.

23295 DARRYL REGINALD EYFORD - v. - HER MAJESTY THE QUEEN (Crim.) (B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Evidence - Pre-trial procedure - Jury selection - Was the jury properly constituted pursuant to the *Criminal Code*? - Whether the Court of Appeal erred in holding that the trial judge had jurisdiction to enquire behind the record to determine whether the jury was properly constituted - Whether the Court of Appeal erred in holding that the trial judge did not err in failing to state the standard of proof in his determinations and that the Court of Appeal could substitute their determination for that of the trial judge on what may have been a different standard of proof - Whether the Court of Appeal erred in holding that the trial judge did not err in discussing matters of substance and credibility with a potential witness outside of the presence of the Applicant - Whether s. 686 of the *Criminal Code* could be applied.

23285 ROBERT PERREAULT - c. - SA MAJESTÉ LA REINE (Qué.) (Crim.)

CORAM: Le Juge en chef et les juges McLachlin et Iacobucci

La demande de prorogation de délai est accordée. Le demande d'autorisation d'appel est rejetée.

The application for extension of time is granted. The application for leave to appeal is dismissed.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit criminel - Police - Preuve - Arrestation sans mandat - Quels éléments la police doit-elle mettre en preuve lors du procès pour établir l'existence des motifs raisonnables et probables qui ont, selon elle, justifié l'arrestation sans mandat? - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en concluant que l'arrestation sans mandat du demandeur était légale? - Art. 1, 7, 9 et 24(2) de la *Charte*.

23138 TRADERS GENERAL INSURANCE -v- GERARD BEAUSOLEIL and LOIS BEAUSOLEIL (Ont.)

CORAM:La Forest, Sopinka and Cory JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Torts - Insurance - Motor Vehicles - Negligence - Whether an insured, pursuant to an SEF42 underinsured motorist endorsement, may commence an action against his own insurer for payment under the endorsement without first obtaining judgment and/or exhausting collection remedies against the at fault underinsured driver.

23122 LAVERNE PENNER -v- REGINALD DANBROOK and THE ATTORNEY GENERAL FOR THE PROVINCE OF SASKATCHEWAN (Sask.)

CORAM:La Forest, Sopinka and Cory JJ.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal is dismissed.

La demande en prorogation de délai est accordée et la demande en autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Family law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Maintenance - Costs - Child maintenance - Interpretation and constitutional validity of *The Family Maintenance Act*, S.S., c. F-6.1, s. 2(b) - *Divorce Act*, R.S.C. 1985, c. 3 (2nd Supp.), s. 2(b) - Whether the definition of child in *The Family Maintenance Act* includes a person over the age of 18 years - Whether s. 2(b)(ii) of *The Family Maintenance Act* violates s. 15(1) of the *Charter* because it discriminates on the basis of age - Whether s. 2(b)(ii) of *The Family Maintenance Act* violates s. 15(1) of the *Charter* because it discriminates on the basis of marital status.

23236 JOHN CLIFFORD TURNER -v- HER MAJESTY THE QUEEN (B.C.)

CORAM:La Forest, Sopinka, and Cory JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Crown - Fraud - Evidence - Interpretation - Did the Federal Court of Appeal erred in law in not considering the possibility of extrinsic fraud in the government documents presented as evidence before the trial judge? - Did the Federal Court of Appeal err in law in its interpretation of s. 12 (now s. 13) of the **Yukon Quartz Mining Act**, as to the intent of Parliament?

23237 JOHN CLIFFORD TURNER -v- HER MAJESTY THE QUEEN, THE PRIME MINISTER OF CANADA, THE RT. HON. BRIAN MULRONEY, THE JUSTICE MINISTER OF CANADA, THE HON. RAMON HNATYSHYN, THE MINISTER OF INDIAN AFFAIRS AND NORTHERN DEVELOPMENT, THE HON. WILLIAM McKNIGHT, THE MINISTER OF THE DEPARTMENT OF ENERGY, MINES AND RESOURCES, HON. MARCEL MASSE (B.C.)

CORAM:La Forest, Sopinka, and Cory JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Canadian Charter of Rights and Freedom - Civil - Whether the Federal Court of Appeal erred in law in striking out the Applicant's Statement of Claim - Whether the Federal Court of Appeal erred in stating that an action against Her Majesty based on allegations that Parliament has been induced to enact legislation by the tortious acts and omissions of Ministers of the Crown was not justiciable?

23212 PAUL ELLIS MILLAR -v- LAURA ELAINE MILLAR (Alta.)

CORAM:La Forest, Sopinka, and Cory JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Family law - Custody - Divorce - Allegations of sexual abuse of the children of the marriage by the mother - Whether the Court of Appeal erred by failing to consider the best interests of the children when it reinstated the interim custody order pending the new trial - Whether the Court of Appeal erred by vacating a discretionary order.

23205 THE MINISTER OF NATIONAL REVENUE -v- UNITED TERMINALS LIMITED (F.C.A.)

CORAM: La Forest, Sopinka, and Cory JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Crown law - Immunity - Actions - Judicial review - Evidence - Examination for discovery - Application for judicial review - Issuance of a license for the operation of a sufferance warehouse - Court ordering Minister to make discovery - Is it appropriate under any circumstances for a Court to order a Minister of the Crown to make discovery personally in an action where the Minister is named as a party in his official capacity? - Is a Minister of the Crown acting as an administrative tribunal, pursuant to statutory authority, immune from discovery when an action for judicial review is brought? - Does the policy of deliberative secrecy, accorded to judicial bodies, apply to the decision of a Minister of the Crown when acting as an administrative tribunal pursuant to statutory authority? - Is it appropriate for the Court to order the substitution of a Minister for the informed departmental officer nominated to attend at for discovery where the Crown is not a party to the action, pursuant to the *Federal Court Rules*?

23180 DOROTHY CYRUS -v- MINISTER OF HEALTH AND WELFARE (F.C.A.)

CORAM: La Forest, Sopinka and Cory JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Administrative law - *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - Labour law - Judicial review - Natural justice - Reasonable apprehension of bias - Whether the Court of Appeal erred in holding that the rules of natural justice should not be superintended by a court of law regarding the firing without notice of a 61 year old nurse - Whether the Court of Appeal erred in law in not finding that the Appeal Board hearing violated the rules of natural justice - Whether the Applicant was deprived of the statutory protection afforded by a "duty of fair representation" clause, found in the *Canada Labour Code*, R.S.C. 1985, c. L-2, s. 37, and in all provincial labour relations statutes and whether the Federal Court of Appeal erred in law in failing to find that there was a breach of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*, ss. 2, 7 and 15(1).

23118 JEAN-MARC BÉLIVEAU c. COMITÉ DE DISCIPLINE DU BARREAU DU QUÉBEC (Qué.)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Gonthier

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit administratif - Procédure - Avocats et procureurs - Brefs de prérogative - Compétence - Plainte portée en vertu de l'al. 107a) de la *Loi sur le Barreau*, L.R.Q. ch. B-1 - Requête en évocation présentée pour cause de nullité des plaintes - Le droit d'exercer la profession d'avocat est-il protégé par l'art. 7 de la *Charte canadienne*? - Dans l'affirmative, l'audition de la plainte prise en vertu de l'al. 107 a) de la *Loi sur le Barreau* a-t-elle donné lieu à une mesure contrevenant aux principes de justice fondamentale? - Dans l'affirmative, le par. 24(1) de la *Charte canadienne* permet-il de casser la plainte, d'annuler la déclaration de culpabilité et la sanction et de surseoir définitivement à l'instance? - Si l'al. 107a) de la *Loi sur le Barreau* crée une infraction, viole-t-il l'art. 23 de la *Charte québécoise*? - Dans l'affirmative, s'agit-il de la violation d'un principe de justice naturelle ou d'un principe de justice fondamentale? - Article 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés* et articles 23 et 52 de la *Charte québécoise des droits et libertés de la personne*, L.R.Q., ch.C-12.

23119 JEAN-MARC BÉLIVEAU c. COMITÉ DE DISCIPLINE DU BARREAU DU QUÉBEC ET LE TRIBUNAL DES PROFESSIONS (Qué.)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Gonthier

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit administratif - Procédure - Avocats et procureurs - Brefs de prérogative - Compétence - Plainte portée en vertu de l'al. 107a) de la *Loi sur le Barreau*, L.R.Q. ch. B-1 - Requête en évocation présentée pour cause de nullité des plaintes - Le droit d'exercer la profession d'avocat est-il protégé par l'art. 7 de la *Charte canadienne*? - Dans l'affirmative, l'audition de la plainte prise en vertu de l'al. 107 a) de la *Loi sur le Barreau* a-t-elle donné lieu à une mesure contrevenant aux principes de justice fondamentale? - Dans l'affirmative, le par. 24(1) de la *Charte canadienne* permet-il de casser la plainte, d'annuler la déclaration de culpabilité et la sanction et de surseoir définitivement à l'instance? - Si l'al. 107a) de la *Loi sur le Barreau* crée une infraction, viole-t-il l'art. 23 de la *Charte québécoise*? - Dans l'affirmative, s'agit-il de la violation d'un principe de justice naturelle ou d'un principe de justice fondamentale? - Article 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés* et articles 23 et 52 de la *Charte québécoise des droits et libertés de la personne*, L.R.Q., ch.C-12. (SGDJ - 20, 3, 113, 15, 111, 79)

23140 SYNDICAT DES ENSEIGNANTS DES VIEILLES-FORGES c. COMMISSION SCOLAIRE RÉGIONALE DES VIEILLES-FORGES (Qué.)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka et Gonthier

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Droit du travail - Arbitrage - Convention collective - Interprétation - Droit administratif - Compétence - Procédure - Brefs de prérogative - Contrôle judiciaire - Grief concernant la modification du calendrier scolaire par l'employeur suite à une grève des enseignants - La Cour d'appel a-t-elle erré en concluant que le tribunal d'arbitrage n'était pas compétent pour entendre le grief soumis par le demandeur? - *Loi sur certains différends entre des enseignants et des Commissions scolaires*, L.Q. 1980, ch. 22.

23252 TAAN ISSA v. HER MAJESTY THE QUEEN (Crim.) (Ont.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Sopinka and Gonthier JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Narcotics - Sentence - Whether Court of Appeal erred in finding no merit in grounds for appeal against conviction - Whether Court of Appeal erred in not reducing sentence further - Did Court of Appeal err in not considering hardship to Applicant and his family - Effect of disparity between sentence of Applicant and co-accused.

MOTIONS

REQUÊTES

15.12.1992

Before / Devant: IACOBUCCI J.

Motion to extend the time in which to serve and file an application for leave

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la demande d'autorisation

Nick Bassile

With the consent of the parties.

v. (23327)

Her Majesty the Queen (Qué.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to January 29, 1993.

17.12.1992

Before / Devant: IACOBUCCI J.

Motion for leave to intervene

Requête en autorisation d'intervention

BY/PAR: Canadian Civil Liberties Assoc.

With the consent of the parties.

IN/DANS: The Corporation of the City of Peterborough

v. (22787)

Kenneth Ramsden (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

18.12.1992

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the case on appeal

Requête en prorogation du délai de signification et de production du dossier d'appel

John O. Miron

With the consent of the parties.

v. (22744)

Richard Trudel (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to December 15, 1992.

18.12.1992

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the respondent's response

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réponse de l'intimé

Edward Kita

With the consent of the parties.

v. (23240)

Florian G.A. Braig (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to January 15, 1993.

17.12.1992

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the respondent's argument

Requête en prorogation du délai de signification et de production du mémoire de l'intimée

Donzel Young

With the consent of the parties.

v. (23251)

Her Majesty The Queen (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to December 8, 1992.

18.12.1992

Before / Devant: IACOBUCCI J.

Motion to extend the time in which to serve and file a notice of appeal

Requête en prorogation du délai de signification et de production de l'avis d'appel

Donald Moran

With the consent of the parties.

v. (23326)

Her Majesty The Queen (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to December 9, 1992 *nunc pro tunc*.

18.12.1992

Before / Devant: LE JUGE IACOBUCCI

**Requête en prorogation du délai de production
d'un mémoire**

Normand Lassonde

c. (23087)

Sa Majesté La Reine (Qué.)

ACCORDÉE / GRANTED Délai prorogé au 14 décembre 1992.

**Motion to extend the time in which to file a
factum**

Avec le consentement des parties.

22.12.1992

Before / Devant: LE JUGE IACOBUCCI

**Requête en prorogation du délai de production
d'un avis d'appel de plein droit**

Jacques Boies

c. (23353)

Sa Majesté La Reine (Qué.)

ACCORDÉE / GRANTED Délai prorogé au 15 janvier 1993

**Motion to extend the time in which to file a notice
of appeal as of right**

Avec le consentement des parties.

22.12.1992

Before / Devant: CORY J.

**Motion to add parties and to apply for leave to
cross-appeal on the question of costs**

BY/PAR: Attorney General of Ontario

IN/DANS: Richard B. et al.

v. (23298)

Children's Aid Society of Metropolitan Toronto et al.
(Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

**Requête en jonction de parties et en autorisation
d'appel incident sur les questions des dépens**

With the consent of the parties.

22.12.1992

Before / Devant: THE CHIEF JUSTICE LAMER

Motion to state a constitutional question

Requête pour énoncer une question constitutionnelle

Her Majesty The Queen

v. (23075)

David Angelo Grant (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉE

1. Is section 10 of the *Narcotic Control Act*, R.S.C., 1985, c. N-1, to the extent that it authorizes a search without a warrant of any place other than a dwelling house, inconsistent with the right to be secure against unreasonable search or seizure as guaranteed by section 8 of *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and, to that extent, inoperative and of no force and effect?

1. L'article 10 de la *Loi sur les stupéfiants*, L.R.C. 1985, ch. N-1, est-il, dans la mesure où il autorise les perquisitions sans mandat sauf dans les maisons d'habitation, incompatible avec le droit à la protection contre les fouilles, les perquisitions ou les saisies abusives garanti par l'art. 8 de la *Charte canadienne des droits et libertés* et est-il, dans cette mesure, inopérant?

2. Is section 10 of the *Narcotic Control Act*, R.S.C., 1985, c. N-1, to the extent that it may authorize the perimeter search of a dwelling house without a warrant inconsistent with the right to be secure against unreasonable search or seizure as guaranteed by section 8 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*, and to that extent, inoperative and of no force and effect.

2. L'article 10 de la *Loi sur les stupéfiants*, L.R.C. 1985, ch. N-1, est-il, dans la mesure où il permet d'effectuer sans mandat une perquisition périphérique d'une maison d'habitation, incompatible avec le droit à la protection contre les fouilles, les perquisitions ou les saisies abusives garanti par l'art. 8 de la *Charte canadienne des droits et libertés* et est-il, dans cette mesure, inopérant?

23.12.1992

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file a respondent's response

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réponse de l'intimé

James Francis Tobin

With the consent of the parties.

v. (23296)

Her Majesty The Queen (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

24.12.1992

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the applicant's reply to the respondent's response

Richard B. and Beena B.

v. (23298)

Children's Aid Society of Metropolitan Toronto et al.
(Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réplique du requérant à la réponse de l'intimée

With the consent of the parties.

30.12.1992

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the applicant's reply

Canadian General Insurance Co.

v. (23182)

132284 Canada Ltd. et al. (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réplique de la requérante

With the consent of the parties.

7.1.1993

Before / Devant: LE JUGE LA FOREST

Requête en prorogation du délai pour la demande d'autorisation et demande d'autorisation d'intervention

PAR/BY: Procureur général du Québec

DANS/IN: Philip Conway

c. (22633)

Sa Majesté La Reine (C.A.F.)

ACCORDÉE / GRANTED

Motion to extend the time for leave to intervene and for leave to intervene

Avec le consentement des parties.

7.1.1993

Before / Devant: LE JUGE LA FOREST

Requête en vue de surseoir à l'exécution

Le procureur général du Québec et al.

c. (23345)

Téléphone Guèvremont Inc. (Qué.)

Motion for a stay of execution

Alain Gingras et Luc Chamberland, pour la requête.

André Jolicoeur et Louis Masson, pour l'intimée.

**EN DÉLIBÉRÉ / RESERVED
REJETÉE LE 11 JAN. 1993 / DISMISSED ON JAN. 11, 1993**

11.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

**Motion to extend the time in which to serve and
file the case on appeal**

Her Majesty The Queen

v. (23049)

Shane Leslie Price a.k.a. Brown (Alta.)

**Requête en prorogation du délai de signification
et de production de la demande d'autorisation**

With the consent of the parties.

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Dec. 21, 1992.

11.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

**Motion to extend the time in which to serve and
file the appellant's factum**

Debra Marquard

v. (22940)

Her Majesty The Queen (Ont.)

**Requête en prorogation du délai de signification
et de production du mémoire de l'appelante**

With the consent of the parties.

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to January 11, 1993.

13.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the respondent's response to the application for leave

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réponse de l'intimée à la demande d'autorisation

Sa Majesté du chef du Québec

With the consent of the parties.

v. (23356)

Ontario Securities Commission et al. (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to January 19, 1993.

13.1.1993

Before / Devant: LE JUGE LA FOREST

Requête visant à obtenir le statut d'intimé

Motion to obtain respondent status

BY/PAR: Procureur général du Québec

IN/DANS: Daniel Plouffe

c. (22296)

Christine Shea (Qué.)

EN DÉLIBÉRÉ / RESERVED
REJETÉE LE 14 JAN. 1993 / DISMISSED ON JAN. 14, 1993

13.1.1993

Before / Devant: THE CHIEF JUSTICE LAMER

Motion to extend the time in which to state a constitutional question and to state a constitutional question

Requête en prorogation du délai pour énoncer une question constitutionnelle et pour énoncer une question constitutionnelle

Darren Lyle Tapaquon

Mark Edwards, for the motion.

v. (22926)

Her Majesty The Queen (Sask.)

Henry S. Brown, for the respondent.

DISMISSED / REJETÉE

14.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the respondent's response to the application for leave

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réponse de l'intimée à la demande d'autorisation

Susan White

With the consent of the parties.

v. (23328)

Lumbermen's Mutual Casualty Company (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to January 12, 1993.

14.1.1993

Before / Devant: LA FOREST J.

Motion to extend the time in which to serve and file the application for leave

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la demande d'autorisation

Michael Timothy Waite

With the consent of the parties.

v. (23374)

Her Majesty The Queen (N.S.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to February 9, 1993.

14.1.1993

Before / Devant: THE CHIEF JUSTICE LAMER

Motion to extend the time in which to serve and file the appellant's factum and motion for an order that this appeal is to be deemed not abandoned

Requête en prorogation du délai de signification et de production du mémoire de l'appelant et requête en déclaration que le présent pourvoi est censé ne pas avoir été abandonné

Kenneth Jay Felawka

With the consent of the parties.

v. (22783)

Her Majesty The Queen (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉES Time extended to January 5, 1993.

14.1.1993

Before / Devant: THE CHIEF JUSTICE LAMER

Motion to dispense with printing; motion for an order reducing the number of copies of transcripts to be filed; motion for acceptance of factum on appeal over 40 pages; and motion that these appeals is to be deemed not abandoned

Her Majesty The Queen

v. (23023)

Imre Finta (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉES

Requête en dispense d'impression; Requête visant la production d'un nombre réduit de copies de transcriptions; requête en acceptation d'un mémoire d'appel de plus de 40 pages; et requête en déclaration que les présents appels sont censés ne pas avoir été abandonnés

With the consent of the parties.

14.1.1993

Before / Devant: THE CHIEF JUSTICE LAMER

Motion to state a constitutional question

Her Majesty The Queen

v. (23023)

Imre Finta (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

Requête pour énoncer une question constitutionnelle

1. Does s. 7(3.74) of the *Criminal Code* violate ss. 7, 11(a) (b), (d), (g), 12 or 15 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

2. If the answer to this question is in the affirmative, is s. 7(3.74) of the *Criminal Code* a reasonable limit in a free and democratic society and justified under s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

3. Does s. 7(3.71) read with s. 7(3.76) of the *Criminal Code* violate ss. 7, 11(a), (b), (d), (g), 12 or 15 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

4. If the answer to this question is in the affirmative, is s. 7(3.71) read with s. 7(3.76) of the *Criminal Code* a reasonable limit in a free and democratic society and

1. Le paragraphe 7(3.74) du *Code criminel* viole-t-il les art. 7, 11a), 11b), 11d), 11g), 12 ou 15 de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

2. Si la réponse à cette question est affirmative, le par. 7(3.74) du *Code criminel* est-il une limite qui est raisonnable dans le cadre d'une société libre et démocratique et donc justifiée en vertu de l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

3. Le paragraphe 7(3.71) interprété conjointement avec le par. 7(3.76) du *Code criminel*, viole-t-il les art. 7, 11a), 11b), 11d), 11g), 12 ou 15 de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

4. Si la réponse à cette question est affirmative, le par. 7(3.71) interprété conjointement avec le par.

justified under s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

7(3.76) du *Code criminel*, est-il une limite qui est raisonnable dans le cadre d'une société libre et démocratique et donc justifiée en vertu de l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

15.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the factum of the intervener

Requête en prorogation du délai de signification et de production du mémoire de l'intervenante

BY/PAR: The Charter Committee on Poverty Issues

With the consent of the parties.

IN/DANS: Elizabeth C. Symes

v. (22659)

Her Majesty The Queen and the Charter Committee on Poverty Issues (F.C.A.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Feb. 9, 1993.

15.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the respondent's response to the application for leave

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réponse de l'intimée à la demande d'autorisation

Canadian Union of Public Employees, Local 1159

With the consent of the parties.

v. (23363)

Restigouche Senior Citizen's Home Inc. (N.B.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Feb. 1, 1993.

15.1.1993

Before / Devant: LA FOREST J.

Motion to extend the time in which to serve and file a notice of appeal

Graham Gaetz

v. (23369)

Her Majesty The Queen (N.S.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Jan. 15, 1993.**Requête en prorogation du délai de signification et de production de l'avis d'appel**

With the consent of the parties.

19.1.1993

Before / Devant: L'HEUREUX-DUBÉ J.

Motion to extend the time in which to apply for leave to appeal

Shireen Nathu

v. (23335)

Imbrook Properties Ltd. (Alta.)

Requête en prorogation du délai pour obtenir l'autorisation d'appel

Samash Nathu, for the motion.

D. Barry Kirkham, Q.C., for the respondent.

DISMISSED WITH COSTS / REJETÉE AVEC DÉPENS

19.1.1993

Before / Devant: L'HEUREUX-DUBÉ J.

Motion to extend the time in which to apply for leave to appeal; motion to appoint counsel; and motion pertaining to the fees and disbursements incurred by the applicant

Daniel Roy Gingras

v. (22882)

Her Majesty The Queen (Alta.)

Requête en prorogation du délai pour obtenir l'autorisation d'appel; requête en nomination d'un procureur; et requête relative aux honoraires du requérant

Patricia J. Wilson, for the applicant.

Martin W. Mason, for the respondent.

DISMISSED / REJETÉES

19.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the applicant's reply to the respondent's response

Suzan White

v. (23328)

Lumbermen's Mutual Casualty Co. (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Jan. 25, 1993.

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la réplique de la requérante à la réponse de l'intimée

With the consent of the parties.

19.1.1993

Before / Devant: THE DEPUTY REGISTRAR

Motion to extend the time in which to file a reply factum on the cross-appeal

Graham Haig, John Doe and Jane Doe

v. (23223)

The Chief Electoral Officer and the A.G. of Canada (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Feb. 5, 1993.

Requête en prorogation du délai de signification et de production du mémoire de l'appel incident

With the consent of the parties.

20.1.1993

Before / Devant: L'HEUREUX-DUBÉ J.

Motion to extend the time in which to serve and file the application for leave

Norman Walter Riley

v. (23386)

Her Majesty The Queen (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to Jan. 25, 1993.

Requête en prorogation du délai de signification et de production de la demande d'autorisation

With the consent of the parties.

**NOTICES OF APPEAL FILED SINCE
LAST ISSUE**

18.12.1992

**Gunter Schmidt, in his personal capacity & on
behalf of the beneficiaries of the Stearns**

v. (23057)

Air Products Canada Ltd. et al. (ALTA.)

21.12.1992

Roger Cornelius Russell Yorke

v. (23359)

Her Majesty the Queen (Crim.)(N.S.)

AS OF RIGHT

22.12.1992

Scott Jones

v. (23157)

Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C.)

22.12.1992

Sa Majesté la Reine

c. (23355)

Serge Brassard (Crim.)(QUÉ.)

DE PLEIN DROIT

22.12.1992

Jacques Boies

c. (23353)

Sa Majesté la Reine (Crim.)(QUÉ.)

DE PLEIN DROIT

**AVIS D'APPEL PRODUITS DEPUIS
LA DERNIÈRE PARUTION**

05.01.1993

South Nation River Conservation et al.

v. (23090)

Auto Concrete Curb Ltd. (Ont.)

AMENDED NOTICE OF APPEAL

21.12.1992

Her Majesty The Queen

v. (23023)

Imre Finta (Ont.)

7.1.1993

Her Majesty The Queen

v. (23197)

K.M. (Crim.)(Man.)

6.1.1993

Her Majesty The Queen

v. (23115)

Robert Howard Burns (Crim.)(B.C.)

6.1.1993

Her Majesty The Queen

v. (23063)

Chikmaglur Mohan (Crim.)(Ont.)

7.1.1993

Robert Laurent Leduc

v. (23368)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Ont.)

AS OF RIGHT

8.1.1993

Air Products Canada Ltd. et al.

v. (23047)

Gunter Schmidt in his personal capacity and on behalf of the Beneficiaries of the Stearns Catalytic Ltd. Pension Plans (Alta.)

18.1.1993

Giuseppe Arcangioli

v. (23380)

Her Majesty The Queen (Ont.)

AS OF RIGHT

8.1.1993

Graham Gaetz

v. (23369)

Her Majesty The Queen (Crim.)(N.S.)

AS OF RIGHT

11.1.1993

Marcel George Harper

v. (23160)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Man.)

19.1.1993

Her Majesty The Queen

AS OF RIGHT

v. (23385)

Melvin Lorne Mason (Crim.)(N.S.)
NOTICES OF INTERVENTION
FILED SINCE LAST ISSUE

AVIS D'INTERVENTION PRODUITS
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION

BY/PAR: Procureur général du Québec
Attorney General of Ontario
Attorney General of British Columbia
Attorney General of Manitoba
Attorney General of Canada
Attorney General of Newfoundland

IN/DANS: **John O. Miron et al.**

v. (22744)

Richard Trudel et al. (Ont.)

BY/PAR: Canadian Civil Liberties Association

IN/DANS: **The Corporation of the**
City of Peterborough

v. (22787)

Mr. Kenneth Ramsden (Ont.)

BY/PAR: Canadian Holocaust Remembrance Association

IN/DANS: **Her Majesty the Queen**

v. (23023)

Imre Finta (Crim.)(Ont.)

BY/PAR: Procureur général du Québec

IN/DANS: **Graham Haig et al.**

v. (23223)

**Jean-Pierre Kingsley (Chief Electoral Officer)
The Attorney General of Canada (F.C.A)(Ont.)**

BY/PAR: Attorney General of Alberta
Attorney General of Canada
Attorney General of Manitoba
Procureur général du Québec

IN/DANS: **Dimitrios Levogiannis**

v. (22953)

Her Majesty The Queen (Crim.)(Ont.)

BY/PAR: Procureur général du Québec

IN/DANS: **Philip Conway**

v. (22633)

Her Majesty The Queen (F.C.A.)(Crim.)(Ont.)

**NOTICES OF DISCONTINUANCE
FILED SINCE LAST ISSUE**

**AVIS DE DÉSISTEMENT PRODUITS
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION**

04.01.1993

**Carleton Condominium Corporation
No. 347**

v. (23235)

Trendsetter Developments Limited et al. (ONT.)

(Motion)

04.01.1993

Winston Jerico Vokey

v. (23040)

Her Majesty the Queen (Crim.)(NFLD.)

(Appeal)

**PRONOUNCEMENTS OF APPEALS
RESERVED**

**JUGEMENTS RENDUS SUR LES
APPELS EN DÉLIBÉRÉ**

Reasons for judgment are available

Les motifs de jugement sont disponibles

DECEMBER 24, 1992 / LE 24 DÉCEMBRE 1992

23201 GILLES BERNIER - c - SA MAJESTÉ LA REINE (CRIM)(QUÉ.)

CORAM: Le Juge en chef et les juges Cory et Iacobucci

La demande de nouvelle audition est rejetée.

The application for re-hearing is dismissed.

JANUARY 21, 1993 / LE 21 JANVIER 1993

21939/21955 BRITISH COLUMBIA HYDRO AND POWER AUTHORITY v. BG CHECO INTERNATIONAL LIMITED - and -BG CHECO INTERNATIONAL LIMITED v. BRITISH COLUMBIA HYDRO AND POWER AUTHORITY (B.C.)

CORAM: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, McLachlin, Stevenson* and Iacobucci JJ.

The appeal is dismissed, the cross-appeal is allowed in part and the question of damages in tort and contract is referred to the trial division to be reassessed in accordance with the principles set forth in the reasons. Sopinka and Iacobucci JJ., dissenting in part, would have allowed the appeal in part, dismissed the cross-appeal and ordered a new trial on the breach of contract issue.

Le pourvoi est rejeté, le pourvoi incident est accueilli en partie et la question des dommages-intérêts en responsabilité délictuelle et en responsabilité contractuelle est renvoyée devant le tribunal de première instance pour qu'ils soient réévalués conformément aux principes énoncés dans les motifs. Les juges Sopinka et Iacobucci, dissidents en partie, auraient accueilli le pourvoi en partie, rejeté le pourvoi incident et ordonné la tenue d'un nouveau procès sur la question de l'inexécution de contrat.

* Stevenson J. Took no part in the judgment.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

22004 DOUGLAS J. QUEEN v. COGNOS INCORPORATED (Ont.)CORAM:La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, McLachlin, Stevenson** and Iacobucci JJ.

The appeal is allowed, the judgment of the Ontario Court of Appeal is set aside and White J.'s judgment is restored. The appellant should have his costs here and in the courts below.

Le pourvoi est accueilli, le jugement de la Cour d'appel de l'Ontario est infirmé et le jugement du juge White est rétabli. L'appelant a droit à ses dépens devant toutes les cours.

22268 CANADA MORTGAGE AND HOUSING CORPORATION v. HONGKONG BANK OF CANADA - AND - WHEELER HOLDINGS LTD., TOWN HOUSE DEVELOPMENT LTD., WELLINGTON HOUSING DEVELOPMENTS LTD., KATE WHEELER, PAMELA K. WHEELER, GEORGE L. WHEELER, LOIS ANDERSON, PATRICIA MAY KIRK, 375069 ALBERTA LTD., 386360 ALBERTA LTD. AND 376491 ALBERTA LTD. - and - CANADA MORTGAGE AND HOUSING CORPORATION v. 375069 ALBERTA LTD. - and - TOWN HOUSE DEVELOPMENT LTD. - AND - CANADA MORTGAGE AND HOUSING CORPORATION v. 386360 ALBERTA LTD. - AND - WELLINGTON HOUSING DEVELOPMENTS LTD. - AND - ATTORNEY GENERAL OF QUEBEC (Alta.)

CORAM:La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, Stevenson*** and Iacobucci JJ.

The appeal is allowed in part. The orders made by Veit J. dated December 13, 1989 are varied by deleting from each para. 6 thereof. In other respects the appeal is dismissed. There will be no order as to costs in this Court.

Le pourvoi est accueilli en partie. Chacune des ordonnances en date du 13 décembre 1989 rendues par le juge Veit est modifiée par la suppression du par. 6. À tous autres égards, le pourvoi est rejeté. Il n'y aura pas d'adjudication des dépens en notre Cour.

** Stevenson J. took no part in the judgment.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

*** Stevenson J. took no part in the judgment.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

22298 HER MAJESTY THE QUEEN AND THE ATTORNEY GENERAL OF CANADA AND THE HONOURABLE OTTO JELINEK IN HIS CAPACITY AS MINISTER OF NATIONAL REVENUE v. BERL BARON AND HOWARD BARON, C.A. - AND - THE ATTORNEY GENERAL FOR ONTARIO AND THE ATTORNEY GENERAL OF QUEBEC (F.C.A.) (Que.)

CORAM: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Cory, McLachlin, Stevenson**** and Iacobucci JJ.

The appeal is dismissed, with costs. The judgment of the Court of Appeal is restored but its formal order should be amended to include the declaration with respect to the invalidity of s. 231.3.

The constitutional question is answered as follows:

Question: Whether s. 231.3 of the *Income Tax Act*, S.C. 1970-71-72, c. 63, as amended by S.C. 1986, c. 6, limits the rights and freedoms guaranteed by ss. 7 and 8 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*, Part I of the *Constitution Act, 1982*, being Schedule B of the *Canada Act, 1982* (U.K.), 1982, c. 11, and is consequently of no force or effect pursuant to s. 52 of the *Constitution Act, 1982*, Schedule B, *Canada Act, 1982*, c. 11 (U.K.).

Answer: Yes, in that s. 231.3(3) violates s. 8.

Le pourvoi est rejeté avec dépens. L'arrêt de la Cour d'appel est rétabli mais il y a lieu de modifier son ordonnance formelle de manière à inclure le jugement déclaratoire relatif à l'invalidité de l'art. 231.3.

La question constitutionnelle reçoit la réponse suivante:

Question: L'article 231.3 de la *Loi de l'impôt sur le revenu*, S.C. 1970-71-72, ch. 63, modifié par S.C. 1986, ch. 6, limite-t-il les droits et libertés garantis par les art. 7 et 8 de la *Charte canadienne des droits et libertés*, partie I de la *Loi constitutionnelle de 1982*, annexe B de la *Loi de 1982 sur le Canada* (R.-U.), 1982, ch. 11, et est-il, par conséquent, inopérant conformément à l'art. 52 de la *Loi constitutionnelle de 1982*, annexe B de la *Loi de 1982 sur le Canada*, ch. 11 (R.-U.)?

Réponse: Oui, du fait que le par. 231.3(3) viole l'art. 8.

22457 ARTHUR DONAHOE IN HIS CAPACITY AS THE SPEAKER OF THE HOUSE OF ASSEMBLY v. CANADIAN BROADCASTING CORPORATION - and - THE HONOURABLE GUY CHARBONNEAU SPEAKER OF THE SENATE, THE HONOURABLE JOHN FRASER SPEAKER OF THE HOUSE OF COMMONS, THE HONOURABLE DAVID WARNER SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF ONTARIO, THE HONOURABLE JEAN-PIERRE SAINTONGE PRESIDENT OF THE NATIONAL ASSEMBLY OF QUEBEC, THE HONOURABLE DENIS ROCAN SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF MANITOBA, THE SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF BRITISH COLUMBIA, THE HONOURABLE EDWARD W. CLARK SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF PRINCE EDWARD ISLAND, THE HONOURABLE HERMAN ROLFES SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF SASKATCHEWAN, THE HONOURABLE DAVID JOHN CARTER SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF ALBERTA, THE HONOURABLE THOMAS LUSH SPEAKER OF THE HOUSE OF ASSEMBLY OF THE PROVINCE OF

**** Stevenson J. took no part in the judgment.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

NEWFOUNDLAND, THE SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE NORTHWEST TERRITORIES, THE SPEAKER OF THE LEGISLATIVE ASSEMBLY OF THE YUKON, THE ATTORNEY GENERAL FOR ONTARIO, THE ATTORNEY GENERAL OF BRITISH COLUMBIA AND THE CANADIAN ASSOCIATION OF JOURNALISTS

CORAM: The Chief Justice and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Stevenson**** and IacobucciJJ.

The appeal is allowed and the order of the trial judge, as amended by the Court of Appeal of Nova Scotia, is set aside, Cory J. dissenting. The constitutional questions are answered as follows:

1. Does the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* apply to the members of the House of Assembly when exercising their privileges as members?

Answer: The *Charter* does not apply to the members of the Nova Scotia House of Assembly when they exercise their inherent privileges, since the inherent privileges of a legislative body such as the Nova Scotia House of Assembly enjoy constitutional status. Lamer C.J. would answer no. Section 32, as it relates to the application of s. 2 of the *Charter*, does not encompass the members of the Nova Scotia House of Assembly when exercising their inherent privileges. Sopinka and Cory JJ. would answer yes.

2. If the answer to question 1 is yes, does exercising a privilege so as to refuse access to the media to the public gallery to record and relay to the public proceedings of the House of Assembly by means of their cameras contravene s. 2(b) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

Answer: Given the answer to the first question, it is not necessary to answer the second question. Cory J. would answer yes.

3. If the answer to question 2 is yes, is such a refusal a reasonable limit prescribed by law as can be demonstrably justified in a free and democratic society, pursuant to s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

Answer: Given the answer to the second question, it is not necessary to answer the third question. Sopinka J. would answer yes on the assumption that the answer to the second question is yes. Cory J. would answer no.

Le pourvoi est accueilli et l'ordonnance du juge de première instance, telle qu'elle a été modifiée par la Cour d'appel de la Nouvelle-Écosse, est annulée. Le juge Cory est dissident. Les questions constitutionnelles reçoivent les réponses suivantes:

1. La *Charte canadienne des droits et libertés* s'applique-t-elle aux membres de l'Assemblée législative lorsqu'ils exercent leurs privilèges de députés?

Réponse: La *Charte* ne s'applique pas aux membres de l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse lorsqu'ils exercent leurs privilèges inhérents, puisque les privilèges inhérents d'un organisme législatif comme l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse bénéficient d'un statut constitutionnel. Le juge en chef Lamer répondrait non. L'article 32, en ce qui concerne l'application de l'art. 2 de la *Charte*, ne vise pas les membres de l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse lorsqu'ils exercent leurs privilèges inhérents. Les juges Sopinka et Cory répondraient oui.

****Stevenson J. took no part in the judgment.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

2. Si la réponse à la première question est affirmative, l'exercice d'un privilège pour refuser l'accès aux médias à la tribune du public, afin de les empêcher d'enregistrer et de retransmettre au public les débats de l'Assemblée législative au moyen de leurs caméras, contrevient-il à l'al. 2b) de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

Réponse: Vu la réponse à la première question, il n'est pas nécessaire de répondre à la deuxième question. Le juge Cory répondrait oui.

3. Si la réponse à la deuxième question est affirmative, pareil refus constitue-t-il une limite raisonnable prescrite par une règle de droit, dont la justification puisse se démontrer dans le cadre d'une société libre et démocratique, conformément à l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

Réponse: Vu la réponse à la deuxième question, il n'est pas nécessaire de répondre à la troisième question. Le juge Sopinka répondrait oui en supposant que la réponse à la deuxième question est affirmative. Le juge Cory répondrait non.

22423 JOHN ALEXANDER MACKENZIE v. HER MAJESTY THE QUEEN (Crim.) (N.S.)

CORAM: The Chief Justice and La Forest, Gonthier, McLachlin, and Stevenson ***** JJ.

The appeal is allowed and the acquittal is restored.

Le pourvoi est accueilli et l'acquittement est rétabli.

22395 HER MAJESTY THE QUEEN and LYNDON PAUL COOPER (Nfld.)

CORAM: The Chief Justice and L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin and Iacobucci JJ.

The appeal is allowed, the order of the Court of Appeal is set aside and the conviction is confirmed, Lamer C.J. dissenting.

Le pourvoi est accueilli, l'ordonnance de la Cour d'appel est annulée et la déclaration de culpabilité est confirmée. Le juge en chef Lamer est dissident.

Stevenson J. took no part in the judgment.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

22608 PAULETTE GIROUX et MARCEL MERCIER - et - CAISSE POPULAIRE DE MANIWAKI - et - ASSURANCE-VIE DESJARDINS - et - LE RÉGISTRATEUR DE LA DIVISION D'ENREGISTREMENT DE GATINEAU (Qué.)

CORAM: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier et Cory

L'appel est rejeté sans frais, le juge L'Heureux-Dubé est dissidente.

The appeal is dismissed without costs, L'Heureux-Dubé J. dissenting.

22372 SIMCOE & ERIE GENERAL INSURANCE COMPANY v. REID CROWTHER & PARTNERS LIMITED (Man.)

CORAM: La Forest, Sopinka, Gonthier, Cory and McLachlin JJ.

The appeal is dismissed with costs.

Le pourvoi est rejeté avec dépens.

21970 SONIA JANE ENGEL - v. - KAM-PPELLE HOLDINGS LTD., YORK TAXI SERVICE LTD. and ALLAN SALYN (Sask.)

CORAM:La Forest, Sopinka, Gonthier, Cory and McLachlin JJ.

The appeal is allowed, with costs both here and in the courts below, and the Court of Queen's Bench decision is restored.

L'appel est accueilli avec dépens dans toutes les cours et la décision de la Cour du Banc de la Reine est rétablie.

(21177)(21190)GABRIEL TARDI AND ATOMIC SLIPPER CO. LTD - v. - BANQUE NATIONALE DU CANADA - and - THE REGISTRAR FOR THE REGISTRATION DIVISION OF MONTREAL (Que.)

CORAM:The Chief Justice and La Forest, Sopinka, Gonthier and Iacobucci JJ.

The application for re-hearing is dismissed with costs.

La demande de nouvelle audition est rejetée avec dépens.

HEADNOTES OF RECENT JUDGMENTS

SOMMAIRES DE JUGEMENTS RÉCENTS

British Columbia Hydro and Power Authority v. B.G. Checo International Limited now known as Cegelec Enterprises (1991) Limited (B.C.) (21939)

B.C. Checo International Limited now known as Cegelec Enterprises (1991) Limited v. British Columbia Hydro and Power Authority (B.C.) (21955)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

Indexed as: BG Checo International Ltd. v. British Columbia Hydro and Power Authority / Répertoire: BG Checo International Ltd. c. British Columbia Hydro and Power Authority

Present: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, McLachlin, Stevenson^{*****} and Iacobucci JJ.

Torts -- Negligence -- Negligent misrepresentation -- Concurrent liability in tort and contract -- Hydro calling for tenders to erect transmission towers and string transmission lines -- Tender documents stating that right-of-way would be cleared by others -- Parties incorporating tender documents into contract -- Right-of-way not properly cleared -- Whether plaintiff can sue in tort if duty relied on is also made a contractual duty by an express term of the contract -- If so, whether terms of contract excluded Hydro's potential liability for misrepresentation.

Contracts -- Breach of contract -- Hydro awarding contract to erect transmission towers and string transmission lines -- Contract stating that right-of-way would be cleared by others -- Right-of-way not properly cleared -- Hydro liable for damages for breach of contract.

Hydro called for tenders to erect transmission towers and string transmission lines. Checo had a representative inspect the area by helicopter before its tender was submitted. The representative noted that the right-of-way had been partially cleared, and also noted evidence of ongoing clearing activity. He assumed that there would be further clearing prior to the commencement of Checo's work. Hydro accepted Checo's tender and the parties entered into a written contract. The tender documents, which were subsequently incorporated in the contract, stated that clearing of the right-of-way would be done by others and formed no part of the work to be performed by Checo. They also stated that it was Checo's responsibility to inform itself of all aspects of the work and that should any errors appear in the tender documents, or should Checo note any conditions conflicting with the letter or spirit of the tender documents, it was Checo's responsibility to obtain clarification before submitting its tender. The tender documents also provided that Checo would satisfy itself of all site conditions and the correctness and sufficiency of the tender for the work and the stipulated prices. In fact, no further clearing of the right-of-way ever took place, and the improper clearing caused Checo a number of difficulties in completing its work.

Checo sued Hydro seeking damages for negligent misrepresentation, or, in the alternative, for breach of contract. The evidence at trial indicated that Hydro had contracted the clearing out to another company, and that, to Hydro's knowledge, the work was not done adequately. There was no direct discussion between the representatives of Checo and Hydro concerning this issue. During the trial Checo amended its statement of claim to include a claim in fraud. The trial judge found that Hydro had acted fraudulently in its dealings with Checo and awarded damages to Checo. Hydro appealed to the Court of Appeal, which rejected the finding of fraud, but found that there had been a negligent misrepresentation which induced Checo to enter into the contract. The Court of Appeal awarded damages for the misrepresentation, but reduced the trial judge's damage award, and referred the question of breach of contract and damages flowing therefrom back to the trial court.

The issues raised by Hydro's appeal are (1) whether a pre-contractual representation which becomes a contractual term can found liability in negligent misrepresentation; (2) if so, whether the terms of the contract operate to exclude Hydro's potential liability for any misrepresentations; (3) if not, whether Hydro is liable for negligent misrepresentation; and (4) whether there was a breach of contract. Checo's cross-appeal is to determine (1) whether Hydro should be liable for fraudulent misrepresentation and (2) whether the Court of Appeal correctly assessed Checo's damages for negligent misrepresentation.

Stevenson J. took no part in the judgment.

Held (Sopinka and Iacobucci JJ. dissenting in part): The appeal should be dismissed and the cross-appeal allowed in part.

Per La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier and McLachlin JJ.: Hydro is liable to Checo for breach of contract. The contract required Hydro to clear the right-of-way as specified and that duty was not negated by the more general clauses relating to errors and misunderstandings in tendering, site conditions and contingencies. Since Hydro did not remove the logs and debris from the right-of-way, it is liable for breach of contract.

The contract does not preclude Checo from suing in tort. The general rule emerging from this Court's decision in *Central Trust Co. v. Rafuse* is that where a given wrong *prima facie* supports an action in contract and in tort, the party may sue in either or both, subject to any limit the parties themselves have placed on that right by their contract. This limitation on the general rule of concurrency arises because it is always open to parties to limit or waive the duties which the common law would impose on them for negligence. The mere fact that the parties have dealt with a matter expressly in their contract does not mean that they intended to exclude the right to sue in tort. It all depends on how they have dealt with it. In so far as the tort duty is not contradicted by the contract, it remains intact and may be sued upon.

This principle is illustrated by consideration of the three situations that may arise when contract and tort are applied to the same wrong. The first class of case arises where the contract stipulates a more stringent obligation than the general law of tort would impose. In that case, the parties are hardly likely to sue in tort, since they could not recover in tort for the higher contractual duty. The vast majority of commercial transactions fall into this class. The right to sue in tort is not extinguished, however, and may remain important, as where suit in contract is barred by expiry of a limitation period. The second class of case arises where the contract stipulates a lower duty than that which would be presumed by the law of tort in similar circumstances. This occurs when the parties by their contract indicate their intention that the usual liability imposed by the law of tort is not to bind them. The most common means by which such an intention is indicated is the inclusion of a clause of exemption or exclusion of liability in the contract. Generally, the duty imposed by the law of tort can be nullified only by clear terms. The third class of case arises where the duty in contract and the common law duty in tort are co-extensive. In this class of case, like the others, the plaintiff may seek to sue concurrently or alternatively in tort to secure some advantage peculiar to the law of tort, such as a more generous limitation period. The case at bar falls into this third category. Hydro's common law duty not to negligently misrepresent that it would have the right-of-way cleared by others is not excluded by the contract, which confirmed Hydro's obligation to clear the right-of-way.

The availability of concurrent liability in contract and tort should not be predicated on whether the contractual term is express or implied. Using the express-implied distinction as a basis for determining whether there is a right to sue in tort poses a number of problems. The law has always treated express and implied terms as being equivalent in effect, and it is difficult to distinguish between them in some cases. It is not evident that if parties to a contract choose to include an express term in the contract dealing with a particular duty relevant to the contract, they intended to oust the availability of tort remedies in respect of that duty. Finally, the test will be difficult to apply in situations where the express contractual term does not exactly overlap the tort duty. Neither principle, the authorities nor the needs of contracting parties support the conclusion that dealing with a matter by an express contract term will, in itself, categorically exclude the right to sue in tort.

The contract did not limit the duty of care owed by Hydro to Checo, nor did Checo waive its common law right to bring such tort actions as might be open to it. Checo is thus entitled to claim against Hydro in tort.

In situations of concurrent liability in tort and contract it would seem anomalous to award a different level of damages for what is essentially the same wrong on the sole basis of the form of action chosen, though particular circumstances or policy may dictate such a course.

Checo is entitled to be compensated for all reasonably foreseeable loss caused by the tort. The Court of Appeal was justified in finding that had the misrepresentation not been made, Checo would have entered into the contract, but with

a higher bid. It was of the view that Checo would have increased its bid by an amount equal to the cost of the extra work made necessary by the improperly cleared work site plus profit and overhead. To compensate only for the direct costs of clearing, however, is to suggest that the only tort was the failure to clear. The real fault is that Hydro misrepresented the situation and Checo may have relied on that representation in performing its other obligations under the contract. Having to devote its resources to that extra work might have prevented Checo from meeting its original schedule, thereby resulting in Checo incurring acceleration costs in order to meet the contract completion date. Such costs would also arguably be reasonably foreseeable. The matter should be referred back to the trial court for determination of whether any such indirect losses were the foreseeable result of the misrepresentation.

The breach of contract claims should be referred to the trial court for determination. Checo is to be put in the position it would be in had the work site been cleared properly, and is therefore to be reimbursed for all expenses incurred as a result of the breach of contract, whether expected or not, except to the extent that those expenses may have been so unexpected that they are too remote to be compensable for breach of contract. The damages in contract would thus include not only the costs flowing directly from the improperly cleared work site, but also consequent indirect costs such as acceleration costs due to delays in construction.

There was no evidence of an intention on the part of Hydro to deceive, and the Court of Appeal therefore correctly concluded that Hydro should not be liable for fraudulent misrepresentation.

Per Sopinka and Iacobucci JJ. (dissenting in part): In the circumstances of the case, Hydro may be liable in contract for the representations which Checo complains of, but it cannot be liable in tort. While as a general rule, the existence of a contract between two parties does not preclude the existence of a common law duty of care, contractual exclusion or limitation clauses can operate either to exclude or limit liability, or to limit the duty owed by one party to the other, whether in contract or in tort. In neither case will the plaintiff be permitted to use an action in tort to circumvent the limitation of liability or of duty in the contract. The contractual relationship can bring the parties into sufficient proximity to give rise to a duty of care, but no duty of care in tort can be concurrent with a duty of care created by an express term of the contract. If the duty is defined by an express term of the contract, the plaintiff will be confined to whatever remedies are available in the law of contract. A claim in tort is not foreclosed in all circumstances, however. A contextual approach should be adopted which takes into account the context in which the contract is made, and the position of the parties with respect to one another. The policy reasons in favour of the rule are strongest where the contractual context is commercial and the parties are of equal bargaining power. Here there is no question of unconscionability or inequality of bargaining power. If such issues, or others analogous to them, were to arise, however, a court should be wary not to exclude too rapidly a duty of care in tort on the basis of an express term of the contract, especially if the end result for the plaintiff would be a wrong without a remedy.

An action for negligent misrepresentation will survive the making of a contract between the parties. As in other areas of negligence, the plaintiff may have the option of concurrent actions in tort and contract. Here, however, the duty imposed in tort on Hydro by the clause in the tender documents is co-extensive with the duty imposed in contract by the express clause in the contract. Consequently, subject to any overriding considerations arising from the context in which the transaction occurred, Checo is limited to whatever remedies may be available to it in contract for Hydro's breach of the contract. An assessment of the context strengthens the conclusion that Checo should be limited to any remedies that might be available to it under the contract. This transaction occurred in a commercial context. The parties are both large corporations, and there is no allegation or indication of any inequality of bargaining power or unconscionability. As well, the contract which was concluded by the parties was included as part of the tender documents. Checo knew when it was preparing its bid that if its bid were accepted, the representation as to the condition of the right-of-way would be a term of the contract. Checo knew, or ought to have known, that disputes as to the condition of the right-of-way would potentially be governed by the contract.

There is no clause in the contract or in the tender documents which serves either to limit or exclude Hydro's liability for the representation the contract contained. Hydro breached the express term of the contract that the right-of-way would be cleared and is accordingly liable for damages, which should be assessed at the new trial.

There was insufficient evidence to support a finding of deceit. The Court of Appeal properly concluded that Hydro should not be liable for fraudulent misrepresentation.

APPEAL and CROSS-APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1990), 44 B.C.L.R. (2d) 145, 4 C.C.L.T. (2d) 161, 41 C.L.R. 1, [1990] 3 W.W.R. 690, reversing in part a judgment of Cohen J. (1988), 10 A.C.W.S. (3d) 312, [1988] B.C.D. Civ. 971-01, [1988] B.C.W.L.D. 2324, awarding damages for fraudulent misrepresentation. Appeal dismissed and cross-appeal allowed in part, Sopinka and Iacobucci JJ. dissenting in part.

Glenn A. Urquhart, Arthur M. Grant and Gordon D. Phillips, for British Columbia Hydro and Power Authority.

Donald J. Sorochan, Q.C., Meredith A. Quartermain and Mari A. Worfolk, for BG Checo International Ltd.

Solicitors for British Columbia Hydro and Power Authority: Singleton, Urquhart, MacDonald, Vancouver.

Solicitors for BG Checo International Ltd.: Swinton & Company, Vancouver.

Présents: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, McLachlin, Stevenson ***** et Iacobucci.

Responsabilité délictuelle -- Négligence -- Déclaration inexacte faite par négligence -- Responsabilité concomitante en matières délictuelle et contractuelle -- Appel d'offres lancé par Hydro pour l'érection de pylônes et la pose de lignes de transport d'électricité -- Dossier d'appel d'offres précisant que l'emprise serait déboisée par d'autres -- Dossier d'appel d'offres incorporé dans un contrat par les parties -- Emprise mal déboisée -- Le demandeur peut-il exercer un recours en responsabilité délictuelle si l'obligation sur laquelle il fonde son recours constitue également, aux termes mêmes du contrat, une obligation contractuelle? -- Dans l'affirmative, les conditions du contrat excluent-elles la responsabilité potentielle d'Hydro pour toute déclaration inexacte?

Contrats -- Inexécution de contrat -- Contrat accordé par Hydro pour l'érection de pylônes et la pose de lignes de transport d'électricité -- Contrat stipulant que l'emprise serait déboisée par d'autres -- Emprise mal déboisée -- Hydro responsable en dommages-intérêts pour inexécution de contrat.

Hydro a lancé un appel d'offres pour l'érection de pylônes et la pose de lignes de transport d'électricité. Avant que la soumission soit présentée, un représentant de Checo a inspecté les lieux par hélicoptère. Il a observé que l'emprise avait été partiellement déboisée et que des activités de déboisement s'y poursuivaient. Il a donc présumé que l'emprise serait plus amplement déboisée avant que Checo n'entreprenne les travaux. Hydro a accepté la soumission de Checo et les parties ont conclu un contrat écrit. Le dossier d'appel d'offres, incorporé par la suite dans le contrat, prévoyait que le déboisement de l'emprise serait effectué par d'autres et ne faisait pas partie du travail que Checo devait exécuter. Il stipulait également qu'il incombait à Checo de se renseigner sur tous les aspects des travaux et que, advenant le cas où il y aurait des erreurs dans le dossier, ou si Checo remarquait des conditions qui venaient en contradiction avec la lettre ou l'esprit du dossier, elle devait obtenir les explications voulues avant de présenter sa soumission. Le dossier d'appel d'offres prévoyait également que Checo devait vérifier l'état des lieux et s'assurer que sa soumission était exacte et complète au regard des travaux et des prix indiqués. Dans les faits, l'emprise n'a jamais fait l'objet d'autres travaux de déboisement et le déboisement incomplet a occasionné à Checo de nombreuses difficultés dans l'exécution des travaux.

Checo a poursuivi Hydro en dommages-intérêts pour déclaration inexacte faite par négligence ou, subsidiairement, pour inexécution de contrat. Il est ressorti de la preuve présentée au procès qu'Hydro avait accordé un sous-contrat de déboisement à une autre compagnie, qui n'avait pas, à sa connaissance, effectué les travaux de façon satisfaisante. Il n'y a pas eu de discussions directes à ce sujet entre les représentants de Checo et d'Hydro. Au cours du

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

procès, Checo a modifié sa déclaration pour y inclure une allégation de fraude. Le juge de première instance a conclu qu'Hydro avait agi frauduleusement dans ses rapports avec Checo et a accordé à celle-ci des dommages-intérêts. Hydro a interjeté appel auprès de la Cour d'appel, qui a rejeté la conclusion relative à la fraude mais a estimé qu'il y avait eu déclaration inexacte faite par négligence ayant amené Checo à conclure le contrat. La Cour d'appel a accordé des dommages-intérêts pour déclaration inexacte, mais a réduit la somme adjugée en première instance et a renvoyé la question de l'inexécution de contrat et des dommages en résultant au tribunal de première instance.

Le pourvoi d'Hydro soulève les questions suivantes: (1) Peut-on se fonder sur une déclaration précontractuelle qui devient une clause du contrat pour conclure à la responsabilité pour déclaration inexacte faite par négligence? (2) Dans l'affirmative, les clauses du contrat ont-elles néanmoins pour effet d'exclure la responsabilité potentielle d'Hydro pour toute déclaration inexacte? (3) Dans la négative, Hydro est-elle responsable par suite d'une déclaration inexacte faite par négligence? (4) Y a-t-il eu inexécution de contrat? Le pourvoi incident formé par Checo soulève les questions suivantes: (1) Hydro devrait-elle être tenue responsable d'avoir fait une déclaration inexacte et frauduleuse? (2) La Cour d'appel a-t-elle correctement évalué le préjudice subi par Checo par suite de la déclaration inexacte faite par négligence?

Arrêt: (Les juges Sopinka et Iacobucci sont dissidents en partie): Le pourvoi est rejeté et le pourvoi incident est accueilli en partie.

Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier et McLachlin: Hydro est responsable envers Checo en raison d'une inexécution de contrat. Hydro était tenue de déboiser l'emprise comme prévu au contrat et cette obligation n'était pas écartée par les clauses plus générales relatives aux erreurs et aux méprises en ce qui concerne la soumission, l'état des lieux et les imprévus. Étant donné qu'Hydro n'a pas enlevé les billes et les débris de l'emprise, elle est responsable en raison d'une inexécution de contrat.

Le contrat n'empêche pas Checo d'exercer un recours en responsabilité délictuelle. La règle générale qui ressort de l'arrêt de notre Cour *Central Trust Co. c. Rafuse* est que, lorsqu'un préjudice permet à première vue d'étayer une action en responsabilité contractuelle et une action en responsabilité délictuelle, la partie peut exercer l'un ou l'autre recours ou les deux, sous réserve de toute restriction que les parties ont elle-mêmes prévues dans leur contrat. Cette restriction à la règle générale de la concomitance est possible parce que les parties peuvent toujours limiter les obligations que la common law leur impose en matière de négligence, ou renoncer à celles-ci. Le simple fait que les parties aient traité d'une question expressément dans leur contrat ne signifie pas qu'elles avaient l'intention d'exclure le droit d'intenter une action en responsabilité délictuelle. Cela dépend de la manière dont elles en ont traité. Dans la mesure où le contrat ne déroge pas à l'obligation en responsabilité délictuelle, celle-ci demeure intacte et elle ouvre droit à un recours.

Ce principe est illustré par l'examen des trois catégories de cas susceptibles de se présenter lorsque les responsabilités contractuelle et délictuelle sont appliquées au même préjudice. La première survient lorsque le contrat prévoit une obligation plus stricte que ne l'imposerait le droit général de la responsabilité délictuelle. Dans un tel cas, les parties sont peu susceptibles d'exercer un recours en responsabilité délictuelle puisqu'elles ne pourraient recouvrer de dommages-intérêts relativement à l'obligation contractuelle supérieure. La grande majorité des opérations commerciales s'inscrivent dans cette catégorie. Toutefois, le droit d'intenter une action en responsabilité délictuelle n'est pas éteint, et il peut encore être important, par exemple dans le cas où il est impossible de poursuivre en responsabilité contractuelle parce que la période de prescription est écoulée. La deuxième catégorie se présente lorsque le contrat prévoit une obligation moindre que celle qui découlerait du droit de la responsabilité délictuelle dans des circonstances semblables. Cela se produit lorsque les parties indiquent par leur contrat leur intention de ne pas être liées par la responsabilité qu'impose habituellement le droit de la responsabilité délictuelle. La façon la plus courante d'indiquer cette intention est l'inclusion d'une clause d'exemption ou d'exclusion de responsabilité dans le contrat. En règle générale, l'obligation qu'impose le droit de la responsabilité délictuelle ne peut être annulée que par des conditions claires. La troisième survient lorsque l'obligation contractuelle et l'obligation de common law en responsabilité délictuelle coïncident. Dans cette catégorie, comme dans les autres, le demandeur peut chercher à intenter une action de façon concomitante ou subsidiaire en responsabilité délictuelle pour obtenir un certain avantage particulier au droit de la responsabilité délictuelle, comme un délai de prescription plus généreux.

L'espèce s'inscrit dans cette troisième catégorie. L'obligation de common law d'Hydro de ne pas déclarer de façon inexacte et par négligence que l'emprise serait déboisée par d'autres n'est pas écartée par le contrat, qui confirmait l'obligation d'Hydro de déboiser l'emprise.

La concomitance de la responsabilité contractuelle et délictuelle ne devrait pas être fondée sur le fait que la condition du contrat est expresse ou implicite. Un certain nombre de problèmes découlent de l'utilisation de la distinction entre conditions expresses et implicites pour déterminer s'il existe un droit d'exercer un recours en responsabilité délictuelle. Le droit a toujours considéré les conditions expresses et implicites comme ayant un effet équivalent, et il est difficile d'établir une distinction entre elles dans certains cas. Il n'est pas évident que, si les parties choisissent d'inscrire dans le contrat une condition expresse qui traite d'une obligation particulière pertinente, elles ont l'intention d'éliminer la possibilité des recours en responsabilité délictuelle relativement à cette obligation. Enfin, le critère sera difficile à appliquer dans les cas où la condition contractuelle expresse ne chevauche pas exactement l'obligation en responsabilité délictuelle. Ni le principe, ni la jurisprudence ou la doctrine, ni les besoins des parties contractantes n'appuient la conclusion que le seul fait de traiter d'une question par une condition contractuelle expresse écartera de façon catégorique le droit d'exercer un recours en responsabilité délictuelle.

Le contrat ne restreignait pas l'obligation de diligence d'Hydro envers Checo, et Checo n'a pas non plus renoncé à son droit de common law d'intenter les actions en responsabilité délictuelle dont elle pouvait disposer. Checo a donc le droit d'exercer contre Hydro un recours en responsabilité délictuelle.

Dans des cas de responsabilité concomitante en matières délictuelle et contractuelle, il ne semblerait pas normal d'accorder des montants différents de dommages-intérêts pour ce qui constitue essentiellement le même préjudice sur le seul fondement de la forme d'action choisie, bien que des circonstances particulières ou des raisons de principe puissent dicter une telle façon de faire.

Checo a droit à être indemnisée de toutes les pertes raisonnablement prévisibles causées par le délit. La Cour d'appel était justifiée de dire que, si la déclaration inexacte n'avait pas été faite, Checo aurait conclu le contrat, mais à un prix plus élevé. Elle était d'avis que Checo aurait augmenté le montant de sa soumission du coût des travaux additionnels rendus nécessaires par le déboisement incomplet des lieux, plus les bénéfices et les frais généraux. Toutefois, accorder une indemnisation seulement pour les coûts directs de déboisement équivaut à dire que le délit consistait simplement à ne pas avoir déboisé. La véritable faute est qu'Hydro a fait une déclaration inexacte concernant la situation et que Checo peut s'être fiée à cette déclaration pour exécuter ses autres obligations découlant du contrat. Le fait de devoir consacrer ses ressources à ces travaux additionnels peut avoir empêché Checo de respecter son calendrier initial, entraînant ainsi des coûts d'accélération des travaux pour lui permettre de suivre les échéances. On pourrait dire que ces coûts sont raisonnablement prévisibles. La question devrait être renvoyée au tribunal de première instance pour qu'il détermine si ces pertes indirectes étaient le résultat prévisible de la déclaration inexacte.

Les demandes fondées sur l'inexécution de contrat devraient être renvoyées au tribunal de première instance. Checo doit être placée dans la situation qui aurait été la sienne si les lieux avaient été déboisés de façon adéquate, et elle doit donc recouvrer tous les frais engagés par suite de l'inexécution de contrat, prévus ou non, sauf dans la mesure où ces frais étaient si imprévus qu'ils sont trop indirects pour faire l'objet d'un remboursement pour inexécution de contrat. Les dommages-intérêts en matière contractuelle comprendraient ainsi non seulement les frais découlant directement du déboisement incomplet des lieux, mais aussi les frais indirects corollaires comme les frais d'accélération des travaux entraînés par les retards dans la construction.

Il n'y avait aucun élément de preuve d'une intention de tromper de la part d'Hydro, et la Cour d'appel a donc eu raison de conclure qu'Hydro ne devrait pas être tenue responsable d'avoir fait une déclaration inexacte et frauduleuse.

Les juges Sopinka et Iacobucci (dissidents en partie): Dans les circonstances, Hydro peut encourir une responsabilité contractuelle pour les déclarations que Checo lui reproche, mais elle ne peut encourir de responsabilité délictuelle. En règle générale, le fait que deux parties soient liées par contrat n'empêche pas l'existence d'une obligation de diligence en common law; toutefois, les clauses contractuelles d'exclusion ou de limitation peuvent avoir pour effet

d'exclure ou de limiter la responsabilité, ou encore de limiter les obligations qu'une des parties a envers l'autre, qu'elles soient de nature contractuelle ou délictuelle. Dans l'un ou l'autre cas, il ne sera pas permis au demandeur de se servir du recours en responsabilité délictuelle pour contourner la limitation de la responsabilité ou des obligations prévue au contrat. Il peut résulter des liens contractuels existant entre les parties des rapports suffisamment étroits pour donner naissance à une obligation de diligence, mais une obligation de diligence en matière délictuelle ne pourra coexister avec une autre créée expressément par le contrat. Si l'obligation est expressément prévue au contrat, les recours du demandeur seront limités à ceux prévus par le droit des contrats. Toutefois, un recours en responsabilité délictuelle n'est pas exclu dans tous les cas. On devrait adopter une méthode permettant de tenir compte du contexte dans lequel le contrat est intervenu, ainsi que de la position des parties l'une par rapport à l'autre. C'est dans un contexte commercial où les parties ont un pouvoir de négociation égal que la règle a le plus sa raison d'être. En l'espèce, il n'est pas question d'iniquité ni de pouvoir de négociation inégal. Si ces questions ou d'autres semblables devaient être soulevées, le tribunal devrait se garder d'exclure trop rapidement l'existence d'une obligation de diligence en matière délictuelle en invoquant une condition expresse du contrat, surtout si cela signifiait l'absence de recours pour le demandeur lésé.

L'action pour déclaration inexacte faite par négligence survivra à la conclusion d'un contrat entre les parties. Comme dans d'autres domaines de la négligence, il se peut que le demandeur dispose de recours concomitants en matières contractuelle et délictuelle. Toutefois, en l'espèce, l'obligation en responsabilité délictuelle imposée à Hydro par la clause du dossier d'appel d'offres coïncide avec l'obligation d'ordre contractuel imposée par la clause expresse du contrat. Par conséquent, sous réserve de toute considération prépondérante résultant du contexte dans lequel l'entente est intervenue, les recours de Checo se limitent à ceux qui découlent du droit des contrats en cas d'inexécution du contrat par Hydro. L'analyse du contexte vient renforcer la conclusion que les recours de Checo doivent être limités à ceux dont elle dispose en vertu du contrat. L'entente s'inscrivait dans un contexte commercial. Les parties sont deux grandes entreprises et il n'y a pas eu d'allégation ou d'indication d'inégalité dans la négociation ni d'iniquité. En outre, le contrat conclu par les parties faisait partie du dossier d'appel d'offres. Checo savait, au moment de préparer sa soumission que, si celle-ci était acceptée, la déclaration relative à la condition de l'emprise deviendrait une clause du contrat. Checo savait, ou aurait dû savoir, que tout litige concernant l'état de l'emprise serait assujéti au contrat.

Il n'y a pas de clause au contrat ou au dossier d'appel d'offres susceptible de limiter ou d'exclure la responsabilité d'Hydro quant à la déclaration contenue dans le contrat. Hydro a violé la condition expresse du contrat selon laquelle l'emprise serait déboisée, et elle est donc tenue responsable des dommages-intérêts, qui devraient être évalués au cours d'un nouveau procès.

Les éléments de preuve présentés ne suffisaient pas à étayer une conclusion de dol. La Cour d'appel a bon droit conclu qu'Hydro ne devait pas être tenue responsable par suite d'une déclaration inexacte et frauduleuse.

POURVOI et POURVOI INCIDENT contre un arrêt de la Cour d'appel de Colombie-Britannique (1990), 44 B.C.L.R. (2d) 145, 4 C.C.L.T. (2d) 161, 41 C.L.R. 1, [1990] 3 W.W.R. 690, qui a infirmé en partie un jugement du juge Cohen (1988), 10 A.C.W.S. (3d) 312, [1988] B.C.D. Civ. 971-01, [1988] B.C.W.L.D. 2324, qui avait accordé des dommages-intérêts pour déclaration inexacte et frauduleuse. Pourvoi rejeté et pourvoi incident accueilli en partie, les juges Sopinka et Iacobucci sont dissidents en partie.

Glenn A. Urquhart, Arthur M. Grant et Gordon D. Phillips, pour British Columbia Hydro and Power Authority.

Donald J. Sorochan, c.r., Meredith A. Quartermain et Mari A. Worfolk, pour BG Checo International Ltd.

Procureurs de British Columbia Hydro and Power Authority: Singleton, Urquhart, MacDonald, Vancouver.

Procureurs de BG Checo International Ltd.: Swinton & Company, Vancouver.

Douglas J. Queen v. Cognos Incorporated (Ont.) (22004)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

Indexed as: Queen v. Cognos Inc. / Répertoire: Queen c. Cognos Inc.

Present: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, McLachlin, Stevenson^{*****} and Iacobucci JJ.

Torts -- Negligence -- Negligent misrepresentation -- Duty of care -- Employer's representative allegedly making negligent misrepresentations to prospective employee during hiring interview -- Whether employer or representative owed prospective employee a duty of care -- If so, whether duty of care breached -- Effect of subsequent employment agreement allowing termination without cause and reassignment.

Cognos is an Ottawa-based computer software company. The manager of product development for a particular line of accounting software, with the full knowledge of the company's senior management, advertised for an accountant to help with the development of the product. Appellant, a chartered accountant, applied and was interviewed for the position. He was living in Calgary with his wife and children at the time, where he occupied a relatively well paid and secure managerial position. He was actively seeking employment outside Calgary, because he wanted more challenging opportunities. During the job interview the manager told the appellant that the project in question was a major one which would be developed over a period of two years with enhancements and maintenance thereafter, and that the position being interviewed for would be needed throughout this period. It was represented that the staff required to develop the product modules would double. At no point during the interview was the appellant made aware of the fact that there was no guaranteed funding for the project as described to him, or that the position being applied for was subject to budgetary approval. Appellant was offered the job of manager, financial standards, and accepted immediately. He signed a written employment contract which permitted Cognos to terminate his employment at any time "without cause" upon one month's notice, or payment of one month's salary in lieu of notice, and to reassign him to another position within the company without reduction in salary, upon one month's notice. Appellant commenced employment in April 1983. In September he was advised that there would be a reassignment of personnel involved with the project owing to diminished research and development funding. The first notice of termination of employment he received was rescinded, but in July 1984 he received a second notice effective October 25, 1984. He worked until that day and was paid until November 15. The trial judge upheld the appellant's action against Cognos and awarded him damages for negligent misrepresentation. The Court of Appeal reversed the judgment and dismissed the action. The issues raised by this appeal are (1) whether Cognos or its representative owed the appellant a duty of care with respect to the representations made about Cognos and the nature and existence of the employment opportunity being offered; (2) whether Cognos or its representative breached this duty of care; and (3) what is the effect of the fact that the appellant signed an employment agreement after the negligent misrepresentations containing a termination "without cause" and a reassignment provision.

Held: The appeal should be allowed.

Per La Forest, L'Heureux-Dubé and Gonthier JJ.: Subject to what was said in *Checo*, issued concurrently, the reasons of Iacobucci and McLachlin JJ. were agreed with. This is not a case of concurrency. The tort here was independent of the contract and the liability was not limited by an exclusion clause in the contract.

Per Sopinka and Iacobucci JJ.: The tort of negligent misrepresentation is an established principle of Canadian tort law. There are five general requirements for a successful claim: (1) there must be a duty of care based on a "special relationship" between the representor and the representee; (2) the representation in question must be untrue, inaccurate, or misleading; (3) the representor must have acted negligently in making the misrepresentation; (4) the representee must have relied, in a reasonable manner, on the negligent misrepresentation; and (5) the reliance must have been detrimental to the representee in the sense that damages resulted.

Stevenson J. took no part in the judgment.

An action in tort for negligent misrepresentation may lie even though the relevant parties to the action are in a contractual relationship. The fact that the alleged negligent misrepresentations are made in a pre-contractual setting, such as during negotiations or in the course of an employment hiring interview, and the fact that a contract is subsequently entered into by the parties do not, in themselves, bar an action in tort for damages caused by the misrepresentations. Depending on the circumstances, however, the subsequent contract may play a very important role in determining whether or not, and to what extent, a claim for negligent misrepresentation will succeed. Such a contract can have the effect of negating the action in tort and of confining the plaintiff to whatever remedies are available under the law of contract. Moreover, even if the tort claim is not barred altogether by the contract, the duty or liability of the defendant with respect to negligent misrepresentations may be limited or excluded by a term of the subsequent contract so as to diminish or extinguish the plaintiff's remedy in tort. Equally, however, there are cases where the subsequent contract will have no effect whatsoever on the plaintiff's claim for damages in tort.

The first and foremost question should be whether there is a specific contractual duty created by an express term of the contract which is co-extensive with the common law duty of care which the representee alleges the representor has breached. If the pre-contractual representation relied on by the plaintiff became an express term of the subsequent contract then absent any overriding considerations arising from the context in which the transaction occurred, the plaintiff cannot bring a concurrent action in tort for negligent misrepresentation and is confined to whatever remedies are available under the law of contract. Here, there is no concurrency. The employment agreement signed by the appellant does not contain any express contractual obligation co-extensive with the duty of care Cognos is alleged to have breached. The appellant's claim was not that the manager negligently misrepresented the amount of time he would be working on the project in question or the conditions under which his employment could be terminated. Rather, the appellant argued that the manager negligently misrepresented the nature and existence of the employment opportunity being offered. It is the existence, or reality, of the job being interviewed for, not the extent of the appellant's involvement therein, which is at the heart of this tort action, and the employment agreement contains no express provisions dealing with Cognos's obligations with respect to the nature and existence of the project.

There existed a "special relationship" between the parties, and Cognos and its representative, the manager, accordingly owed a duty of care toward the appellant to exercise reasonable care and diligence in making representations as to the employer and the employment opportunity being offered. The misrepresentations by the manager during the interview were made negligently, and the duty of care was therefore breached. It is not sufficient that the manager was truthful during the interview and that he believed in what he was representing. The applicable standard of care should be the one used in every negligence case, namely the universally accepted "reasonable person". The standard of care required by a person making representations is an objective one: it is a duty to exercise such reasonable care as the circumstances require to ensure that representations made are accurate and not misleading. The trial judge did not depart from the applicable standard of care in rendering his decision. He found that, "in all the circumstances", the misrepresentations made by the respondent's representative were negligently made. The trial judge did not impose a duty to make full disclosure on the respondent and its representative. He simply imposed a duty of care, the respect of which required, among other things and in the circumstances of this case, that the appellant be given highly relevant information about the nature and existence of the employment opportunity for which he had applied.

The specific employment agreement signed by the appellant is, in the circumstances of this case, irrelevant to his action for negligent misrepresentation. The common law duty of care invoked by the appellant is "independent" of the employment agreement, and neither Cognos's duty of care nor its liability is affected by the terms of the agreement. In particular, the agreement does not contain any valid disclaimer of responsibility for the representations made during the interview.

Per McLachlin J.: The fact that the parties in this case entered into a contract which contained a specific term governing termination does not preclude the appellant's action in tort for negligent misrepresentation as to the employment. The pre-contractual representation was different in scope and effect from the contractual obligation. The representation at issue in this case concerned the risk of termination coming about, and was not that Cognos would not have the discretion to terminate or transfer the appellant on one month's notice. The appellant relied on that representation

in deciding to enter into the contract. It turned out to have been negligently made and false. It follows that the appellant is entitled to damages for the loss suffered as a result of that representation.

The trial judge held that the respondent had a duty not to hold out to applicants that the project was secure when it knew that funding was not approved and knew or should have known that the final approval was not a rubber stamp process and the secure funding was not a foregone conclusion. This is the appropriate standard and the duty of care with respect to representations made in a pre-employment situation is the same as that which applies generally.

APPEAL from a judgment of the Ontario Court of Appeal (1990), 74 O.R. (2d) 176, 38 O.A.C. 180, 69 D.L.R. (4th) 288, 30 C.C.E.L. 1, 90 CCLC 14, 024, setting aside a judgment of White J. (1987), 63 O.R. (2d) 389, 18 C.C.E.L. 146, allowing the appellant's action for damages for negligent misrepresentation. Appeal allowed.

Peter J. Bishop and Tom Brooker, for the appellant.

Charles T. Hackland and Mark Josselyn, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Peter J. Bishop & Associates, Ottawa.

Solicitors for the respondent: Gowling, Strathy & Henderson, Ottawa.

Présents: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, McLachlin, Stevenson***** et Iacobucci.

Responsabilité délictuelle -- Négligence -- Déclaration inexacte faite par négligence -- Obligation de diligence -- Le représentant d'un employeur aurait fait des déclarations inexactes par négligence à un employé éventuel au cours d'une entrevue -- L'employeur ou son représentant avaient-ils envers l'employé éventuel une obligation de diligence? -- Dans l'affirmative, cette obligation a-t-elle été violée? -- Effet de la signature subséquente d'un contrat de travail permettant le congédiement sans motif et une réaffectation.

Cognos est une société établie à Ottawa qui exploite une entreprise de logiciels. Au su de la haute direction de la société, le directeur du développement des produits pour une ligne de produits composée de logiciels de comptabilité, a fait publié une annonce en vue de retenir les services d'un comptable qui aiderait au développement du produit. L'appelant, comptable agréé, s'est porté candidat et a été interviewé. Il habitait alors Calgary avec sa femme et ses enfants et occupait un poste de direction passablement rémunérateur et sûr. Il cherchait activement un emploi à l'extérieur de Calgary parce qu'il voulait des possibilités plus stimulantes. Au cours de l'entrevue, le directeur a dit à l'appelant qu'il s'agissait d'un projet majeur qui serait mis au point sur une période de deux ans, que les améliorations et la maintenance seraient assurées par la suite, et que le poste en question devait être comblé pendant toute cette période. Il a déclaré que le personnel requis pour mettre au point les modules du produit doublerait. Pendant l'entrevue, l'appelant n'a jamais été informé qu'il n'existait aucun financement garanti pour le projet comme on le lui décrivait, ou que le poste auquel il se portait candidat était assujéti à une approbation budgétaire. On a offert à l'appelant le poste de directeur, Normes financières, qu'il a immédiatement accepté. Il a signé un contrat de travail, dont une clause permettait à Cognos de mettre fin à n'importe quel moment à l'emploi de l'appelant «sans motif» sur préavis d'un mois, ou sur paiement d'un mois de salaire, ou de le réaffecter à un autre poste au sein de la société sans diminution de salaire et sur préavis d'un mois. L'appelant a commencé à travailler en avril 1983. En septembre, il a été informé que le personnel prenant part au projet serait réaffecté, par suite des restrictions apportées au financement de la recherche et du développement. Le premier avis de cessation d'emploi qu'il a reçu a été annulé, mais en juillet 1984, il a reçu un second avis disant qu'il serait mis fin à son emploi le 25 octobre 1984. Il a travaillé jusqu'à cette date et a été rémunéré jusqu'au 15 novembre. Le juge de première instance a accueilli l'action de l'appelant contre Cognos et lui a accordé des dommages-intérêts pour déclaration inexacte

***** Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

faite par négligence. La Cour d'appel a infirmé le jugement et rejeté l'action. Les questions qui se posent en l'espèce sont les suivantes: (1) Cognos ou son représentant avaient-ils une obligation de diligence envers l'appelant relativement aux déclarations faites à ce dernier au sujet de Cognos ainsi que de la nature et de l'existence de l'emploi qui était offert? (2) Cognos ou son représentant ont-ils violé cette obligation de diligence? (3) Quel est l'effet de la signature par l'appelant, après les déclarations inexactes faites par négligence, d'un contrat de travail contenant une disposition au sujet du congédiement «sans motif» ainsi qu'une disposition concernant la réaffectation?

Arrêt: Le pourvoi est accueilli.

Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé et Gonthier: Sous réserve de ce qui a été dit dans l'arrêt connexe *Checo*, les motifs des juges Iacobucci et McLachlin sont acceptés. Il ne s'agit pas ici de concomitance. Le délit en l'espèce était indépendant du contrat et la responsabilité n'était pas limitée par une clause d'exclusion dans le contrat.

Les juges Sopinka et Iacobucci: Le délit de déclaration inexacte faite par négligence est un principe reconnu dans le droit canadien de la responsabilité délictuelle. Il existe cinq conditions générales pour qu'il soit fait droit à une demande: (1) il doit y avoir une obligation de diligence fondée sur un «lien spécial» entre l'auteur et le destinataire de la déclaration; (2) la déclaration en question doit être fautive, inexacte ou trompeuse; (3) l'auteur doit avoir agi d'une manière négligente; (4) le destinataire doit s'être fié d'une manière raisonnable à la déclaration inexacte faite par négligence, et (5) le fait que le destinataire s'est fié à la déclaration doit lui être préjudiciable en ce sens qu'il doit avoir subi un préjudice.

Une action en responsabilité délictuelle fondée sur une déclaration inexacte faite par négligence peut être intentée malgré l'existence d'un lien contractuel entre les parties à l'action. Le fait que les déclarations inexactes alléguées soient faites avant la passation d'un contrat, par exemple au cours des négociations ou dans le cadre d'une entrevue d'embauchage, et le fait qu'un contrat soit par la suite passé par les parties n'excluent pas, en soi, une action en responsabilité délictuelle pour dommages-intérêts fondée sur les déclarations inexactes. Toutefois, selon les circonstances, le contrat subséquent peut avoir une très grande importance lorsqu'il s'agit de déterminer s'il doit être fait droit à une demande fondée sur une déclaration inexacte faite par négligence et dans quelle mesure. Pareil contrat peut avoir pour effet d'exclure l'action fondée sur la responsabilité délictuelle et de restreindre le demandeur à tout recours qu'il peut exercer en vertu du droit des contrats. Par ailleurs, même si le contrat n'exclut pas complètement la demande fondée sur la responsabilité délictuelle, l'obligation ou la responsabilité qui incombe au défendeur en ce qui concerne les déclarations inexactes faites par négligence peut être limitée ou exclue par une condition du contrat subséquent, de façon à restreindre ou à éteindre le recours de nature délictuelle du demandeur. Toutefois, il est également vrai que, dans certains cas, le contrat subséquent n'aura aucun effet sur l'action en dommages-intérêts intentée par le demandeur en vertu de la responsabilité délictuelle.

Il s'agit avant tout de savoir si une obligation contractuelle précise a été créée par une condition expresse du contrat qui coïncide avec l'obligation de diligence existant en common law, que, selon le destinataire, l'auteur de la déclaration aurait violée. Si la déclaration faite avant la signature du contrat à laquelle le demandeur s'est fié est devenue une condition expresse du contrat subséquent, alors faute d'une considération prépondérante découlant du contexte dans lequel l'affaire a été conclue, le demandeur ne peut pas tenter une action en responsabilité délictuelle concomitante fondée sur une déclaration inexacte faite par négligence, et doit se limiter aux recours prévus par le droit des contrats. En l'espèce, il n'existe aucune concomitance. Le contrat de travail que l'appelant a signé ne comporte aucune obligation contractuelle expresse qui coïncide avec l'obligation de diligence que Cognos aurait violée. L'appelant n'a pas allégué que le directeur avait par négligence fait une déclaration inexacte au sujet de la période pendant laquelle il travaillerait au projet en question ou au sujet des conditions en vertu desquelles il pouvait être mis fin à son emploi. L'appelant a plutôt soutenu que le directeur a par négligence fait une déclaration inexacte au sujet de la nature et de l'existence de l'emploi qui était offert. C'est l'existence, ou la réalité, de l'emploi en question, et non l'étendue de la participation de l'appelant, qui constitue le noeud de l'action en responsabilité délictuelle en l'espèce, et le contrat de travail ne comporte aucune disposition expresse au sujet des obligations de Cognos en ce qui concerne la nature et l'existence du projet.

Il existait un «lien spécial» entre les parties, et Cognos et son représentant, le directeur, avaient par conséquent une obligation de diligence envers l'appelant et ils étaient tenus de faire preuve d'une prudence et d'une diligence raisonnables en faisant des déclarations au sujet de l'employeur et de l'emploi offert. Les déclarations inexactes du

directeur pendant l'entrevue ont été faites par négligence, et l'obligation de diligence a donc été violée. Il ne suffit pas que le directeur ait été sincère pendant l'entrevue et qu'il ait cru ce qu'il disait. La norme de diligence applicable devrait être celle qui est utilisée dans toute affaire de négligence, à savoir celle universellement reconnue de la «personne raisonnable». La norme de diligence requise d'une personne qui fait des déclarations est objective: il s'agit de l'obligation de faire preuve de la diligence raisonnable requise par les circonstances pour que les déclarations faites soient exactes et non trompeuses. Le juge de première instance ne s'est pas écarté de la norme de diligence applicable en rendant sa décision. Il a conclu que, «compte tenu de toutes les circonstances», le représentant de l'intimée a fait les déclarations inexactes par négligence. Le juge de première instance n'a pas imposé à l'intimée et à son représentant l'obligation de faire une divulgation complète. Il a simplement imposé une obligation de diligence qui, pour être respectée, exigeait en l'occurrence, entre autres choses, qu'on fournisse à l'appelant des renseignements très pertinents au sujet de la nature et de l'existence de l'emploi auquel il s'était porté candidat.

Le contrat de travail que l'appelant a signé n'a rien à voir, compte tenu des circonstances de l'espèce, avec l'action fondée sur une déclaration inexacte faite par négligence qu'il a intentée. L'obligation de diligence existant en common law que l'appelant a invoquée est «indépendante» du contrat de travail, et les clauses du contrat de travail n'influent ni sur l'obligation de diligence ni sur la responsabilité de Cognos. En particulier, le contrat ne comprend aucune dénégaration valide de responsabilité relativement aux déclarations faites pendant l'entrevue.

Le juge McLachlin: Le fait que les parties en l'espèce ont conclu un contrat qui renfermait une condition portant expressément sur la cessation de l'emploi ne voue pas à l'échec l'action en responsabilité délictuelle de l'appelant pour déclaration inexacte faite par négligence relativement à l'emploi. La déclaration faite antérieurement à la passation du contrat diffèrait, de par sa portée et son effet, de l'obligation contractuelle. La déclaration en cause en l'espèce concernait le risque de la cessation de l'emploi, et on n'a pas déclaré que Cognos ne détiendrait pas le pouvoir discrétionnaire de congédier ou de muter l'appelant sur préavis d'un mois. L'appelant s'est fondé sur cette déclaration pour décider de signer le contrat. Il s'est trouvé que la déclaration avait été faite par négligence et qu'elle était fautive. D'où il découle que l'appelant a droit aux dommages-intérêts pour la perte qu'il a subie par suite de cette déclaration.

Le juge de première instance a conclu que l'intimée avait l'obligation de ne pas faire croire aux candidats que le projet était assuré alors qu'elle savait que l'engagement des fonds n'avait pas été approuvé et qu'elle savait, ou aurait dû savoir, que l'approbation définitive n'était pas qu'une formalité et que l'engagement des fonds n'avait rien de certain. C'est là le critère qu'il convient d'appliquer et l'obligation de diligence en ce qui concerne les déclarations faites antérieurement à l'embauchage est identique à celle qui s'applique en général.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario (1990), 74 O.R. (2d) 176, 38 O.A.C. 180, 69 D.L.R. (4th) 288, 30 C.C.E.L. 1, 90 CCLC 14, 024, qui a infirmé le jugement du juge White, (1987), 63 O.R. (2d) 389, 18 C.C.E.L. 146, qui accueillait l'action de l'appelant en dommages-intérêts fondée sur une déclaration inexacte faite par négligence. Pourvoi accueilli.

Peter J. Bishop et Tom Brooker, pour l'appelant.

Charles T. Hackland et Mark Josselyn, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelant: Peter J. Bishop & Associates, Ottawa.

Procureurs de l'intimée: Gowling, Strathy & Henderson, Ottawa.

Canadian Mortgage and Housing Corporation v. Hongkong Bank of Canada, et al and between Canada Mortgage and Housing Corporation v. 376491 Alberta Ltd., et al and between Canada Mortgage and Housing Corporation v. 386360 Alberta Ltd., et al (Alta.) (22268)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

**Indexed as: *Hongkong Bank of Canada v. Wheeler Holdings Ltd.* /
Répertorié: *Banque Hongkong du Canada c. Wheeler Holdings Ltd.***

Present: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, Stevenson ***** and Iacobucci JJ.

Mortgages -- Statutory conditions forming part of mortgage -- Subsequent sale or mortgage to be approved by first mortgagee -- Mortgage acquired through acquisition of bank's assets -- Second mortgage incurred and sale effected without permission of first mortgagee -- Whether mortgagee can impeach subsequent mortgage and sale on the basis of statutorily mandated contractual terms prohibiting a sale or disposition of the mortgaged property -- Whether equitable "clean hands" doctrine applicable -- Whether second mortgages and sales were illegal contracts -- Whether corporate vires doctrine applicable -- Whether respondents' had the right to redeem the properties on payment of the amounts outstanding under the first mortgages -- National Housing Act, 1954, S.C. 1953-54, c. 24, s. 16(4)(g), (h).

Respondents Town House and Wellington were "limited-dividend" companies statutorily described as being incorporated to hold and manage low-rental housing and subject to a restriction in their charters to a maximum annual dividend. CHMC loaned both money to build and operate low rental housing for a forty-year term starting on the completion date. The mortgages provided that their terms were in addition to those granted or implied by statute and that they were made pursuant to the *National Housing Act*. Both companies entered into operating agreements with CMHC that prohibited the mortgage or sale of the projects without CMHC approval. The mortgages adopt the terms of the operating agreements as part of the mortgage and stipulated that breach of the operating agreements constituted breach of the mortgages.

A loan made by the Bank of British Columbia to Town House and Wellington, along with the respondent Wheeler Holdings, was secured by second mortgages on the projects and was personally guaranteed by the personal respondents. CMHC did not consent to the second mortgages. This mortgage was among the assets purchased by the respondent Hongkong Bank of Canada ("Hongkong") from the Bank of British Columbia in 1986.

In 1988, Town House and Wellington agreed to sell the projects ("1988 sales") to the respondents 375069 Alberta Ltd. and 386360 Alberta Ltd. ("1988 purchasers"). The 1988 sale agreements provided that title would be given to the 1988 purchasers free and clear of obligations under the CMHC operating agreements, and provided for liquidated damages if such title could not be given. These sale agreements also contained a provision expressly negating and rejecting the covenants implied by s. 62(1) of the Alberta *Land Titles Act* with the result that the transferees did not assume the obligations under the mortgage.

In 1989, Hongkong began an action to foreclose on its second mortgages. Hongkong proposed a judicial sale of the projects ("1989 sale") to yet another numbered company -- 376491 Alberta Ltd. ("1989 purchaser") -- owned by owner of the other two numbered companies. The 1989 sale agreement provided that the 1989 purchaser would get title subject to the CMHC mortgages but free and clear of the terms of the CMHC operating agreements.

Hongkong sought approval of the 1989 sale from the Alberta Court of Queen's Bench, but a Master refused this approval. Hongkong appealed this finding to a chambers judge, and the 1988 purchasers commenced an action seeking a declaration that they were owners of the projects under the 1988 sale agreements and that they were not bound by the CMHC operating agreements. The appeal and the actions were heard together by the chambers judge. The 1989 sale was approved by the chambers judge and the 1988 purchasers were granted the declaration they requested. Appeals were

Stevenson J. took no part in the judgment.

launched by CMHC in respect of each proceeding. CMHC's appeal to the Alberta Court of Appeal was dismissed. The main issue here was whether the appellant mortgagee can successfully impeach a subsequent mortgage and sale on the basis of statutorily mandated contractual terms prohibiting a sale or disposition of the mortgaged property. Issues arose as to the applicability of the equitable "clean hands" doctrine, the alleged illegality of the second mortgages and the 1988 and 1989 sales, the *vires* of the corporate powers of Town House and Wellington, and the respondents' right to redeem the properties on payment of the amounts outstanding under the first mortgages.

Held: The appeal is allowed in part.

Town House and Wellington, by granting the second mortgage to the Bank of British Columbia and by selling the projects flagrantly breached their contracts with CMHC. Neither, however, sought relief here. The remedies sought by the other respondents do not constitute equitable relief in every case or there was insufficient evidence before the Court to conclude that these respondents had unclean hands. There is accordingly no equitable ground upon which to deny relief to the respondents.

In determining whether the respondents are entitled to equitable relief, all the respondents should not be painted with the same brush. An entire transaction does not become tainted merely because certain parties to the transaction may have unclean hands. It is necessary to show that the respondents actually seeking relief from the court are in fact seeking equitable relief and are guilty of wrongdoing amounting to unclean hands.

Even if the remedy of declaratory relief is seen to be *sui generis*, equitable principles such as clean hands can play a role in the exercise of the court's discretion whether or not to grant the remedy. The only real evidence of the alleged misconduct by the 1988 purchasers was that they knew that the 1988 sale agreements constituted a breach of the CMHC mortgages and in fact agreed to pay a higher price for the land if the Operating Agreements could be "successfully breached". This evidence is too tenuous a foundation for the application of the principle. Absent a finding of collusion, knowledge by a purchaser that the vendor is breaching a contractual provision would be insufficient to disentitle the purchaser to equitable relief. This conclusion applies with greater force to the exercise of discretion to refuse declaratory relief in which the "unclean hands" doctrine is applied in a less structured manner and is but one of the factors to be considered.

Hongkong, which sought a judicial sale in its mortgage foreclosure action, was the only party unquestionably seeking equitable relief. There was no evidence that it was guilty of any misconduct. Hongkong was particularly free of suspicion of misconduct because it was not the original mortgagee but rather purchased a mortgage acquired by its predecessor in title.

The relationship between the numbered companies and Town House and Wellington was undoubtedly suspicious, but the conclusion that they jointly acted to free Town House and Wellington of their obligations towards CMHC could not be made without direct evidence. CMHC retained the right to accelerate the loan or increase the interest rates because the terms of the operating agreement were incorporated into the mortgages. Even if Hongkong were granted the equitable relief which it sought, CMHC was not left without a remedy for breach of its operating agreements.

The second mortgages and the 1988 sale agreements were not prohibited by the *National Housing Act, 1954*, and therefore were not illegal contracts. Section 16(4)(g) neither expressly nor impliedly prohibited these transactions and did not create a statutory restraint on alienation. It only required CMHC to obtain contractual restraints on disposition. To interpret s. 16 as creating an implied statutory restraint on disposition would, absent CMHC's consent, deprive Hongkong of its mortgages and the 1988 purchasers of their title. Had Parliament intended the provisions of the Act to have extra-contractual force, it would not have used the contractual mechanism as distinct from simply legislating against alienation.

The contractual provisions cannot be enforced against strangers to the contract. Section 16 clearly applies to CMHC but not to the mortgagors, let alone third parties. CMHC's remedies are contractual, either under the terms of the

operating agreements or under the terms of its mortgages. Any sale, judicial or otherwise, can only sell the property subject to the mortgages.

Parliament spoke in terms of contracts and mortgages and did intend to create restraints inconsistent with provincial property law, the common law and the Torrens system. The underlying constitutional context suggests that s. 16 should be interpreted so that it does not impliedly prohibit the transactions in question. If s. 16 were to prohibit the sale or encumbrance of properties mortgaged to CMHC, then it would be a statutory restraint on alienation altering the common law rule that restraints on alienation are void. Parliament has no jurisdiction to legislate with respect to property and civil rights in a province. By requiring the arrangements to be created by contract, Parliament avoided any doubts about the validity of s. 16.

The second mortgages were not *ultra vires* the corporate powers of Town House and Wellington. Both companies were still subject to the corporate *ultra vires* doctrine when the second mortgages were incurred. That the Articles of Continuance stated that the businesses to be carried on by the corporations were subject to the provisions of the *National Housing Act* was not sufficient to find the sale agreements or mortgages *ultra vires*. Both companies' objects did not expressly authorize them to grant second mortgages but that power is normally given by the statute. Furthermore, the ability to raise funds by making second mortgages on the companies' property was sufficiently incidental to their objects. Lastly, CMHC was not seeking to use the *ultra vires* doctrine to protect its position as a creditor, but rather to maintain control over Town House and Wellington. This is an improper use of the *ultra vires* doctrine.

The declaration in the chamber judge's formal judgment which entitled 1988 purchasers to pay off the first mortgages and redeem should be deleted. The policy against restraints on alienation does not render such provisions unenforceable for all purposes. Contractual provisions are simply ineffective to prevent the owner of land from conveying a good title to a purchaser but other *in personam* remedies remain available. The Crown is not immune from the rule against restraints on alienation. Even though the impugned provisions are not enforceable to prevent the transfer of a good title to the purchasers, non-compliance constitutes a breach of the agreement which triggers other remedies which the mortgagee has under the mortgage. Clause 12 of the operating agreements, which is incorporated into the mortgages, provided for the acceleration of loan and increase of interest payments in the event of a breach. This remedy is available to the appellant because of the breach occasioned by the 1988 and 1989 sales.

The Wellington mortgage did not provide for any right of prepayment. It can only be repaid by payments over the loan period. Any discretion of the Court to allow prepayment in the absence of a prepayment clause should not be exercised here.

The Town House prepayment clause applied only when the mortgagor was not in default. In selling the properties the mortgagor committed an act of default under the agreement, and therefore under the mortgage, because the agreement formed part of the mortgage. This default, while not that of the purchasers, disentitled anyone seeking to repay the mortgage while the default continued.

The contractual postponement of the right to redeem because of the mortgagor's being given a long period within which to pay and the absence of a prepayment clause cannot be characterized as a clog on the equity of redemption.

APPEAL from a judgment of the Alberta Court of Appeal (1990), 77 Alta. L.R. (2d) 149, 111 A.R. 42, 75 D.L.R. (4th) 307, 14 R.P.R. (2d) 1 and (1991), 78 Alta. L.R. (2d) 236, 112 A.R. 85, 75 D.L.R. (4th) 561, dismissing an appeal from a judgment of Veit J. rendered December 13, 1989, allowing an appeal from an order of Master Quinn (1989), 67 Alta. L.R. (2d) 337, 99 A.R. 94, 8 R.P.R. (2d) 189, dismissing an application to sell the property. Appeal allowed in part.

Francis C. R. Price, Wesley M. Pedruski and Kent N. Bilton, for the appellant.

Dennis F. Pawlowski and Douglas L. Kennedy, for the respondent Hongkong Bank of Canada.

Donald J. Boyer, Q.C. and Michael R. Kinash, for the respondents 375069 Alberta Ltd., 386360 Alberta Ltd. and 376491 Alberta Ltd.

Robert L. Duke, Q.C., and Lorne A. Smart, for the respondents Town House Development Ltd., Wellington Housing Developments Ltd. and Wheeler Holdings Ltd.

John A. Weir, Q.C., for the respondents Kate Wheeler, Pamela K. Wheeler, George L. Wheeler, Lois Anderson and Patricia May Kirk.

Françoise Saint-Martin, for the intervener the Attorney General of Quebec.

Solicitors for the appellant: Reynolds, Mirth, Richards & Farmer, Edmonton.

Solicitors for the respondent Hongkong Bank of Canada: Parlee McLaws, Edmonton.

Solicitors for the respondents 375069 Alberta Ltd., 386360 Alberta Ltd. and 376491 Alberta Ltd.: Bryan & Company, Edmonton.

Solicitors for the respondents Town House Development Ltd., Wellington Housing Developments Ltd. and Wheeler Holdings Ltd.: Cook, Duke, Cox, Edmonton.

Solicitors for the respondents Kate Wheeler, Pamela K. Wheeler, George L. Wheeler, Lois Anderson and Patricia May Kirk: Weir Bowen, Edmonton.

Solicitor for the intervener the Attorney General of Quebec: The Attorney General of Quebec, Ste-Foy.

Présents: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, Stevenson ***** et Iacobucci.

Hypothèques -- Conditions prescrites par une loi faisant partie d'une hypothèque -- Vente et hypothèque subséquentes devant être approuvées par la détentrice des hypothèques de premier rang -- Hypothèque acquise grâce à l'achat de l'actif d'une banque -- Hypothèque de second rang consentie et vente effectuée sans la permission de la détentrice des hypothèques de premier rang -- La créancière hypothécaire peut-elle contester une hypothèque et une vente subséquentes en invoquant des conditions contractuelles, prescrites par une loi, interdisant la vente ou l'aliénation du bien hypothéqué? -- La théorie d'equity de la conduite irréprochable s'applique-t-elle? -- Les hypothèques de second rang et les ventes constituent-elles des contrats illégaux? -- La théorie de l'excès de pouvoir par une personne morale s'applique-t-elle? -- Les intimés avaient-ils le droit de racheter les biens-fond une fois payées les dettes hypothécaires de premier rang? -- Loi nationale de 1954 sur l'habitation, S.C. 1953-54, ch. 24, art. 16(4)g, h).

Les intimées Town House et Wellington sont des sociétés «à dividendes limités» qui, selon la définition de la Loi, sont constituées pour détenir et administrer un ensemble d'habitation HLM et dont les dividendes, aux termes de leurs actes constitutifs, sont limités à un montant maximal. La SCHL a prêté aux deux des fonds pour la construction et l'exploitation d'ensembles d'habitation HLM pour une période se terminant 40 ans après la date de l'achèvement des travaux de construction. Les actes d'hypothèque stipulaient que leurs conditions s'ajoutaient à celles expressément ou implicitement prévues par un texte légal et qu'elles étaient assujetties à la *Loi nationale sur l'habitation*. Les deux sociétés ont conclu avec la SCHL des accords d'exploitation interdisant d'hypothéquer ou de vendre les ensembles d'habitation sans l'approbation de la SCHL. Les actes d'hypothèque reprennent les conditions des accords d'exploitation, comme faisant partie des hypothèques, et prévoient que la violation des accords d'exploitation constitue une violation des hypothèques.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

Un prêt de la Banque de la Colombie-Britannique à Town House et à Wellington ainsi qu'à l'intimée Wheeler Holdings était garanti par des hypothèques de second rang grevant les ensembles d'habitation et, personnellement, par les personnes physiques intimées. La SCHL n'a pas consenti aux hypothèques de second rang, lesquelles figuraient parmi l'actif que l'intimée la Banque Hongkong du Canada («Hongkong») a acheté à la Banque de la Colombie-Britannique en 1986.

En 1988, Town House et Wellington ont convenu de vendre les ensembles d'habitation («ventes de 1988») aux intimées 375069 Alberta Ltd. et 386360 Alberta Ltd. («acquéreurs de 1988»). Les contrats de vente de 1988 stipulaient que les acquéreurs de 1988 recevraient un titre de propriété libre et quitte de toute obligation découlant des accords d'exploitation de la SCHL et prévoyaient le paiement de dommages-intérêts conventionnels au cas où un tel titre ne pourrait pas être accordé. Ces contrats de vente renfermaient également une clause qui écartait expressément les engagements implicites prévus au par. 62(1) de la *Land Titles Act* de l'Alberta, de sorte que les cessionnaires n'ont pas assumé les obligations découlant de l'hypothèque.

En 1989, Hongkong a intenté une action en forclusion à l'égard de ses hypothèques de second rang. Elle a proposé que les ensembles d'habitation soient vendus judiciairement («vente de 1989») à encore une autre société à numéro -- 376491 Alberta Ltd. («acquéreur de 1989») -- appartenant au propriétaire des deux autres sociétés à numéro. Le contrat de vente de 1989 prévoyait que l'acquéreur de 1989 obtiendrait un titre de propriété grevé des hypothèques de la SCHL, mais libre et quitte des conditions des accords d'exploitation de cette dernière.

Hongkong a demandé à la Cour du Banc de la Reine de l'Alberta d'approuver la vente de 1989, mais un protonotaire a refusé l'approbation. Hongkong a porté cette décision en appel devant un juge en chambre et les acquéreurs de 1988 ont intenté une action en vue de se faire déclarer propriétaires des ensembles d'habitation en vertu des contrats de vente de 1988 et de se faire déclarer en outre non liés par les accords d'exploitation de la SCHL. L'appel et les actions ont été entendus ensemble par le juge en chambre. La vente de 1989 a reçu l'approbation de ce dernier et les acquéreurs de 1988 ont obtenu le jugement déclaratoire demandé. La SCHL a interjeté appel à l'égard de chacune des procédures en question. L'appel de la SCHL à la Cour d'appel de l'Alberta a été rejeté. La question principale dans le présent pourvoi est de savoir si la créancière hypothécaire appelante peut contester avec succès une hypothèque et une vente subséquentes en invoquant des conditions contractuelles, prescrites par une loi, interdisant la vente ou l'aliénation du bien hypothéqué. Se posent également les questions de l'applicabilité de la théorie d'*equity* de la conduite irréprochable, de la prétendue illégalité des hypothèques de second rang et des ventes de 1988 et de 1989, des pouvoirs des sociétés Town House et Wellington et du droit des intimés de racheter les biens-fonds une fois payées les dettes hypothécaires de premier rang.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli en partie.

En consentant l'hypothèque de second rang à la Banque de la Colombie-Britannique et en vendant les ensembles d'habitation, Town House et Wellington ont commis une violation flagrante de leurs contrats avec la SCHL. Toutefois, ni l'une ni l'autre n'a demandé un redressement en l'espèce. Les redressements demandés par les autres intimés ne constituent pas dans tous les cas des redressements d'*equity* et la Cour ne dispose pas non plus d'une preuve suffisante pour pouvoir conclure que ces intimés ne sont pas sans reproche. Il n'y a donc aucun motif d'*equity* de refuser un redressement aux intimés.

En examinant si les intimés ont droit à un redressement d'*equity*, on devrait se garder de les mettre tous dans le même panier. Toute une opération ne devient pas entachée d'un vice du simple fait qu'il se peut que certaines parties à cette opération ne soient pas sans reproche. Il faut démontrer que les intimés qui demandent effectivement un redressement à la cour sollicitent en réalité un redressement d'*equity* et qu'ils se sont rendus coupables d'une conduite répréhensible qui fait qu'ils ne peuvent être considérés comme étant sans reproche.

Même si le redressement sous forme de jugement déclaratoire est considéré comme étant *sui generis*, des principes d'*equity* comme celui de la conduite irréprochable peuvent jouer un rôle dans l'exercice du pouvoir discrétionnaire du tribunal d'accorder ou de refuser le redressement. La seule véritable preuve de l'inconduite reprochée

aux acquéreurs de 1988 est qu'ils savaient que les contrats de vente de 1988 violaient les conditions des hypothèques de la SCHL et qu'ils ont en fait convenu de payer le bien-fonds plus cher si les accords d'exploitation pouvaient être «violés avec succès». Ces éléments de preuve sont trop faibles pour justifier l'application du principe. En l'absence d'une constatation de collusion, le fait que l'acquéreur ait su que le vendeur agissait en violation d'une condition du contrat ne suffirait pas pour que l'acquéreur soit déchu du droit à un redressement d'*equity*. Cette conclusion s'applique à plus forte raison à l'exercice du pouvoir discrétionnaire de refuser un jugement déclaratoire, où la théorie de la «conduite répréhensible» est appliquée d'une façon moins structurée et n'est qu'un des facteurs à prendre en considération.

Hongkong, qui demande, dans le cadre de son action en forclusion hypothécaire, qu'il soit procédé à une vente judiciaire est la seule partie qui cherche incontestablement à obtenir un redressement d'*equity*. Rien ne prouve qu'elle s'est rendue coupable d'inconduite. Elle est particulièrement à l'abri de tout soupçon d'inconduite parce qu'elle n'était pas le créancier hypothécaire initial, mais a plutôt acheté une créance hypothécaire acquise par son prédécesseur en titre.

Les rapports entre les sociétés à numéro et Town House et Wellington sont indubitablement suspects, mais, sans preuve directe, il est impossible de conclure qu'elles se sont concertées pour dégager Town House et Wellington de leurs obligations envers la SCHL. La SCHL conserve le droit d'exiger le remboursement anticipé du prêt ou d'augmenter les taux d'intérêt parce que les conditions de l'accord d'exploitation sont incorporées dans les actes d'hypothèque. Même si le redressement d'*equity* sollicité par Hongkong lui était accordé, la SCHL ne se trouverait pas sans recours pour la violation de ses accords d'exploitation.

Les hypothèques de second rang et les contrats de vente de 1988 n'étaient pas interdits par la *Loi nationale de 1954 sur l'habitation* et ne constituent donc pas des contrats illégaux. L'alinéa 16(4)g n'interdisait pas expressément ou implicitement ces opérations et n'imposait pas une restriction à l'aliénation. Il ne faisait qu'exiger que la SCHL obtienne des restrictions contractuelles à l'aliénation. Interpréter l'art. 16 comme imposant à l'aliénation une restriction implicite aurait pour effet de priver Hongkong de ses hypothèques, et les acquéreurs de 1988 de leur titre de propriété, en l'absence de consentement de la part de la SCHL. Si le Parlement avait voulu que les dispositions de la Loi ait un effet extracontractuel, il n'aurait pas prévu le recours au contrat plutôt que de simplement légiférer pour interdire l'aliénation.

Les dispositions contractuelles ne sont pas opposables aux tiers étrangers au contrat. L'article 16 s'applique manifestement à la SCHL, mais non aux débiteurs hypothécaires ni, à plus forte raison, aux tiers. Les recours de la SCHL sont contractuels et sont fondés soit sur les accords d'exploitation, soit sur les conditions de ses actes d'hypothèque. Le bien ne peut être vendu, judiciairement ou autrement, qu'en demeurant assujéti aux hypothèques.

Le Parlement a parlé de contrats et d'hypothèques et a voulu effectivement imposer des restrictions incompatibles avec le droit provincial en matière de biens, la common law et le système Torrens. Le contexte constitutionnel sous-jacent laisse supposer qu'il y a lieu d'interpréter l'art. 16 de manière à ce qu'il n'interdise pas implicitement les opérations en question. Si l'article 16 interdisait de vendre des propriétés faisant l'objet d'hypothèques consenties à la SCHL ou de les grever d'une charge quelconque, il imposerait une restriction à l'aliénation, qui viendrait modifier la règle de common law selon laquelle les restrictions imposées à l'aliénation sont nulles. Le Parlement n'a pas le pouvoir de légiférer relativement à la propriété et aux droits civils dans une province. En exigeant que les arrangements soient pris par contrat, le Parlement a évité que la validité de l'art. 16 ne soit mise en doute.

Les hypothèques de second rang n'excédaient pas les pouvoirs des sociétés Town House et Wellington. La théorie de l'excès de pouvoir par une personne morale s'appliquait toujours aux deux sociétés au moment où les hypothèques de second rang ont été consenties. Le fait que les statuts de prorogation stipulent que les entreprises à exploiter par les sociétés en question sont assujétiées aux dispositions de la *Loi nationale sur l'habitation* n'est pas suffisant pour conclure que les contrats de vente ou les hypothèques constituent un excès de pouvoir. Les objets des deux sociétés ne les autorisent pas expressément à consentir des hypothèques de second rang, mais ce pouvoir est normalement conféré par la Loi. De plus, la capacité de réunir des fonds en consentant des hypothèques de second rang grevant les biens des sociétés est suffisamment accessoire par rapport à leurs objets. Enfin, la SCHL ne cherche pas à recourir à la théorie de l'excès de pouvoir pour se protéger en sa qualité de créancière; au contraire, elle veut l'invoquer pour garder le contrôle sur Town House et Wellington. Il s'agit là d'un usage illégitime de cette théorie.

Il y a lieu de supprimer la déclaration figurant dans le jugement formel du juge en chambre, qui reconnaît aux acquéreurs de 1988 le droit de purger les hypothèques de premier rang et de les racheter. La politique interdisant les restrictions de l'aliénation ne rend pas ces dispositions inexécutives à quelque fin que ce soit. Les dispositions d'un contrat n'ont tout simplement pas pour effet d'empêcher le propriétaire d'un bien-fonds de transmettre un titre de propriété valable à un acheteur, mais d'autres recours personnels demeurent possibles. La Couronne n'est pas à l'abri de la règle interdisant les restrictions de l'aliénation. Bien que les dispositions attaquées ne puissent s'appliquer de manière à empêcher le transfert d'un titre de propriété valable aux acquéreurs, leur non-respect constitue une violation de l'accord qui déclenche l'exercice d'autres recours dont dispose le créancier hypothécaire en vertu de l'hypothèque. La clause 12 des accords d'exploitation, qui a été incorporée dans les actes d'hypothèque, prévoit le remboursement anticipé du capital et l'augmentation du taux d'intérêt en cas de violation. Il s'agit d'un recours dont peut se prévaloir l'appelante en raison de la violation que représentent les ventes effectuées en 1988 et en 1989.

L'hypothèque de Wellington ne prévoit aucun droit de remboursement anticipé. Elle ne peut être remboursée qu'au moyen des paiements étalés sur la durée du prêt. Il n'y a pas lieu pour la Cour d'exercer, en l'espèce, tout pouvoir discrétionnaire qu'elle peut avoir de permettre le remboursement anticipé en l'absence d'une clause de remboursement anticipé.

Dans le cas de Town House, la clause de remboursement anticipé ne s'applique que si la débitrice hypothécaire n'est pas en défaut. En vendant les propriétés en cause, la débitrice hypothécaire s'est mise en défaut de la manière prévue à l'accord et, par conséquent, dans l'acte d'hypothèque du fait que l'accord fait partie de l'acte d'hypothèque. Bien qu'il ne soit pas le fait des acquéreurs, ce manquement vient empêcher le remboursement de l'hypothèque par qui que ce soit tant qu'il continue d'exister.

On ne saurait qualifier d'entraves à l'exercice du droit de rachat le report, par stipulation contractuelle, de l'exercice du droit de purge du fait que le débiteur hypothécaire se voit accorder une longue échéance de paiement, et l'absence d'une clause de remboursement anticipé.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Alberta (1990), 77 Alta. L.R. (2d) 149, 111 A.R. 42, 75 D.L.R. (4th) 307, 14 R.P.R. (2d) 1 et (1991), 78 Alta. L.R. (2d) 236, 112 A.R. 85, 75 D.L.R. (4th) 561, qui a rejeté l'appel d'un jugement du juge Veit rendu le 13 décembre 1989, qui avait accueilli l'appel interjeté contre une ordonnance du protonotaire Quinn (1989), 67 Alta. L.R. (2d) 337, 99 A.R. 94, 8 R.P.R. (2d) 189, rejetant une requête en vue de vendre le bien-fonds. Pourvoi accueilli en partie.

Francis C. R. Price, Wesley M. Pedruski et Kent N. Bilton, pour l'appelante.

Dennis F. Pawlowski et Douglas L. Kennedy, pour l'intimée la Banque Hongkong du Canada.

Donald J. Boyer, c.r. et Michael R. Kinash, pour les intimées 375069 Alberta Ltd., 386360 Alberta Ltd. et 376491 Alberta Ltd.

Robert L. Duke, c.r., et Lorne A. Smart, pour les intimées Town House Development Ltd., Wellington Housing Developments Ltd. et Wheeler Holdings Ltd.

John A. Weir, c.r., pour les intimés Kate Wheeler, Pamela K. Wheeler, George L. Wheeler, Lois Anderson et Patricia May Kirk.

Françoise Saint-Martin, pour l'intervenant le procureur général du Québec.

Procureurs de l'appelante: Reynolds, Mirth, Richards & Farmer, Edmonton.

Procureurs de l'intimée la Banque Hongkong du Canada: Parlee McLaws, Edmonton.

Procureurs des intimées 375069 Alberta Ltd., 386360 Alberta Ltd. et 376491 Alberta Ltd.: Bryan & Company, Edmonton.

Procureurs des intimées Town House Development Ltd., Wellington Housing Developments Ltd. et Wheeler Holdings Ltd.: Cook, Duke, Cox, Edmonton.

Procureurs des intimés Kate Wheeler, Pamela K. Wheeler, George L. Wheeler, Lois Anderson et Patricia May Kirk: Weir Bowen, Edmonton.

Procureur de l'intervenant le procureur général du Québec: Le procureur général du Québec, Ste-Foy.

Sa Majesté la Reine, et al c. Berl Baron, et al (C.A.F.) (Qué.) (22298)

Jugement rendu le 21 janvier 1993 / Judgment rendered January 21, 1993

Répertorié: Baron c. Canada / Indexed as: Baron v. Canada

Present: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Cory, McLachlin, Stevenson ***** and Iacobucci JJ.

Income tax -- Enforcement -- Search and seizure -- Warrant authorizing search and seizure executed -- Provision of Income Tax Act authorizing issuance of warrants restricting judicial discretion to issue warrants -- Whether or not s. 231.3 of the Income Tax Act infringing ss. 7 and 8 of the Charter -- Income Tax Act, S.C. 1970-71-72, c. 63, s. 231.3 (as added by S.C. 1986, c. 6, s. 121) -- Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 8.

Revenue Canada officers believed certain documents belonging to the respondents could afford evidence of the commission of various alleged offences under the *Income Tax Act* (the *ITA*). The Federal Court, Trial Division, issued warrants under s. 231.3 of the Act to search respondents' residences and business premises and a large number of documents were seized. This section provided that the judge hearing the application "shall issue the warrant" where the judge is satisfied that there are reasonable grounds to believe an offence under the Act has been committed, a document or thing that may afford evidence of the commission of the offence is likely to be found, and the place to be searched is likely to contain such a document or thing.

In 1989, respondents brought three motions and instituted an action in the Federal Court, Trial Division, seeking orders setting aside the search warrants, declaring s. 231.3 contrary to ss. 7, 8 and 15 of the *Charter*, ordering the return or destruction of the items seized and of any summaries, notes or diagrams made from those items, and prohibiting the department from using such material.

The proceedings were dismissed with a single set of reasons. The Federal Court of Appeal considered the four appeals together and held s. 231.3 of the *ITA* to be contrary to ss. 7 and 8 of the *Charter*, allowing the appeals and quashing the search warrants on the basis that s. 231.3 of the Act violated ss. 7 and 8 of the *Charter*. On consent, the Minister appealed only one of the Court of Appeal's judgments to this Court. The constitutional question before the Court queried whether s. 231.3 limited the rights and freedoms guaranteed by ss. 7 and 8 of the *Charter*.

Held: The appeal should be dismissed. Section 231.3 of the *Income Tax Act* violates s. 8 of the *Charter* and is of no force or effect.

A residual discretion in the judiciary to refuse to issue a search warrant in appropriate circumstances even though the statutory criteria for its issuance have been met is required by s. 8 of the *Charter* and s. 231.3(3) removed this residual discretion.

The exercise of a judicial discretion in the decision to grant or withhold authorization for a search warrant was fundamental to the scheme of prior authorization which is an indispensable requirement for compliance with s. 8. The decision to grant or withhold the warrant requires the balancing of two interests: that of the individual to be free of intrusions of the state and that of the state to intrude on the privacy of the individual for the purpose of law enforcement. The circumstances in which these conflicting interests must be balanced will vary greatly. The strength of the interests will be affected by matters such as the nature of the offence alleged, the nature of the intrusion sought including the place to be searched, the time of the search and the person or persons who are the subjects of the search. In order to take account of the various factors affecting the balancing of the two interests, the authorizing judge must be empowered to consider all the circumstances. No set of criteria will always be determinative or sufficient to override the right of the individual to privacy. It is imperative, therefore, that a sufficient degree of flexibility be accorded to the authorizing officer in order that justice be done to the respective interests involved. The requirement that the officer authorizing the seizure be

Stevenson J. took no part in the judgment.

independent and capable of acting judicially is inconsistent with the notion that the state can dictate to him or her the precise circumstances under which the right of the individual can be overborne.

Section 231.3(3) provides that a judge "shall" issue the warrant once satisfied that the three statutory conditions set out therein have been satisfied. The word "shall" is normally to be construed as imperative unless such an interpretation would be utterly inconsistent with the context in which it has been used and would render the sections irrational or meaningless. Nothing in the context of s. 231.3 renders an imperative interpretation of the word "shall" in s. 231.3(3) inconsistent with the balance of the section or makes it irrational or meaningless.

Due to this imperative language, the issuing judge's discretionary power to attach pre-conditions to the issue of the warrant cannot be exercised once the statutory criteria for the issue of the warrant have been met. Moreover, a judge's inherent power to prevent an abuse of the court's process or a violation of a constitutional right does not confer on an issuing judge the discretion to refuse to issue a warrant in those circumstances. If the conditions set out in the subsection are exhaustive of all the conditions precedent of a reasonable search, an application which meets all of those conditions cannot be an abuse of the process.

The removal of the discretion to refuse to issue a warrant when all statutory criteria are met takes away the issuing judge's "balance wheel" function. In order properly to fulfil the "balance wheel" role required by s. 8 of the *Charter*, a judge must be able to weigh all the surrounding circumstances to determine whether in each case the interests of the state are superior to the individual's right to privacy. By restricting the factors that a judge may consider, Parliament has improperly restricted a judge's ability to assess the reasonableness of a search.

Section 231.3(3) denies the issuing judge the discretion to refuse to issue a warrant where in all the circumstances a search or seizure would be unreasonable and, indeed, may require a judge to authorize an unreasonable search or seizure. By using the word "shall" the subsection violates s. 8 of the *Charter*.

Classifying a statute as regulatory, while it may affect the exercise of discretion by the authorizing judge, is not a basis for reading the requirement for a residual discretion out of s. 8. What is ultimately important are not labels (though these are undoubtedly useful), but the values at stake in the particular context. Given the intrusive nature of searches and the corresponding purpose of such a search to gather evidence for the prosecution of a taxpayer, there is no reason for a radical departure from the guidelines and principles expressed in *Hunter v. Southam Inc.*, [1984] 2 S.C.R. 145. The effect of any lessened expectation of privacy by reason of the character of the *ITA* will affect the authorizing judge's exercise of discretion but cannot justify eliminating it.

The argument was rejected that the "reasonable grounds" standard in s. 231.3(3) is constitutionally insufficient as being a lower standard than "reasonable and probable grounds", while only the latter satisfies s. 8 of the *Charter*. Nothing turns on the omission of the word "probable" from s. 231.3(3). The standard that the subsection sets out is one of credibly based probability, which is the standard required by s. 8. "Reasonable" is the same as "reasonable and probable" and imports the same standard. "Reasonable" comprehends a requirement of probability. The use of an interpretative "gloss" on the word to make it conform to constitutional requirements is an unnecessary strain on the meaning of the word. The alleged distinction between the two phrases was a "refined distinction" of the type found in American constitutional jurisprudence and is to be avoided in the interpretation of s. 8 of the *Charter*.

Section 231.3(3)(b), requiring the authorizing judge to be satisfied that a document or thing which "may afford evidence" is "likely to be found", does not water down the minimum constitutional standard for the probability that the search will unearth evidence. The need to protect individuals against unreasonable searches in the form of "fishing expeditions" by the state has been recognized. A standard of credibly based probability rather than mere suspicion must be applied in determining when an individual's interest in privacy is subordinate to the needs of law enforcement. The formulation in s. 231.3(3)(b) meets the "credibly based probability" standard required by s. 8 through its use of the word "likely" which imports the criterion of probability. The use of the word "may" regarding the use of the thing found as evidence in a prosecution simply reflects one of the realities of the investigation of offences. It is impossible to know with certainty at an early stage in any investigation what particular items will provide evidence in a trial.

The issue of whether s. 231.3(5) allowed the same kind of "wholesale search and seizures" without prior authorization which was found under the predecessor legislation to violate s. 8 of the *Charter* should be left to be resolved until such time as this Court is presented with a situation in which the provision was relied upon to seize documents.

No analysis under s. 1 of the *Charter* was undertaken. The burden was on the government to establish that the law constituted a reasonable limit, and it made no attempt to do so.

APPEAL from a judgment of the Federal Court of Appeal, [1991] 1 F.C. 688, [1991] 1 C.T.C. 125, (1990), 91 D.T.C. 5055, 122 N.R. 47, 41 F.T.R. 160 n (supplementary reasons, [1991] 1 F.C. 712, [1991] 1 C.T.C. 408, (1991), 91 D.T.C. 5134) granting an appeal from a judgment of Reed J., [1990] 2 F.C. 262, [1990] 1 C.T.C. 84, (1989), 30 F.T.R. 188, 90 D.T.C. 6040. Appeal dismissed. Section 231.3(3) of the *Income Tax Act* violates s. 8 of the *Charter* and is of no force or effect.

John R. Power, Q.C., Pierre Loiselle, Q.C., and Robert Frater, for the appellants.

Guy Dupont, Basile Angelopoulos and Ariane Bourque, for the respondents.

Janet E. Minor and Tanya Lee, for the intervener the Attorney General for Ontario.

Yves Ouellette, Judith Kucharsky and Diane Bouchard, for the intervener the Attorney General of Quebec.

Solicitor for the appellants: John C. Tait, Ottawa.

Solicitors for the respondents: Phillips & Vineberg, Montreal.

Solicitor for the intervener the Attorney General for Ontario: Attorney General for Ontario, Toronto.

Solicitor for the intervener the Attorney General of Quebec: Attorney General of Quebec, Montreal.

Présents: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Cory, McLachlin, Stevenson ***** et Iacobucci.

Impôt sur le revenu -- Mise en application -- Perquisition et saisie -- Exécution d'un mandat qui autorise une perquisition et une saisie -- Restriction du pouvoir discrétionnaire judiciaire de décerner des mandats par une disposition de la Loi de l'impôt sur le revenu qui autorise la délivrance de mandats -- L'article 231.3 de la Loi de l'impôt sur le revenu porte-t-il atteinte aux art. 7 et 8 de la Charte? -- Loi de l'impôt sur le revenu, S.C. 1970-71-72, ch. 63, art. 231.3 (ajouté par S.C. 1986, ch. 6, art. 121) -- Charte canadienne des droits et libertés, art. 8.

Les fonctionnaires de Revenu Canada croyaient que certains documents appartenant aux intimés pouvaient constituer des éléments de preuve de diverses infractions à la *Loi de l'impôt sur le revenu* (la *LIR*) qui auraient été commises. La Cour fédérale, Section de première instance, a décerné des mandats, en vertu de l'art. 231.3 de la Loi, afin de perquisitionner dans les résidences et les locaux d'affaires des intimés, et un grand nombre de documents ont été saisis. Cet article prévoit que le juge saisi de la demande "décerne le mandat" s'il est convaincu qu'il existe des motifs raisonnables de croire qu'une infraction prévue par la Loi a été commise, qu'il est vraisemblable de trouver des documents ou choses qui peuvent constituer des éléments de preuve de la perpétration de l'infraction, que l'endroit qui doit faire l'objet de la perquisition contient vraisemblablement de tels documents ou choses.

Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

En 1989, les intimés ont présenté trois requêtes et intenté une action en Cour fédérale, Section de première instance, en vue d'obtenir des ordonnances annulant les mandats de perquisition, déclarant que l'art. 231.3 viole les art. 7, 8 et 15 de la *Charte*, enjoignant de remettre ou de détruire tous les documents saisis ainsi que les résumés, notes ou diagrammes tirés de ces documents, et interdisant au Ministère d'utiliser ces documents.

Ces procédures ont été rejetées dans une seule série de motifs. La Cour d'appel fédérale a examiné les quatre appels ensemble et a conclu que l'art. 231.3 de la *LIR* était contraire aux art. 7 et 8 de la *Charte*, a accueilli les appels et a annulé les mandats de perquisition pour le motif que l'art. 231.3 de la Loi violait les art. 7 et 8 de la *Charte*. Avec le consentement des intimés, le Ministre s'est pourvu devant notre Cour contre un seul des arrêts de la Cour d'appel. La question constitutionnelle dont est saisie notre Cour est de savoir si l'art. 231.3 limite les droits et libertés garantis par les art. 7 et 8 de la *Charte*.

Arrêt: Le pourvoi est rejeté. L'article 231.3 de la *Loi de l'impôt sur le revenu* viole l'art. 8 de la *Charte* et est inopérant.

L'article 8 de la *Charte* prescrit un pouvoir discrétionnaire résiduel de refuser de décerner un mandat de perquisition dans les circonstances appropriées même si les critères de la Loi relatifs à la délivrance de celui-ci ont été respectés, et le par. 231.3(3) a retiré ce pouvoir discrétionnaire résiduel.

L'exercice d'un pouvoir discrétionnaire judiciaire de décider d'accorder ou de refuser l'autorisation d'un mandat de perquisition était essentiel au régime d'autorisation préalable qui constituait une condition indispensable du respect de l'art. 8. La décision d'accorder ou de refuser le mandat exige de soupeser deux droits: celui du particulier d'être libre de toute ingérence de l'État et celui de l'État de s'immiscer dans la vie privée du particulier en vue d'appliquer la loi. Les circonstances dans lesquelles ces droits opposés doivent être soupesés varient beaucoup. Des questions comme la nature de l'infraction alléguée, la nature de l'ingérence demandée y compris l'endroit devant faire l'objet de la perquisition, le moment de la perquisition et la ou les personnes visées par la perquisition influenceront sur la force de ces droits. Pour tenir compte des divers facteurs qui influent sur l'appréciation des deux droits, le juge qui donne l'autorisation doit être habilité à examiner toutes les circonstances. Aucune série de critères ne sera toujours déterminante ou suffisante pour l'emporter sur le droit d'un particulier à la protection de sa vie privée. Il est donc impérieux que l'officier qui donne l'autorisation jouisse d'une latitude suffisante pour que justice soit rendue à l'égard des droits respectifs visés. L'exigence que l'officier qui autorise la saisie soit indépendant et ait la capacité d'agir judiciairement est incompatible avec la notion que l'État peut lui dicter les circonstances précises dans lesquelles le droit du particulier peut être ignoré.

Le paragraphe 231.3(3) prévoit que le juge «décerne» («*shall issue*») le mandat s'il est convaincu que les trois conditions qui y sont énoncées sont remplies. Le terme «*shall*» doit normalement s'interpréter comme exprimant une obligation à moins qu'une telle interprétation ne soit absolument incompatible avec le contexte dans lequel il a été employé et ne rende les articles irrationnels ou vides de sens. Rien dans le contexte de l'art. 231.3 ne rend l'interprétation impérative de l'indicatif présent («*shall issue*») du par. 231.3(3) incompatible avec le reste de l'article ou ne rend ce paragraphe dénué de sens ou de portée.

En raison de ces termes exprimant une obligation, le pouvoir discrétionnaire du juge qui décerne le mandat d'en assortir la délivrance de conditions préalables ne saurait être exercé lorsque les critères fixés par la Loi relativement à la délivrance du mandat ont été respectés. De plus, le pouvoir inhérent d'un juge d'empêcher un recours abusif aux procédures de la cour ou la violation d'un droit constitutionnel ne confère pas au juge appelé à décerner le mandat le pouvoir discrétionnaire de refuser de le décerner dans ces circonstances. Si les conditions énoncées dans le paragraphe comprennent toutes les conditions préalables à une perquisition raisonnable, une requête qui satisfait à ces conditions ne peut être considérée comme abusive.

Le retrait du pouvoir discrétionnaire de refuser de décerner un mandat lorsque tous les critères fixés par la Loi sont respectés a pour effet de dépouiller le juge appelé à décerner le mandat de sa fonction de pondération. Afin de remplir convenablement le rôle de «pondération» qu'exige l'art. 8 de la *Charte*, un juge doit être en mesure d'apprécier toutes les circonstances pour déterminer si, dans chaque cas, les intérêts de l'État sont supérieurs au droit du particulier à la

protection de sa vie privée. Lorsqu'il a limité les facteurs qu'un juge peut examiner, le Parlement a limité à tort la capacité d'un juge d'évaluer le caractère raisonnable d'une perquisition.

Le paragraphe 231.3(3) enlève au juge appelé à décerner le mandat le pouvoir discrétionnaire de refuser de le décerner lorsque, selon toutes les circonstances, une perquisition ou une saisie serait abusive et, en fait, peut exiger qu'un juge autorise une perquisition ou une saisie abusive. En raison de l'utilisation de l'indicatif présent «décerne» («*shall issue*»), le paragraphe porte atteinte à l'art. 8 de la *Charte*.

Bien qu'elle puisse influencer sur l'exercice du pouvoir discrétionnaire du juge qui donne l'autorisation, la qualification d'une loi comme mesure de réglementation ne permet pas d'interpréter l'art. 8 comme prescrivant un pouvoir discrétionnaire résiduel. Ce qui importe en fin de compte, ce ne sont pas les étiquettes (bien qu'elles soient sans doute utiles), mais les valeurs en jeu dans le contexte particulier. Compte tenu de la nature envahissante des perquisitions et de leur objet correspondant qui est de recueillir des éléments de preuve afin de poursuivre un contribuable, il n'y a aucune raison de s'écarter de façon radicale des lignes directrices et des principes exposés dans l'arrêt *Hunter c. Southam Inc.*, [1984] 2 R.C.S. 145. Toute réduction des attentes en matière de protection de la vie privée en raison de la nature de la *LIR* influera sur l'exercice du pouvoir discrétionnaire d'un juge appelé à donner l'autorisation, mais ne saurait en justifier l'élimination.

On a rejeté l'argument voulant que la norme des «motifs raisonnables», au par. 231.3(3), n'est pas suffisante du point de vue constitutionnel car il s'agit d'une norme inférieure à celle des «motifs raisonnables et probables» et que seule cette dernière satisfait aux exigences de l'art. 8 de la *Charte*. L'omission du terme «probable» au par. 231.3(3) est sans conséquence. La norme que ce paragraphe établit est celle de la probabilité fondée sur la crédibilité, qui est la norme prescrite par l'art. 8. Le terme «raisonnable» correspond à l'expression «raisonnable et probable» et fait intervenir la même norme. Le «caractère raisonnable» comprend une exigence de probabilité. Le recours à une façon d'interpréter le terme de manière à le rendre conforme aux exigences de la Constitution revient à en forcer inutilement le sens. La prétendue distinction entre les deux expressions était une «distinction subtile» du genre qu'on trouve dans la jurisprudence américaine relative à la Constitution et doit être évitée dans l'interprétation de l'art. 8 de la *Charte*.

L'alinéa 231.3(3)*b*), qui exige que le juge appelé à donner l'autorisation soit convaincu qu'il est «vraisemblable de trouver» des documents ou choses qui «peuvent constituer des éléments de preuve», n'édulcore pas la norme constitutionnelle minimale relative à la probabilité que la perquisition permettra de découvrir des éléments de preuve. On a reconnu la nécessité de protéger les particuliers contre les perquisitions abusives sous forme de «recherches à l'aveuglette» effectuées par l'État. C'est la norme de la probabilité fondée sur la crédibilité plutôt que la norme du simple soupçon qui doit être appliquée pour déterminer quand le droit d'un particulier à la protection de sa vie privée est subordonné aux besoins en matière d'application de la loi. La formulation de l'al. 231.3(3)*b*) respecte la norme de la «probabilité fondée sur la crédibilité» que prescrit l'art. 8, par l'utilisation du terme «vraisemblable» qui fait intervenir le critère de la probabilité. L'emploi du terme «peut» concernant l'utilisation de la chose découverte comme élément de preuve dans une poursuite reflète simplement l'une des réalités élémentaires de la procédure d'enquête relative aux infractions. Il est impossible de savoir avec certitude au début d'une enquête quels articles particuliers constitueront des éléments de preuve lors d'un procès.

La question de savoir si le par. 231.3(5) permet le même genre de «perquisitions et de saisies générales» sans l'autorisation préalable qui, sous le régime de la disposition législative précédente, a été jugée au contraire à l'art. 8 de la *Charte* devrait être tranchée lorsque notre Cour aura à se prononcer sur une situation dans laquelle on se sera fondé sur la disposition pour saisir des documents.

Aucune analyse fondée sur l'article premier de la *Charte* n'a été effectuée. Il incombait au gouvernement de démontrer que la loi constituait une limite raisonnable et il n'a pas tenté de le faire.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel fédérale, [1991] 1 C.F. 688, [1991] 1 C.T.C. 125, (1990), 91 D.T.C. 5055, 122 N.R. 47, 41 F.T.R. 160 n (motifs supplémentaires, [1991] 1 C.F. 712, [1991] 1 C.T.C. 408, (1991), 91 D.T.C. 5134), qui a accueilli l'appel interjeté contre un jugement du juge Reed, [1990] 2 C.F. 262, [1990] 1 C.T.C. 84, (1989), 30

F.T.R. 188, 90 D.T.C. 6040. Pourvoi rejeté. Le paragraphe 231.3(3) de la *Loi de l'impôt sur le revenu* viole l'art. 8 de la *Charte* et est inopérant.

John R. Power, c.r., Pierre Loisselle, c.r., et Robert Frater, pour les appelants.

Guy Dupont, Basile Angelopoulos et Ariane Bourque, pour les intimés .

Janet E. Minor et Tanya Lee, pour l'intervenant le procureur général de l'Ontario.

Yves Ouellette, Judith Kucharsky et Diane Bouchard, pour l'intervenant le procureur général du Québec.

Procureur des appelants: John C. Tait, Ottawa.

Procureurs des intimés: Phillips & Vineberg, Montréal.

Procureur de l'intervenant le procureur général de l'Ontario: Procureur général de l'Ontario, Toronto.

Procureur de l'intervenant le procureur général du Québec: Procureur général du Québec, Montréal.

Arthur Donahoe in his Capacity as the Speaker of the House of Assembly v. Canadian Broadcasting Corporation (N.S.) (22457)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

**Indexed as: New Brunswick Broadcasting Co. v. Nova Scotia (Speaker of the House of Assembly) /
Répertorié: New Brunswick Broadcasting Co. c. Nouvelle-Écosse (Président de l'Assemblée législative)**

Present: Lamer C.J. and La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Stevenson ***** and Iacobucci J.J.

Constitutional law -- Charter of Rights -- Application of Charter -- Provincial legislatures -- Parliamentary privileges -- Nova Scotia House of Assembly refusing media access to public gallery to film proceedings with their own cameras -- Whether Charter applicable to a legislative assembly -- Whether exercise of privileges by members of a legislative assembly subject to Charter review -- Whether refusal infringes the guarantee of freedom of expression -- Canadian Charter of Rights and Freedoms, ss. 1, 2(b), 32(1)(b).

Constitutional law -- Parliamentary privileges -- Provincial legislatures -- Whether privileges part of Constitution of Canada -- Constitution Act, 1867, preamble.

The respondent made an application to the Nova Scotia Supreme Court, Trial Division for an order allowing it "to film the proceedings of the House of Assembly with its own cameras". The application was based on s. 2(b) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*, which guarantees freedom of expression, including freedom of the press. The media have regular access to the public gallery in the House where they may witness the proceedings and they also have access to Hansard, but the House of Assembly, in the exercise of its parliamentary privileges, has prohibited the use of television cameras in the House, except on special occasions. The respondent claimed that it was possible to film the proceedings from the public gallery with modern hand-held cameras which were both silent and required no special lighting or electrical equipment. In his evidence, the Speaker indicated that the respondent's proposal would interfere with the decorum and orderly proceedings of the House. Apart from controlling decorum, the House would have no control over the production and use of the film. The trial judge granted the respondent's claim and the Appeal Division confirmed its right of access, pursuant to s. 2(b) of the *Charter*, to televise the proceedings of the House from the gallery with its own unobtrusive cameras. The question as to whether any limits could be placed on this right of access was left open.

Since the judgment of the Appeal Division, the House of Assembly's proceedings have been televised through a system approved and controlled by the House. The cameras of the "electronic Hansard" record only the member recognized by the Speaker as having the floor. A direct feed of the "electronic Hansard" is available to the media who are able to broadcast the proceedings live or tape them.

The constitutional questions stated here queried (1) whether the *Charter* applies to the members of the House of Assembly when exercising their privileges as members; (2) if so, whether exercising a privilege so as to refuse access to the media to the public gallery to record and relay to the public proceedings of the House of Assembly by means of their cameras contravenes s. 2(b) of the *Charter*; and (3) if so, whether such refusal is justifiable under s. 1 of the *Charter*.

Held (Cory J. dissenting): The appeal should be allowed.

Per La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin and Iacobucci J.J.: The *Charter* does not apply to the members of the Nova Scotia House of Assembly when they exercise their inherent privileges, since the inherent privileges of a legislative body such as the Nova Scotia House of Assembly enjoy constitutional status.

Stevenson J. took no part in the judgment.

Per L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin and Iacobucci JJ.: A textual and purposive approach to s. 32(1) of the *Charter* does not support the conclusion that a legislative assembly can never be subject to the *Charter*. By the terms of the *Charter* itself, the word "legislature" in s. 32(1) cannot conclusively be narrowly defined to cover only those actions for which the legislative body and the Queen's representative are jointly responsible. Further, the tradition of curial deference does not extend to everything a legislative assembly might do, but is firmly attached to certain specific activities -- the privileges -- of legislative assemblies. Without deciding that the legislative assembly is a government actor for all purposes, as a public body it might be capable of impinging on individual freedoms in areas not protected by privilege. The legislative assembly could, therefore, fall within the rationale for regarding such bodies as government actors subject to the *Charter*. Absent specific *Charter* language to the contrary, however, the long history of curial deference to the independence of the legislative body, and to the rights necessary to the functioning of that body, cannot be lightly set aside, even conceding that our notions of what is permitted to government actors have been significantly altered by the enactment and entrenchment of the *Charter*.

The *Charter* does not apply to the House of Assembly's action at issue in this appeal. The privilege of the legislative assembly to exclude strangers enjoys constitutional status as part of the Constitution of Canada, and hence cannot be abrogated by another part of the Constitution. The House of Assembly has the constitutional power to exclude strangers from its chamber by virtue of the preamble to the *Constitution Act, 1867*, which proclaims an intention to establish "a Constitution similar in Principle to that of the United Kingdom". This preamble constitutionally guarantees the continuance of Parliamentary governance and, given Canadian federalism, this guarantee extends to the provincial legislatures in the same manner as to the federal Parliament. The Constitution of the United Kingdom recognized certain privileges in the British Parliament. Since the Canadian legislative bodies were modelled on the Parliamentary system of the United Kingdom, they possess similar, although not necessarily identical, powers. Given the clear and stated intention of the founders of our country that Canada retain the fundamental constitutional tenets upon which British parliamentary democracy rested, it seems indisputable that the inherent privileges of Canada's legislative bodies, historically recognized as necessary to their proper functioning, fall within the group of principles constitutionalized by virtue of the preamble. This is not a case of importing an unexpressed concept into our constitutional regime, but rather of recognizing a legal power fundamental to the constitutional regime which Canada has adopted. The definition of "Constitution of Canada" in s. 52(2) of the *Constitution Act, 1982* is not clearly meant to be exhaustive and the interpretation of that section should not be restricted in such a way as to preclude giving effect to the intention behind the preamble to the *Constitution Act, 1867*, thereby denying recognition to the minimal, but long recognized and essential, inherent privileges of Canadian legislative bodies.

From an historical perspective, Canadian legislative bodies had, from their inception, those privileges which were necessary for the maintenance of order and discipline during the performance of their duties. These privileges are part of the fundamental law of our land, and hence are constitutional. While courts may determine if the privilege claimed is necessary to the capacity of the legislature to function, they have no power to review the rightness or wrongness of a particular decision made pursuant to the privilege.

Finally, from a practical point of view, a legislative body must possess such constitutional powers as are necessary for its proper functioning. An absolute right to exclude strangers from its chamber, when it deems them to be disruptive of its efficacious operation, is a valid category of privilege founded on necessity. This privilege is as necessary to modern Canadian democracy as it has been to democracies here and elsewhere in past centuries.

Here, the Speaker of the House of Assembly ruled against the media's demands because he was of the view that they would interfere with the decorum and efficacious proceedings of the House. In doing so, he acted within the ambit of his constitutional power to control attendance in the House. It follows that this constitutional power cannot be abrogated by the *Charter*. At issue is a valid constitutional power. To subject this power to the *Charter* would be to negate this power. Were the issue here an action taken pursuant to a valid power, that action might be subject to *Charter* scrutiny.

La Forest J.'s reasons were also agreed with.

Per La Forest J.: The reasons of McLachlin J. were generally agreed with, subject to the following comments. When the British government granted a legislative assembly to a colony, the grant carried with it, as an adjunct, the powers (or parliamentary privileges) necessary for that body to carry out its functions, in particular the power to regulate its internal processes, but not the broader parliamentary privileges of the British Parliament. The legislative assembly, with its concomitant privileges, was part of the colony's Constitution, and in the case of the pre-existing provinces, like Nova Scotia, was continued by the *Constitution Act, 1867*. Parliamentary legislative privileges in Nova Scotia are, therefore, ultimately anchored in the grant of a legislative assembly and incorporated into the *Constitution Act, 1867*. The new legislative bodies created by that Act and subsequent constitutional instruments are governed by the same principle. The preambular statement in the *Constitution Act, 1867*, that what was desired was "a Constitution similar in Principle to that of the United Kingdom", among other things, gives expression to the nature of the legislative bodies that were continued or established by it. The privileges of these bodies are similar in principle, though not identical, to those of the Parliament of the United Kingdom.

Per Lamer C.J.: The Houses of Parliament and the provincial legislative assemblies, and their members, hold and exercise parliamentary privileges which are necessary to the discharge of their legislative function. These privileges are held as against the Crown and the judiciary. Courts can inquire into the existence and extent of privilege, but not its exercise. Since general categories of privilege are deemed necessary to the discharge of the Assembly's function, each specific instance of the exercise of a privilege need not be shown to be necessary. In the United Kingdom, privilege evolved from a history of conflict between the Houses of Parliament, the Crown and the courts. Given its historical development, the source of those privileges is constitutional in the most fundamental sense in that it has everything to do with the relationships between the different branches of government. In Canada, however, the colonial legislative assemblies were held to have certain inherent powers simply by virtue of their creation. The inherent powers of the Canadian assemblies are not as broad as those of the Houses of Parliament of the United Kingdom. Powers beyond the inherent privileges of the Canadian legislatures can be granted to them by statute.

While the Constitution of Canada is undoubtedly founded upon many of the same broad principles as is the Constitution of the United Kingdom, the wording of the preamble of the *Constitution Act, 1867* -- "a Constitution similar in Principle to that of the United Kingdom" -- cannot, without specific reference, be taken to transplant directly art. 9 of the English *Bill of Rights* of 1689 into our Constitution, and thereby incorporate the privileges of legislative bodies. History makes clear that the different paths of evolution of government in the two jurisdictions led to significant differences in the branches of government themselves from the very beginning. Canada has diverged further in recent years with the patriation of its Constitution in 1982. Similar in principle does not mean identical in the powers granted.

In light of the conclusion below concerning s. 32 of the *Charter*, it is unnecessary to determine whether the privileges of provincial legislative assemblies have a constitutional status which would make them immune to *Charter* review.

Section 32, as it relates to the application of s. 2(b) of the *Charter*, does not encompass the members of the House of Assembly when exercising their inherent privileges. The House of Assembly does not fall within the words "legislature" or "government" in s. 32 since the term "government" refers to the executive or administrative branch of government and the term "legislature" refers to the body capable of enacting legislation, and not to its component parts taken individually. The House of Assembly is a component of the legislature but only together with the Lieutenant Governor does it comprise the legislature. The language, structure and history of the constitutional text support that conclusion. Section 32 specifically refers to "all matters within the authority of the legislature". This is the language of legislation and is a clear reference to legislative authority. Section 33 of the *Charter* strengthens this interpretation. Further, the distinction between the federal or provincial legislatures and their component parts is observed with reasonable consistency in the *Constitution Act, 1867* and in the language employed in the amending provisions set out in Part V of Schedule B of the *Constitution Act, 1982*. There are certain provisions in the *Charter*, notably ss. 5, 17 and 18, in relation to which the specific context requires a different meaning. While these sections show that usage is not completely consistent, they by no means take away from the general rule that "legislature" in s. 32 means the body that enacts legislation. The place and importance of legislative privileges in our political life and the long-standing practice of

judicial non-interference resolve any residual ambiguity concerning the interpretation of s. 32 as it relates to the application to the House of the rights guaranteed under s. 2(b) of the *Charter*.

Privileges are clearly "matters within the authority of the legislatures of each province" in the sense that the provincial legislatures have the power to legislate in relation to privileges. The legislation that the provinces have enacted with respect to privileges will be reviewable under the *Charter* as is all other legislation. It does not follow, however, that the exercise by members of the House of Assembly of their inherent privileges (which are not dependent on statute for their existence) is subject to *Charter* review. Here, given the long-standing acceptance of the power to exclude strangers and to control the internal proceedings of the House as valid categories of privilege founded on necessity, in this country as well as in the United Kingdom, the ban by the members of the House of Assembly on the use of independent video cameras in the House fell within their inherent privileges.

Per Sopinka J.: The impugned rule or practice of the legislative assembly is not immune from *Charter* scrutiny. The privileges of the members of the legislative assembly are subject to legislation by the province as part of the Constitution of the province. The exercise of those privileges, whether by legislation or by rules or practices of the legislative assembly, are matters "within the authority of the legislature" and therefore subject to s. 32 of the *Charter*. One implication of treating those privileges as part of the Constitution of Canada is that they would arguably not be subject to provincial legislation and any change would require an amendment pursuant to s. 43 or s. 38 of the *Constitution Act, 1982*. One would expect something more than a general reference to "a Constitution similar in Principle" in a preamble in order to have this effect.

With the system currently used to broadcast the proceedings of the House of Assembly, the media are not allowed to have their hand-held cameras in the public gallery. The effect on the publication of news is that they are prevented from obtaining the reaction of the members who are not speaking. The inability to gather news can occasion a restriction on freedom of the press if it interferes with disseminating the news, but this Court has not yet determined whether the protection of s. 2(b) of the *Charter* extends to the means by which the gathering and dissemination of news is done. In any event, assuming that the restriction complained of constitutes a violation of s. 2(b), it is justifiable under s. 1 of the *Charter*. The exercise of the historic privilege in issue in this appeal is a pressing and substantial objective. That objective is to maintain order and decorum and ensure the smooth functioning of the legislative assembly. The present restriction on the number and location of cameras is rationally connected with the objective. While some other method might have been equally effective, the procedure which has been adopted appears eminently sensible and the Court should not second guess the legislative assembly who studied the matter and adopted a method which ensures that in essence the proceedings of the Assembly are made available to the television viewing audience. Finally, given the importance of preserving the decorum of the House of Assembly, the alleged intrusion on the freedom of the press is not out of proportion to this objective.

Per Cory J. (dissenting): Given a broad and liberal interpretation, the words "legislature" and "government" in s. 32(1) of the *Charter* include the House of Assembly. The underlying purpose of s. 32(1) is to restrict the application of the *Charter* to public actors. The legislative assembly is an institution that is not only essential to the operation of democracy but is also an integral part of democratic government. It is a public actor. It follows that the *Charter* should apply to the actions of the House of Assembly, which include not only the legislation passed by the Assembly but also its own rules and regulations. The rules and regulations, if they are found to violate the *Charter*, can, like the Acts passed by the Assembly, be saved under s. 1. Such a procedure would ensure that the courts never unduly interfere with the inherent and enacted rights and privileges possessed by a legislature which enable it to effectively carry out its role.

The ban on television cameras is an exercise of privilege by the legislative assembly subject to the *Charter* scrutiny. While the legislatures of this country possess such constitutional privileges as are necessary for their operation, courts may, when properly called upon, enquire as to whether a particular exercise of parliamentary privilege falls within the privileged jurisdiction of the legislature. The exercise of the constitutional power of privilege is not entrenched in the Constitution of Canada and the *Charter* must apply to the exercise of that parliamentary privilege. Here, the privilege of the House of Assembly represents an exercise of legislative authority over itself and members of the media and is reviewable. The test for review is one of necessity. A complete prohibition on cameras is not essentially necessary to the

operation of the House, nor would the presence of cameras automatically constitute an immediate obstruction. Such a rule falls outside the constitutional scope of parliamentary privilege. The House of Assembly, when it banned all cameras, exceeded the jurisdiction inherent in parliamentary privilege.

There is an infringement of s. 2(b) of the *Charter* when a legislative assembly denies any media, or one form of media, access to its public debates. The protection of news gathering does not constitute a preferential treatment of an elite or entrenched group -- the media -- but rather constitutes an ancillary right essential for the meaningful exercise of the *Charter*. Since the television media constitute an integral part of the press, a prohibition on television cameras is by definition a restriction on freedom of the press. So long as the camera is neither too pervasive nor too obtrusive, there can be no good reason for excluding it. The legislative assembly does have a right, in appropriate circumstances, to exclude or remove visitors including members of the press. It may also, with regard to the attendance of television media, limit the number of cameras and their location and regulate their manner of operation. What the Assembly cannot do is to exclude television entirely by means of regulation without infringing s. 2(b). A balance must be kept between efficient and dignified operation of the legislative assembly and the right of freedom of expression. The system currently used in the House of Assembly is eminently fair and suitable and would be justifiable under s. 1 of the *Charter*. The refusal to permit any television cameras, however, contravenes s. 2(b) of the *Charter* and cannot be justified under s. 1.

APPEAL from a judgment of the Nova Scotia Supreme Court, Appeal Division (1991), 102 N.S.R. (2d) 271, 279 A.P.R. 271, 80 D.L.R. (4th) 11, 6 C.R.R. (2d) 298, allowing in part the appellant's appeal from a judgment of Nathanson J. (1990), 97 N.S.R. (2d) 365, 258 A.P.R. 365, 71 D.L.R. (4th) 23, granting the respondent's claim for a declaration of a right of access pursuant to s. 2(b) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* to televise the proceedings of the House of Assembly. Appeal allowed, Cory J. dissenting.

Graham D. Walker, Q.C., Reinhold M. Endres, and Gordon C. Johnson, for the appellant.

David G. Coles, James L. Connors, Daniel J. Henry and Kenda Murphy, for the respondent.

W. Ian C. Binnie, Q.C., Mark J. Freiman, for the intervener the Speaker of the Senate.

Robert E. Houston, Q.C., and Alan Riddell, for the intervener the Speaker of the House of Commons.

Neil Finkelstein and George Vegh, for the intervener the Speaker of the Legislative Assembly of Ontario.

Raynold Langlois, Q.C., and Luc Huppé, for the intervener the President of the National Assembly of Quebec.

Robert G. Richards and Deborah Carlson, for the interveners the Speaker of the Legislative Assembly of Manitoba and the Speaker of the Legislative Assembly of Saskatchewan.

W. S. Berardino, Q.C., and Mark D. Andrews, for the intervener the Speaker of the Legislative Assembly of British Columbia.

No one appeared for the intervener the Speaker of the Legislative Assembly of Prince Edward Island.

Sid M. Tarrabain, Edward J. Lieber and Michael P. Ritter, for the interveners the Speaker of the Legislative Assembly of Alberta, the Speaker of the Legislative Assembly of the Northwest Territories and the Speaker of the Legislative Assembly of the Yukon.

B. Gale Welsh, for the intervener the Speaker of the House of Assembly of Newfoundland.

M. David Lepofsky and Lori Sterling, for the intervener the Attorney General for Ontario.

Frank A. V. Falzon, for the intervener the Attorney General of British Columbia.

Richard G. Dearden, for the intervener the Canadian Association of Journalists.

Solicitors for the appellant: Graham D. Walker and Reinhold M. Endres, Halifax.

Solicitors for the respondent: Boyne, Clarke, Dartmouth.

Solicitors for the intervener the Speaker of the Senate: McCarthy Tétrault, Toronto.

Solicitors for the intervener the Speaker of the House of Commons: Soloway, Wright, Ottawa.

Solicitors for the intervener the Speaker of the Legislative Assembly of Ontario: Blake, Cassels & Graydon, Toronto.

Solicitors for the intervener the President of the National Assembly of Quebec: Langlois, Robert, Montréal.

Solicitors for the interveners the Speaker of the Legislative Assembly of Manitoba and the Speaker of the Legislative Assembly of Saskatchewan: MacPherson, Leslie & Tyerman, Regina.

Solicitors for the intervener the Speaker of the Legislative Assembly of British Columbia: Russell & DuMoulin, Vancouver.

Solicitors for the Speaker of the Legislative Assembly of Prince Edward Island: Roger B. Langille and Charles P. Thompson, Charlottetown.

Solicitors for the intervener the Speaker of the Legislative Assembly of Alberta, the Speaker of the Legislative Assembly of the Northwest Territories and the Speaker of the Legislative Assembly of the Yukon: Tarrabain & Company, Edmonton.

Solicitor for the intervener the Speaker of the House of Assembly of Newfoundland: The Department of Justice, St. John's.

Solicitor for the intervener the Attorney General for Ontario: The Ministry of the Attorney General, Toronto.

Solicitor for the intervener the Attorney General of British Columbia: The Ministry of the Attorney General, Victoria.

Solicitors for the intervener the Canadian Association of Journalists: Gowling, Strathy & Henderson, Ottawa.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin, Stevenson* et Iacobucci.

Droit constitutionnel -- Charte des droits -- Application de la Charte -- Législatures provinciales -- Privilèges parlementaires -- L'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse refuse aux médias l'accès à la tribune du public pour filmer les débats avec leurs propres caméras -- La Charte s'applique-t-elle à une assemblée législative? -- L'exercice de privilèges par des membres d'une assemblée législative est-il assujéti à un examen fondé sur la Charte? -- Le refus porte-t-il atteinte à la garantie de liberté d'expression? -- Charte canadienne des droits et libertés, art. 1, 2b), 32(1)b).

* Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

Droit constitutionnel -- Privilèges parlementaires -- Législatures provinciales -- Les privilèges font-ils partie de la Constitution du Canada? -- Loi constitutionnelle de 1867, préambule.

L'intimée a demandé, par requête à la Section de première instance de la Cour suprême de la Nouvelle-Écosse, une ordonnance l'autorisant «à filmer les débats de l'Assemblée législative avec ses propres caméras». La requête était fondée sur l'al. 2b) de la *Charte canadienne des droits et libertés*, qui garantit la liberté d'expression, y compris la liberté de la presse. Les médias ont régulièrement accès à la tribune de la presse de l'Assemblée, d'où ils peuvent assister aux débats, et ils ont également accès au compte rendu officiel des débats mais, dans l'exercice de ses privilèges parlementaires, l'Assemblée législative a interdit l'utilisation de caméras de télévision, sauf dans des occasions spéciales. L'intimée a prétendu qu'il était possible de filmer les débats à partir de la tribune du public au moyen de caméras portatives modernes qui sont silencieuses et n'exigent aucun éclairage ou équipement électrique spécial. Dans son témoignage, le président a indiqué que l'utilisation de caméras proposée par l'intimée nuirait au décorum et au bon déroulement des débats de l'Assemblée. En plus de la question du décorum, l'Assemblée n'exercerait aucun contrôle sur la production et l'utilisation du film. Le juge de première instance a accueilli la demande de l'intimée et la Section d'appel a confirmé son droit d'accès, conformément à l'al. 2b) de la *Charte*, afin de téléviser les débats de l'Assemblée à partir des tribunes en utilisant de façon discrète ses propres caméras. Il n'a pas été répondu à la question de savoir si ce droit d'accès peut être assujéti à certaines limites.

Depuis l'arrêt rendu par la Section d'appel, les débats de l'Assemblée législative sont télévisés au moyen d'un système approuvé et contrôlé par l'Assemblée. Les caméras du «compte rendu officiel électronique» filment seulement le député à qui le président donne la parole. Les médias peuvent utiliser directement ce «compte rendu électronique» et peuvent donc télédiffuser les débats ou les enregistrer.

Les questions constitutionnelles en l'espèce demandent (1) si la *Charte* s'applique aux membres de l'Assemblée législative lorsqu'ils exercent leurs privilèges de députés; (2) dans l'affirmative, si l'exercice d'un privilège pour refuser l'accès aux médias à la tribune du public, afin de les empêcher d'enregistrer et de retransmettre au public les débats de l'Assemblée législative au moyen de leurs caméras, contrevient à l'al. 2b) de la *Charte*; et (3) dans l'affirmative, si pareil refus peut se justifier en vertu de l'article premier de la *Charte*.

Arrêt (le juge Cory est dissident): Le pourvoi est accueilli.

Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin et Iacobucci: La *Charte* ne s'applique pas aux membres de l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse lorsqu'ils exercent leurs privilèges inhérents, puisque les privilèges inhérents d'un organisme législatif comme l'Assemblée législative de la Nouvelle-Écosse bénéficient d'un statut constitutionnel.

Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin et Iacobucci: Une interprétation du par. 32(1) de la *Charte*, fondée sur le texte et sur l'objet visé, n'appuie pas la conclusion qu'une assemblée législative ne peut jamais être assujéti e à la *Charte*. Aux termes de la *Charte* elle-même, le terme «législature» utilisé au par. 32(1) ne saurait définitivement être interprété de façon restrictive de manière à viser seulement les actes dont l'organisme législatif et le représentant de la Reine sont conjointement responsables. En outre, la tradition de retenue judiciaire ne s'applique pas à tous les actes susceptibles d'être accomplis par une assemblée législative, mais se rattache fermement à certaines de ses activités spécifiques, c'est-à-dire les privilèges. Sans décider que l'assemblée législative est un acteur gouvernemental à quelque fin que ce soit, elle est susceptible, en tant qu'organisme public, de porter atteinte aux libertés individuelles dans des domaines non protégés par un privilège. En conséquence, l'assemblée législative pourrait être visée par le raisonnement justifiant de considérer de tels organismes comme des acteurs gouvernementaux assujéti s à la *Charte*. En l'absence de termes spécifiques contraires dans la *Charte*, cependant, on ne saurait écarter à la légère la longue tradition de retenue judiciaire à l'égard de l'indépendance du corps législatif et des droits nécessaires à son fonctionnement, même en admettant que nos notions de ce que peuvent faire les acteurs gouvernementaux ont beaucoup changé depuis l'adoption et l'enchâssement de la *Charte*.

La *Charte* ne s'applique pas aux actes de l'Assemblée législative en cause dans le présent pourvoi. Le privilège de l'Assemblée législative d'exclure des étrangers bénéficie d'un statut constitutionnel en ce qu'il fait partie de la Constitution du Canada et ne peut donc être abrogé par une autre partie de la Constitution. L'Assemblée législative a le pouvoir constitutionnel d'exclure des étrangers de son enceinte en vertu du préambule de la *Loi constitutionnelle de 1867* qui exprime l'intention d'établir «une constitution semblable dans son principe à celle du Royaume-Uni». Ce préambule garantit constitutionnellement le maintien du gouvernement parlementaire; compte tenu du fédéralisme canadien, cette garantie s'étend aux législatures provinciales de la même manière qu'au Parlement fédéral. La Constitution du Royaume-Uni reconnaissait certains privilèges au Parlement britannique. Comme les corps législatifs canadiens se sont inspirés du système parlementaire du Royaume-Uni, ils possèdent des pouvoirs similaires quoique non nécessairement identiques. Puisque les fondateurs de notre pays avaient l'intention claire et nette que le Canada conserve les préceptes constitutionnels fondamentaux qui sous-tendaient la démocratie parlementaire britannique, il semble incontestable que les privilèges inhérents des organismes législatifs du Canada, qui ont traditionnellement été jugés nécessaires à leur bon fonctionnement, font partie du groupe de principes constitutionnalisés en vertu de ce préambule. Il s'agit non pas de transposer dans notre régime constitutionnel un concept inexprimé, mais plutôt de reconnaître un pouvoir juridique fondamental au régime constitutionnel que le Canada a adopté. La définition de l'expression «Constitution du Canada» au par. 52(2) de la *Loi constitutionnelle de 1982* ne se veut pas clairement exhaustif et il ne faudrait pas limiter l'interprétation de cette disposition de façon à écarter l'intention qui sous-tend le préambule de la *Loi constitutionnelle de 1867*, et à refuser ainsi de reconnaître les privilèges inhérents minimes, mais reconnus depuis longtemps et essentiels, des organismes législatifs canadiens.

Du point de vue historique, les corps législatifs canadiens bénéficiaient, dès leur création, des privilèges nécessaires au maintien de l'ordre et de la discipline dans l'exercice de leurs fonctions. Ces privilèges font partie de notre droit fondamental et sont donc constitutionnels. Bien que les tribunaux puissent déterminer si le privilège revendiqué est nécessaire pour que la législature soit capable de fonctionner, ils ne sont pas habilités à examiner si une décision particulière prise conformément au privilège est bonne ou mauvaise.

Enfin, d'un point de vue pratique, un organisme législatif doit posséder les pouvoirs constitutionnels nécessaires à son bon fonctionnement. Le droit absolu d'exclure des étrangers de son enceinte, lorsqu'il estime que leur présence l'empêche de fonctionner efficacement, constitue une catégorie valide de privilège fondée sur la nécessité. Ce privilège est tout autant nécessaire pour la démocratie canadienne qu'il l'a été pour les démocraties d'ici et d'ailleurs au cours des siècles passés.

En l'espèce, le président de l'Assemblée législative s'est opposé aux demandes des médias parce qu'il était d'avis qu'elles nuiraient au décorum et au déroulement efficace des débats de l'Assemblée. Ce faisant, il a agi dans les limites de son pouvoir constitutionnel de contrôler l'assistance aux travaux de l'Assemblée. Il s'ensuit que la *Charte* ne peut supprimer ce droit constitutionnel. C'est un pouvoir constitutionnel valide qui est contesté. Assujettir ce pouvoir à un examen de la *Charte* équivaldrait à le nier. S'il s'agissait en l'espèce d'une action fondée sur un pouvoir valide, cette action pourrait être assujettie à un examen fondé sur la *Charte*.

En outre, les motifs rédigés par le juge La Forest sont acceptés.

Le juge La Forest: Les motifs du juge McLachlin sont acceptés dans leur ensemble, sous réserve des commentaires qui suivent. Lorsque le gouvernement anglais octroyait une assemblée législative à une colonie, il octroyait accessoirement au corps législatif les pouvoirs (ou privilèges parlementaires) nécessaires pour exercer ses fonctions, dont en particulier le pouvoir de réglementer ses procédures internes, mais pas les privilèges plus étendus du Parlement britannique. L'assemblée législative, et les privilèges concomitants, faisait partie de la Constitution de la colonie et, dans le cas des provinces préexistantes comme la Nouvelle-Écosse, a été maintenue dans la *Loi constitutionnelle de 1867*. Par conséquent, les privilèges de la législature en Nouvelle-Écosse sont ancrés dans l'octroi d'une assemblée législative et incorporés dans la *Loi constitutionnelle de 1867*. Les nouveaux corps législatifs créés par cette loi et les textes constitutionnels qui ont suivi depuis sont régis par le même principe. La déclaration du préambule de la *Loi constitutionnelle de 1867* exprimant le désir d'une "constitution semblable dans son principe à celle du

Royaume-Uni", exprime entre autres la nature des corps législatifs qu'elle a établis ou maintenus. Les privilèges de ces corps législatifs sont semblables dans leur principe, sans être identiques, aux privilèges du Parlement du Royaume-Uni.

Le juge en chef Lamer: Les chambres du Parlement et les assemblées législatives des provinces, ainsi que leurs membres, détiennent et exercent des privilèges parlementaires qui sont nécessaires à l'exercice de leur fonction législative. Ils détiennent des privilèges vis à vis de la Couronne et de la magistrature. Les tribunaux peuvent vérifier l'existence et la portée du privilège, mais non son exercice. Comme des catégories générales de privilèges sont réputées nécessaires à l'exercice de la fonction de l'Assemblée, il n'y a pas lieu de démontrer que chaque cas précis d'exercice d'un privilège est nécessaire. Au Royaume-Uni, le privilège a évolué à partir d'un conflit entre les chambres du Parlement, la Couronne et les tribunaux. Vu son évolution historique, il est d'origine constitutionnelle au sens le plus fondamental du fait qu'il a tout à voir avec les rapports entre les différentes branches du gouvernement. Au Canada, toutefois, on considérait que les assemblées législatives coloniales avaient certains pouvoirs inhérents du seul fait de leur création. Les pouvoirs inhérents des assemblées canadiennes n'étaient pas aussi étendus que ceux des chambres du Parlement du Royaume-Uni. Une loi peut conférer aux législatures canadiennes des pouvoirs excédant leurs privilèges inhérents.

Bien que la Constitution du Canada repose sans aucun doute, dans une large mesure, sur les mêmes grands principes que la Constitution du Royaume-Uni, les mots du préambule de la *Loi constitutionnelle de 1867* -- «une constitution semblable dans son principe à celle du Royaume-Uni» -- ne peuvent pas, sans mention précise, être considérés comme transplantant directement l'art. 9 du *Bill of Rights* anglais de 1689 dans notre Constitution et incorporant, de ce fait, les privilèges des corps législatifs. L'histoire vient préciser que les différentes voies de l'évolution du gouvernement des deux pays ont, dès le début, entraîné des différences importantes dans les branches de gouvernement elles-mêmes. Au cours des dernières années, le Canada a divergé encore plus en raison du rapatriement de sa Constitution en 1982. Être semblable en principe ne signifie pas être identique quant aux pouvoirs accordés.

Vu les conclusions concernant l'art. 32 de la *Charte*, il n'est pas nécessaire de déterminer si les privilèges des assemblées législatives provinciales ont un statut constitutionnel qui les soustrairait à un examen fondé sur la *Charte*.

L'article 32, en ce qui concerne l'application de l'al. 2b) de la *Charte*, ne vise pas les membres de l'Assemblée législative lorsqu'ils exercent leurs privilèges inhérents. L'Assemblée législative n'est pas visée par les mots «législature» ou «gouvernement» à l'art. 32 puisque le mot «gouvernement» renvoie à la branche exécutive ou administrative du gouvernement et que le mot «législature» renvoie à l'organisme qui peut légiférer et non à ses parties composantes prises individuellement. L'Assemblée législative est une composante de la législature, car c'est seulement avec le lieutenant-gouverneur qu'elle forme la législature. La formulation, la structure et l'historique du texte constitutionnel étayaient cette conclusion. L'art. 32 mentionne précisément «tous les domaines relevant de cette législature». Cette phrase, tirée du texte législatif, renvoie clairement à la compétence législative. L'art. 33 de la *Charte* renforce cette interprétation. En outre, la *Loi constitutionnelle de 1867* établit avec une uniformité raisonnable une distinction entre le parlement fédéral ou les législatures provinciales et leurs parties composantes, et il en est de même du texte des dispositions en matière de modification énoncées à la partie V de l'annexe B de la *Loi constitutionnelle de 1982*. Le contexte particulier de certaines dispositions de la *Charte*, notamment les art. 5, 17 et 18, commande un sens différent. Si ces articles montrent que l'emploi n'est pas tout à fait uniforme, ils ne dérogent en rien à la règle générale selon laquelle le terme «législature», à l'art. 32, désigne l'organisme qui légifère. La place et l'importance des privilèges législatifs dans notre vie politique et la longue pratique de non-ingérence des tribunaux dissipent toute ambiguïté résiduelle relative à l'interprétation de l'art. 32 en ce qui concerne l'application à l'Assemblée des droits garantis à l'art. 2 de la *Charte*.

Les privilèges sont clairement des «domaines relevant de [la] législature [de chaque province]» en ce sens que les législatures provinciales ont le pouvoir de légiférer en matière de privilèges. Les lois que les provinces ont adoptées en ce qui concerne les privilèges pourront faire l'objet d'un examen fondé sur la *Charte* comme toute autre loi. Toutefois, il ne s'ensuit pas que l'exercice par les membres de l'Assemblée de leurs privilèges inhérents (dont l'existence ne dépend pas d'une loi) peut faire l'objet d'un examen fondé sur la *Charte*. En l'espèce, étant donné que l'on reconnaît depuis longtemps que les pouvoirs d'exclure les étrangers et de contrôler les débats internes de l'Assemblée constituent des catégories valides de privilèges fondés sur la nécessité, dans notre pays et au Royaume-Uni, l'interdiction faite par les membres de l'Assemblée législative d'utiliser des caméras vidéo indépendantes dans l'Assemblée relevait de leurs privilèges inhérents.

Le juge Sopinka: La règle ou pratique contestée de l'Assemblée législative est sujette à un examen fondé sur la *Charte*. Les privilèges des membres de l'assemblée législative sont assujettis aux lois de la province en ce qu'ils font partie de la Constitution de la province. L'exercice de ces privilèges, par des lois ou par des règles ou pratiques de l'assemblée législative, est un domaine «relevant de cette législature» et donc assujetti à l'art. 32 de la *Charte*. Traiter ces privilèges comme s'ils faisaient partie de la Constitution du Canada aurait notamment pour effet qu'on pourrait soutenir qu'ils ne sont pas assujettis aux lois de la province et ne pourraient être modifiés que par modification constitutionnelle en vertu des articles 43 ou 38 de la *Loi constitutionnelle de 1982*. Pour produire un tel effet, on s'attendrait à plus que la simple mention générale, dans un préambule, d'une "constitution similaire dans le principe".

En raison du système utilisé actuellement pour télédiffuser les débats de l'Assemblée législative, les médias ne sont pas autorisés à utiliser des caméras portatives dans la galerie du public. Son effet sur la publication des nouvelles est d'empêcher la diffusion de la réaction des députés qui n'ont pas la parole. L'impossibilité de réunir l'information peut occasionner une restriction à la liberté de la presse si elle fait obstacle à la diffusion de l'information, mais notre Cour n'a pas décidé si la protection de l'al. 2b) de la *Charte* s'étend aux moyens par lesquels l'information est réunie et diffusée. De toute façon, à supposer que la restriction contestée soit une violation de l'al. 2b), elle est justifiée en vertu de l'article premier de la *Charte*. L'exercice du privilège historique en cause dans le présent pourvoi est un objectif urgent et réel. Cet objectif est de maintenir l'ordre et le décorum et d'assurer le bon fonctionnement de l'assemblée législative. La présente restriction relative au nombre de caméras et à leur emplacement favorise l'objectif. Même si une autre méthode aurait peut-être été également efficace, la procédure adoptée semble éminemment logique et la Cour ne devrait pas prêter des intentions à l'assemblée législative qui a étudié la question et adopté une méthode qui garantit pour l'essentiel l'accès télévisé aux débats de l'assemblée. Enfin, compte tenu de l'importance du maintien du décorum à l'Assemblée législative, l'atteinte alléguée à la liberté de la presse n'est pas disproportionnée à l'objectif.

Le juge Cory (dissident): Selon une interprétation large et libérale, les mots «législature» et «gouvernement» au par. 32(1) de la *Charte* incluent l'Assemblée législative. L'objet sous-jacent du par. 32(1) est de restreindre l'application de la *Charte* aux acteurs publics. L'Assemblée législative est une institution qui est non seulement essentielle au fonctionnement de la démocratie mais qui fait également partie intégrante d'un gouvernement démocratique. C'est un acteur public. Il s'ensuit que la *Charte* devrait s'appliquer aux actions de l'Assemblée législative, qui comprennent non seulement les lois adoptées par l'Assemblée mais également ses propres règles et règlements. Si on conclut qu'ils portent atteinte à la *Charte*, les règles et les règlements, tout comme les lois adoptées par l'Assemblée, peuvent être sauvegardés en vertu de l'article premier. Une telle procédure empêcherait que les tribunaux ne viennent entraver indûment les droits et privilèges inhérents et édictés que possède une législature et qui lui permettent de jouer efficacement son rôle.

Le fait d'interdire les caméras de télévision constitue l'exercice d'un privilège de l'Assemblée législative qui est assujetti à la *Charte*. Bien que les législatures de notre pays possèdent les privilèges constitutionnels nécessaires à leur fonctionnement, les tribunaux peuvent, lorsqu'il sont appelés à juste titre à le faire, examiner si un exercice particulier de privilège parlementaire relève de la compétence privilégiée de la législature. L'exercice du pouvoir constitutionnel en matière de privilège n'est pas consacré dans la Constitution du Canada et la *Charte* doit s'appliquer à l'exercice de ce privilège parlementaire. En l'espèce, le privilège de l'Assemblée législative représente un exercice de compétence législative à son propre égard et à l'égard de ceux qui font partie des médias, et peut donc faire l'objet d'un examen. Le critère d'examen en est un de nécessité. Une interdiction absolue de caméras n'est pas fondamentalement nécessaire au bon fonctionnement de l'Assemblée et la présence de caméras ne constituerait pas non plus automatiquement un obstacle immédiat. Une telle règle sort du champ d'application constitutionnel du privilège parlementaire. Lorsqu'elle a interdit toutes les caméras, l'Assemblée législative a outrepassé la compétence inhérente que comporte le privilège parlementaire.

Il y a violation de l'al. 2b) de la *Charte* lorsqu'une assemblée législative interdit à tous les médias, ou à une forme de média, l'accès à ses débats publics. La protection de la collecte des nouvelles ne constitue pas un traitement préférentiel d'une élite ou d'un groupe désigné formellement, les médias; elle constitue plutôt un droit accessoire essentiel à l'application utile de la *Charte*. Comme la télévision fait partie intégrante de la presse, l'interdiction des caméras de télévision est, par définition, une restriction de la liberté de la presse. Tant que la caméra n'est pas trop envahissante ni trop indiscreète, il n'y a pas de raison valable de l'exclure. L'assemblée législative a effectivement le droit, dans des

circonstances appropriées, d'expulser des visiteurs, y compris les journalistes. Quant à la présence de la télévision, elle peut également limiter le nombre de caméras et réglementer leur emplacement et leur façon de fonctionner. Ce que l'Assemblée ne peut pas faire, c'est exclure complètement la télévision, au moyen d'un règlement, sans porter atteinte à l'al. 2b). Il faut garder un équilibre entre le fonctionnement efficace et digne de l'assemblée législative et le droit à la liberté d'expression. Le système utilisé actuellement à l'Assemblée législative est extrêmement juste et adéquat et pourrait se justifier en vertu de l'article premier de la *Charte*. Toutefois, le refus de toute caméra de télévision viole les dispositions de l'al. 2b) de la *Charte* et ne saurait se justifier en vertu de l'article premier.

POURVOI contre un arrêt de la Section d'appel de la Cour suprême de la Nouvelle-Écosse (1991), 102 N.S.R. (2d) 271, 279 A.P.R. 271, 80 D.L.R. (4th) 11, 6 C.R.R. (2d) 298, qui a accueilli en partie un appel contre un jugement du juge Nathanson (1990), 97 N.S.R. (2d) 365, 258 A.P.R. 365, 71 D.L.R. (4th) 23, qui avait fait droit à la demande de l'intimée sollicitant la déclaration d'un droit d'accès conformément à l'al. 2b) de la *Charte canadienne des droits et libertés* afin de téléviser les débats de l'Assemblée législative. Pourvoi accueilli, le juge Cory est dissident.

Graham D. Walker, c.r., Reinhold M. Endres et Gordon C. Johnson, pour l'appelant.

David G. Coles, James L. Connors, Daniel J. Henry et Kenda Murphy, pour l'intimée.

W. Ian C. Binnie, c.r., Mark J. Freiman, pour l'intervenant le président du Sénat.

Robert E. Houston, c.r., et Alan Riddell, pour l'intervenant le président de la Chambre des communes.

Neil Finkelstein et George Vegh, pour l'intervenant le président de l'Assemblée législative de l'Ontario.

Raynold Langlois, c.r., et Luc Huppé, pour l'intervenant le président de l'Assemblée nationale du Québec.

Robert G. Richards et Deborah Carlson, pour les intervenants l'orateur de l'Assemblée législative du Manitoba et le président de l'Assemblée législative de la Saskatchewan.

W. S. Berardino, c.r., et Mark D. Andrews, pour l'intervenant le président de l'Assemblée législative de la Colombie-Britannique.

Personne n'a comparu pour l'intervenant le président de l'Assemblée législative de l'Île-du-Prince-Édouard.

Sid M. Tarrabain, Edward J. Lieber et Michael P. Ritter, pour les intervenants le président de l'Assemblée législative de l'Alberta, le président de l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest et le président de l'Assemblée législative du Yukon.

B. Gale Welsh, pour l'intervenant le président de l'Assemblée législative de Terre-Neuve.

M. David Lepofsky et Lori Sterling, pour l'intervenant le procureur général de l'Ontario.

Frank A. V. Falzon, pour l'intervenant le procureur général de la Colombie-Britannique.

Richard G. Dearden, pour l'intervenante l'Association canadienne des journalistes.

Procureurs de l'appelant: Graham D. Walker et Reinhold M. Endres, Halifax.

Procureurs de l'intimée: Boyne, Clarke, Dartmouth.

Procureurs de l'intervenant le président du Sénat: McCarthy Tétrault, Toronto.

Procureurs de l'intervenant le président de la Chambre des communes: Soloway, Wright, Ottawa.

Procureurs de l'intervenant le président de l'Assemblée législative de l'Ontario: Blake, Cassels & Graydon, Toronto.

Procureurs de l'intervenant le président de l'Assemblée nationale du Québec: Langlois, Robert, Montréal.

Procureurs des intervenants l'orateur de l'Assemblée législative du Manitoba et le président de l'Assemblée législative de la Saskatchewan: MacPherson, Leslie & Tyerman, Regina.

Procureurs de l'intervenant le président de l'Assemblée législative de la Colombie-Britannique: Russell & DuMoulin, Vancouver.

Procureurs du président de l'Assemblée législative de l'Île-du-Prince-Édouard: Roger B. Langille et Charles P. Thompson, Charlottetown.

Procureurs des intervenants le président de l'Assemblée législative de l'Alberta, le président de l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest et le président de l'Assemblée législative du Yukon: Tarrabain & Company, Edmonton.

Procureur de l'intervenant le président de l'Assemblée législative de Terre-Neuve: Le ministère de la Justice, St. John's.

Procureur de l'intervenant le procureur général de l'Ontario: Le ministère du Procureur général, Toronto.

Procureur de l'intervenant le procureur général de la Colombie-Britannique: Le ministère du Procureur général, Victoria.

Procureurs de l'intervenante l'Association canadienne des journalistes: Gowling, Strathy & Henderson, Ottawa.

John Alexander MacKenzie v. Her Majesty the Queen (Crim.) (N.S.) (22423)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

Indexed as: R. v. MacKenzie / Répertoire: R. c. MacKenzie

Present: Lamer C.J. and La Forest, Gonthier, McLachlin and Stevenson * JJ.

Criminal law -- Evidence -- Charge to jury -- Accused making incriminating statement to police -- Accused stating at trial that his "confession" was in fact a recounting of second-hand knowledge -- Trial judge instructing jury to reject accused's statement to police if they had any reasonable doubt about it -- Whether trial judge's charge misleading.

Criminal law -- Appeals to Supreme Court of Canada -- Crown appeals -- Accused abandoning one of his grounds of appeal -- Court refusing to hear Crown's arguments on point since Crown had not cross-appealed -- Crown precluded from cross-appealing in view of its overall success in court below -- Criminal Code, R.S.C., 1985, c. C-46, s. 693(1).

Criminal law -- Appeals -- Standard of appellate review -- Court of Appeal not misstating standard by requiring only that Crown show that jury's verdict might have been different had it been properly instructed.

The accused was arrested and charged with murdering three of his neighbours, who had been killed with shots from his revolver. He volunteered an incriminating statement about the shootings and later, after he had requested legal counsel, started in on a more detailed and explicit statement. This second statement was excluded by the trial judge because it was made after the accused had exercised his right to counsel. At trial, the accused said his "confession" to the police was in fact a recounting of his second-hand knowledge of the shootings gained from other neighbours during the day of drinking following the shootings. The trial judge instructed the jury on how to evaluate the contradiction between the accused's statement to the police and his testimony at trial. As part of this instruction he told them to "reject entirely" the accused's statement to the police if they had any reasonable doubt about it. He also said that if the jury accepted the accused's statement, then "it will be considered by you with the other evidence that you decide to accept". The jury found the accused not guilty on all counts. The Court of Appeal, in a majority decision, overturned the acquittal and ordered a new trial. The majority found that there had been a significant misdirection by the trial judge, in that part of the charge may have suggested to the jury that they should consider the accused's confession separate and apart from the other evidence.

The accused's appeal to this Court raised the issues of (1) whether the trial judge erred in instructing the jury that the accused's out-of-court inculpatory statement must be rejected entirely if his testimony at trial raised any reasonable doubt about it; (2) whether the trial judge erred in excluding from evidence the accused's second statement to the police; and (3) whether the majority of the Court of Appeal erred in holding that the verdict might have been different, thereby usurping the jury's function. At the hearing the accused abandoned the second issue concerning the exclusion of his second statement to the police, and the Crown then urged the Court to adopt a position in favour of a new trial because of the excluded statement, but the Court refused to hear its argument on this point.

Held: The appeal should be allowed and the acquittal restored.

Per La Forest, Gonthier and McLachlin JJ.: On the first issue of the jury instruction, the trial judge's charge, when viewed as a whole, was not misleading to the jury. In *R. v. Morin*, this Court determined that a jury charge is in error if it leaves the jury with the impression that each item of evidence is to be considered piecemeal against the criminal standard of proof or if the jury is instructed to take a two-stage approach to their deliberations, whereby an initial fact-finding stage would weed out certain items of evidence, leaving the determination of guilt or innocence to be based only on the surviving evidence. In the case at bar, there was no general instruction to apply the criminal standard of proof

* Stevenson J. took no part in the judgment.

to items of evidence in isolation. While the charge does focus on one item of evidence, namely the accused's statement to the police, the direction on this evidence is carefully couched in terms of all the other evidence in the case. The charge does not instruct the jury to divide its deliberations into two phases, and there was almost no chance for the jury to form the impression that "the whole of the evidence" was intended to mean only the whole of the piecemeal bits of evidence already proven beyond a reasonable doubt.

The contradiction between the accused's out-of-court statement and his testimony at trial was a key issue in the case, and the trial judge was entitled to give the jury some guidance on how to handle this discrepancy in the evidence. As a matter of logic, the two stories could not be reconciled, and the judge's suggestion that one of the statements must be "rejected", couched as it was with the proviso that all of the other evidence must be taken into account, in no way prejudiced the Crown. The jury instruction was an accurate reflection of the principle enunciated by this Court in *Nadeau* that an accused's version of events is entitled to the benefit of the doubt as against a competing version, providing the comparison is made having due regard to all the evidence. It is both acceptable and desirable for a trial judge to focus the jury's attention on vital issues, and to direct their minds to the proper burden of proof on those discrete questions.

While the statement "it will be considered by you with the other evidence that you decide to accept", read in isolation, may be viewed as an erroneous statement of the law, since it suggests that a determination of guilt should be based solely on certain pre-selected items of evidence, read in context it would not have misdirected the jury. This statement follows the trial judge's direction to consider all the evidence in making a determination, and therefore could not be interpreted as invoking a two-stage process. Consequently, the instruction to the jury is in keeping with the rule in *Morin* and was not in error.

On the second issue, which was abandoned by the accused, the Crown had not cross-appealed nor was it entitled to do so in view of its overall success in the court below. Under s. 693(1) of the *Criminal Code*, the Crown may appeal to this Court only where the Court of Appeal has set aside a conviction or dismissed a Crown appeal. In this case the Court of Appeal allowed the Crown's appeal, albeit on a different issue.

On the third issue, the Court of Appeal did not misstate the standard of appellate review by requiring only that the Crown show that the jury's verdict might have been different had it been properly instructed. A test of "might have been different" is simply the converse of "would not necessarily have been the same", and is thus consistent with the test established by the majority of this Court in *Vézéau*, which is the governing law today.

Per Lamer C.J.: La Forest J.'s reasons were substantially agreed with. While it is a misdirection to instruct juries to "reject" evidence, to tell juries to reject factual propositions which the Crown's evidence does not establish beyond a reasonable doubt is to state the law correctly. The jury never rejects evidence, but it can and must decide whether to accept or reject the factual assertions made by that evidence before it uses them to support or infer other factual assertions in reaching its verdict. Such factual assertions can only be accepted and used by the jury to convict the accused if they are established by the evidence beyond a reasonable doubt. Facts which are not so established cannot corroborate or be allowed to "bootstrap" other doubtful facts. In the circumstances of this case, the trial judge was not in error in inviting the jury to "reject" the factual proposition in one of the two statements, depending on which they believed, because both statements emanated from the accused and could not logically co-exist. There was only a single determination of credibility to be made. If the jury believed the accused's exculpatory evidence at trial, they must of necessity have disbelieved his inculpatory statements to the police. The accused need never establish his version of events beyond a reasonable doubt, but must only raise a reasonable doubt with his evidence, even where he bears an evidentiary burden.

APPEAL from a judgment of the Nova Scotia Supreme Court, Appeal Division (1991), 103 N.S.R. (2d) 91, 282 A.P.R. 91, 64 C.C.C. (3d) 336, allowing the Crown's appeal from the accused's acquittal on charges of first degree murder. Appeal allowed.

Joel E. Pink, Q.C., and Donald C. Murray, for the appellant.

Robert C. Hagell and Denise Smith, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Stewart McKelvey Stirling Scales, Halifax.

Solicitor for the respondent: The Attorney General of Nova Scotia, Halifax.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, Gonthier, McLachlin et Stevenson**.

Droit criminel -- Preuve -- Exposé au jury -- Déclaration incriminante de l'accusé à la police -- Affirmation de l'accusé au procès que sa « confession » était en réalité une reconstitution d'après une connaissance indirecte -- Directive du juge aux membres du jury de rejeter la déclaration de l'accusé aux policiers s'ils avaient un doute raisonnable à son sujet -- L'exposé a-t-il induit le jury en erreur?

Droit criminel -- Appels à la Cour suprême du Canada -- Appels du ministère public -- Abandon d'un des moyens d'appel de l'accusé -- Refus de la Cour d'entendre les arguments du ministère public sur le point puisque celui-ci n'a pas interjeté d'appel incident -- Ministère public empêché d'interjeter un appel incident à cause de sa victoire globale devant la juridiction inférieure -- Code criminel, L.R.C. (1985), ch. C-46, art. 693(1).

Droit criminel -- Appels -- Norme d'examen en appel -- La Cour d'appel n'a pas mal formulé la norme en exigeant seulement que le ministère public établisse que le verdict du jury aurait pu être différent s'il avait reçu des directives appropriées.

L'accusé a été arrêté et inculpé du meurtre de trois de ses voisins tués par balles provenant de son revolver. Il a fait volontairement une déclaration incriminante à propos des meurtres puis, après avoir demandé l'assistance d'un avocat, il s'est engagé dans une déclaration plus détaillée et explicite. Cette seconde déclaration a été exclue par le juge du procès parce qu'elle avait été faite après que l'appellant eut exercé son droit d'avoir recours à l'assistance d'un avocat. Lors du procès, l'accusé a déclaré que, dans sa « confession » aux policiers, il n'avait fait en réalité que reconstituer les meurtres d'après la connaissance indirecte qu'il en avait acquise d'autres voisins au cours de la journée qu'il avait passée à boire après la fusillade. Le juge du procès a donné au jury une directive sur la manière d'évaluer la contradiction entre les déclarations de l'appellant aux policiers et son témoignage au procès. Il lui a notamment dit de « rejeter entièrement » la déclaration de l'accusé à la police s'il avait un doute raisonnable à son sujet. Il a également dit aux membres du jury que s'ils acceptaient la déclaration de l'accusé, « vous devrez l'examiner à la lumière des autres éléments de preuve que vous déciderez d'accepter ». Le jury a rendu un verdict de non-culpabilité quant à tous les chefs d'accusation. La Cour d'appel, à la majorité, a infirmé l'acquiescement et ordonné la tenue d'un nouveau procès. La majorité a conclu à l'existence d'une directive erronée déterminante du juge du procès en ce qu'une partie de l'exposé a pu amener les jurés à croire qu'ils devaient examiner la confession de l'accusé séparément des autres éléments de preuve.

L'appel de l'accusé en notre Cour soulève les questions de savoir (1) si le juge du procès a commis une erreur en donnant comme directive au jury de rejeter entièrement la déclaration extrajudiciaire inculpatrice de l'accusé si son témoignage au procès soulevait un doute raisonnable à son sujet; (2) si le juge du procès a commis une erreur en excluant de la preuve la seconde déclaration de l'accusé aux policiers, et (3) si la cour d'appel, à la majorité, a commis une erreur en concluant que le verdict aurait pu être différent, usurpant ainsi la fonction du jury? À l'audience, l'accusé a renoncé à la deuxième question concernant l'exclusion de sa seconde déclaration aux policiers, et le ministère public a alors demandé à la Cour d'adopter une position en faveur de la tenue d'un nouveau procès à cause de l'exclusion de la déclaration, mais la Cour a refusé d'entendre ses prétentions sur ce point.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli et l'acquiescement rétabli.

** Le juge Stevenson n'a pas pris part au jugement.

Les juges La Forest, Gonthier et McLachlin: Quant à la première question des directives au jury, l'exposé du juge du procès, considéré dans son ensemble, n'a pas induit le jury en erreur. Dans *R. c. Morin*, notre Cour a conclu qu'un exposé sera erroné s'il laisse croire aux jurés qu'ils doivent examiner la preuve élément par élément en regard de la norme de preuve en matière criminelle ou s'il leur dit de procéder à leurs délibérations en deux étapes, de sorte que certains éléments étant écartés dès l'étape initiale de recherche des faits, la détermination de la culpabilité ou de l'innocence ne soit fondée que sur les éléments de preuve restants. En l'espèce, aucune directive générale n'invite à appliquer la norme de preuve en matière criminelle à des éléments de preuve pris isolément. L'accent est certes mis sur un élément de la preuve, savoir la déclaration de l'appelant à la police, mais la directive pertinente est prudemment formulée pour tenir compte de tous les autres éléments en preuve en l'occurrence. L'exposé n'invite pas le jury à diviser ses délibérations en deux étapes, et il n'y avait pratiquement aucune chance pour que le jury ait l'impression que l'expression «l'ensemble de la preuve» ne désignait que l'ensemble des éléments fragmentés dont la preuve avait déjà été établie hors de tout doute raisonnable.

Une des questions clés de l'affaire était la contradiction entre la déclaration extrajudiciaire de l'accusé et son témoignage au procès, et le juge était autorisé à donner au jury certains conseils sur la façon d'aborder ces contradictions dans la preuve. Logiquement, les deux versions étaient inconciliables et le fait que le juge ait dit que l'une d'elles devait être «rejetée», tout en soulignant la nécessité de tenir compte de tous les autres éléments de preuve, n'a d'aucune façon porté préjudice au ministère public. La directive donnée au jury est un reflet exact du principe que notre Cour a énoncé dans l'arrêt *Nadeau*, savoir que la version des événements de l'accusé a droit au bénéfice du doute à l'encontre d'une version contradictoire, à la condition que la comparaison soit dûment faite en regard de l'ensemble de la preuve. Il est acceptable, voire souhaitable que le juge du procès attire l'attention du jury sur des questions fondamentales, ainsi que sur le fardeau de la preuve s'appliquant dans chaque cas.

Bien que la déclaration «vous devrez l'examiner à la lumière des autres éléments de preuve que vous déciderez d'accepter», prise isolément, puisse être considérée comme un énoncé erroné du droit, vu qu'elle donne à penser que la détermination de la culpabilité devrait être fondée uniquement sur certains éléments de preuve pré-sélectionnés, dans son contexte, elle n'aurait pas pu induire le jury en erreur. Cette déclaration suit la directive du juge du procès d'examiner l'ensemble de la preuve pour prendre une décision et ne pouvait donc pas être interprétée comme une invitation à s'engager dans un processus en deux étapes. Par conséquent, la directive au jury est conforme à la règle énoncée dans l'arrêt *Morin* et n'était pas erronée.

Quant à la deuxième question, à laquelle a renoncé l'accusé, le ministère public n'a pas interjeté de pourvoi incident, ce qu'il n'était d'ailleurs pas habilité à faire vu sa victoire globale devant la juridiction inférieure. En vertu du par. 693(1) du *Code criminel*, le ministère public peut interjeter appel devant notre Cour seulement lorsque la cour d'appel a annulé une déclaration de culpabilité ou rejeté un appel du ministère public. En l'espèce, la cour d'appel a accueilli l'appel du ministère public, bien que sur une question différente.

Quant à la troisième question, la cour d'appel n'a pas mal formulé la norme d'examen en appel en exigeant seulement que la poursuite établisse que le verdict aurait pu être différent si le jury avait reçu des directives appropriées. Dire que le verdict «aurait pu être différent» est simplement l'inverse de dire qu'il «n'aurait pas nécessairement été le même», et ce critère est donc compatible avec le critère établi par notre Cour, à la majorité, dans l'arrêt *Vézeau*, qui représente le droit en vigueur aujourd'hui.

Le juge en chef Lamer: Les motifs du juge La Forest sont acceptés pour l'essentiel. Bien qu'il soit erroné de dire aux jurés de «rejeter» un élément de preuve, c'est exposer le droit correctement de leur dire de rejeter des affirmations de fait que la preuve du ministère public n'a pas établies hors de tout doute raisonnable. Le jury ne rejette jamais un élément de preuve, mais il peut et doit décider d'accepter ou de rejeter les affirmations de fait émanant de cet élément de preuve avant de les utiliser pour appuyer ou pour déduire d'autres affirmations de fait en vue de rendre son verdict. Le jury ne peut s'appuyer sur de telles affirmations pour déclarer l'accusé coupable que si elles sont établies hors de tout doute raisonnable par la preuve. Les faits qui ne sont pas ainsi établis ne peuvent servir à corroborer ou à étayer d'autres faits incertains. En l'espèce, le juge du procès n'a commis aucune erreur en invitant les membres du jury à «rejeter» l'affirmation de fait dans l'une des deux déclarations, dépendant de celle à laquelle ils ajoutaient foi, parce que les deux émanaient de l'accusé et qu'elles ne pouvaient pas logiquement coexister. Les jurés n'avaient qu'une seule décision à

prendre concernant la crédibilité. S'ils croyaient le témoignage disculpatoire de l'accusé au procès, ils ne pouvaient avoir ajouté foi à sa déclaration inculpatoire faite à la police. L'accusé n'a jamais l'obligation d'établir sa version des événements hors de tout doute raisonnable; il n'a qu'à soulever un doute raisonnable à l'aide de sa preuve, même lorsque le fardeau de présentation lui incombe.

POURVOI contre un arrêt de la Cour suprême de la Nouvelle-Écosse, Section d'appel (1991), 103 N.S.R. (2d) 91, 282 A.P.R. 91, 64 C.C.C. (3d) 336, qui a accueilli un appel du ministère public contre l'acquittement de l'accusé relativement à des accusations de meurtre au premier degré. Pourvoi accueilli.

Joel E. Pink, c.r., et Donald C. Murray, pour l'appelant.

Robert C. Hagell et Denise Smith, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelant: Stewart McKelvey Stirling Scales, Halifax.

Procureur de l'intimé: Le procureur général de la Nouvelle-Écosse, Halifax.

Her Majesty the Queen v. Lyndon Paul Cooper (Crim.) (Nfld.) (22395)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

Indexed as: R. v. Cooper / Répertoire: R. c. Cooper

Present: Lamer C.J. and L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin and Iacobucci JJ.

Criminal law -- Second degree murder -- Defences -- Mens rea and actus rea -- Accused and victim intoxicated -- Accused strangling victim but blacking out before death occurred -- Whether subjective intent to cause bodily harm -- Whether subjective knowledge that the bodily harm is of such a nature that it is likely to result in death -- Whether mens rea coincided with actus rea -- Criminal Code, R.S.C. 1970, c. C-34, s. 212(a)(ii).

Respondent was convicted of second degree murder pursuant to s. 212(a)(ii) of the *Criminal Code* -- causing bodily harm knowing it is likely to cause death and nevertheless being reckless whether death ensues or not. He and his victim had had been drinking. He became angry after being hit during an argument, struck the deceased and grabbed her by the throat with both hands and shook her. Respondent stated that this occurred in the front seat of the Jeep and that he could recall nothing else until he woke in the back seat and found the body of the deceased beside him. He had no recollection of causing her death. The expert evidence established that death was caused by one-handed manual strangulation and that death probably occurred after two minutes of pressure. The Court of Appeal indicated conviction required that the accused have a persisting or continuing knowledge that the act was likely to cause death. It set aside the conviction and directed that a new trial be held. At issue here was the nature of the intent required to found a conviction for murder pursuant to s. 212(a)(ii) of the *Criminal Code*.

Held (Lamer C.J. dissenting): The appeal should be allowed.

Per L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, **Cory**, McLachlin and Iacobucci JJ.: The intent that must be demonstrated in order to convict under s. 212(a)(ii) has two aspects. There must be (a) subjective intent to cause bodily harm, and (b) subjective knowledge that the bodily harm is of such a nature that it is likely to result in death. There is only a "slight relaxation" in the *mens rea* required for a conviction for murder under s. 212(a)(ii) as compared to s. 212(a)(i).

Mens rea must not only be present but also must be concurrent with the impugned act. It is not always necessary, however, for the guilty act and the intent to be completely concurrent; they need only coincide at some point. An act (*actus reus*) which may be innocent or no more than careless at the outset can become criminal at a later stage when the accused acquires knowledge of the nature of the act and still refuses to change his or her course of action. The determination of whether the *mens rea* coincides with the wrongful act depends to a large extent upon the nature of the act.

To obtain a conviction the Crown had to demonstrate that the accused intended to cause bodily harm that he knew was ultimately so dangerous and serious that it was likely to result in the death of the victim. But that intent did not need to persist throughout the entire act of strangulation. The jury could infer that respondent, by seizing the victim by the neck, intended to cause her bodily harm that he knew that was likely to cause her death. The jury could reasonably infer that the *actus reus* and *mens reus* coincided at the moment when the accused grabbed the victim by the neck and shook her -- the necessary coincidence of the wrongful act of strangulation and the requisite intent to do bodily harm that the accused knew was likely to cause her death. Respondent was aware of these acts before he "blacked out". It was not necessary that the requisite intent continue throughout the entire time required to cause the death of the victim. If death results from a series of wrongful acts that are part of a single transaction then it must be established that the requisite intent coincided at some point with the wrongful acts.

Looking at the charge as a whole, the jurors would adequately understand the issues involved, the law relating to the charge the accused faced, and the evidence to be considered in resolving the issues. Directions to the jury need not, as a general rule, be endlessly dissected and subjected to minute scrutiny and criticism. Rather the charge must be read as a whole. The directions to the jury must, of course, set out the positions of the Crown and defence, the legal issues involved and the evidence that may be applied in resolving the legal issues and ultimately in determining the guilt or innocence of the accused. The trial judge repeatedly and adequately instructed the jury about the consequences of respondent's

consumption of alcohol, about the capacity to form the required intent, and assuming capacity, about the need for that intent in the circumstances.

Per Lamer C.J. (dissenting): The jury must understand that there must be intention to cause bodily harm which the accused knows is likely to cause death for there to be a correct charge under s. 212(a)(ii). The charge must make it clear that intention to cause bodily harm, without knowledge that such is likely to cause death, is not sufficient. Upon examination of the charge as a whole, this was not done adequately.

Intentionally and consciously choking someone for only a few seconds might or might not constitute the infliction of bodily harm within the meaning of s. 212(a)(ii). While "bodily harm" is not defined in that section, the definition in s. 245.1 -- any hurt or injury to the complainant that interferes with his or her health or comfort and that is more than merely transient or trifling in nature -- provides some general guidance about its interpretation in s. 212(a)(ii) and makes the point that bodily harm includes a broad spectrum of hurts and injuries.

Intention to cause bodily harm does not inexorably lead to the conclusion that the accused knew that the bodily harm was likely to cause death. This second aspect is essential to a finding of guilt of murder under s. 212(a)(ii). Particularly with respect to an action such as grabbing by the neck, there may be a point at the outset when there is no intention to cause death and no knowledge that the action is likely to cause death. But there comes a point in time when the wrongful conduct becomes likely to cause death. At that moment or thereafter, the accused must have a conscious awareness of the likelihood of death. This awareness need not continue until death ensues.

APPEAL from a judgment of the Newfoundland Court of Appeal (1991), 89 Nfld. & P.E.I.R. 1, 278 A.P.R. 1, setting aside a conviction by O'Regan J. sitting with jury and ordering a new trial. Appeal allowed, Lamer C.J. dissenting.

J. Thomas Eagan, for the appellant.

Ernest L. Gittens, for the respondent.

Solicitor for the appellant: Department of Justice, St. John's.

Solicitors for the respondent: Gittens, Casey, St. John's.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, Cory, McLachlin et Iacobucci.

Droit criminel -- Meurtre au deuxième degré -- Moyens de défense -- Mens rea et actus rea -- Accusé et victime en état d'ébriété -- L'accusé a étranglé la victime mais a perdu conscience avant que survienne le décès -- Y avait-il intention subjective de causer des lésions corporelles? -- Y avait-il connaissance subjective que les lésions corporelles étaient de nature à causer la mort? -- Y avait-il concomitance entre la mens rea et l'actus rea? -- Code criminel, S.R.C. 1970, ch. C-34, art. 212a)(ii).

L'intimé a été déclaré coupable de meurtre au deuxième degré conformément au sous-al. 212a)(ii) du *Code criminel*, qui porte sur le fait pour une personne de causer des lésions corporelles qu'elle sait de nature à causer la mort, et qu'il lui est indifférent que la mort s'ensuive ou non. Sa victime et lui avaient consommé de l'alcool. Il s'est mis en colère après avoir été frappé au cours d'une dispute et a frappé la victime, l'a saisie à la gorge avec les deux mains et l'a secouée. L'intimé a dit que cela s'était produit sur le siège avant de la Jeep et qu'il ne se souvenait plus de rien jusqu'à ce qu'il s'éveille sur le siège arrière et trouve le corps de la victime à ses côtés. Il ne se souvenait pas de l'avoir tuée. Il ressort du témoignage des experts que le décès a résulté d'un étranglement d'une seule main et qu'il est probablement survenu à la suite d'une pression de deux minutes. La Cour d'appel a indiqué que, pour obtenir une déclaration de culpabilité, il était nécessaire que l'accusé ait une connaissance persistante et continue que l'acte qu'il accomplissait était de nature à causer la mort. Elle a annulé la déclaration de culpabilité et a ordonné la tenue d'un nouveau procès. La question soulevée en

l'espèce porte sur la nature de l'intention requise pour justifier une déclaration de culpabilité de meurtre conformément au sous-al. 212a)(ii) du *Code criminel*.

Arrêt (le juge en chef Lamer est dissident): Le pourvoi est accueilli.

Les juges L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier, **Cory**, McLachlin et Iacobucci: L'intention qui doit être démontrée en vue d'entraîner une déclaration de culpabilité aux termes du sous-al. 212a)(ii) comporte deux aspects. Il doit y avoir a) une intention subjective de causer des lésions corporelles et b) une connaissance subjective que les lésions corporelles sont de nature à causer la mort. Il n'y a qu'un «léger assouplissement» dans la *mens rea* requise pour une déclaration de culpabilité de meurtre en vertu du sous-al. 212a)(ii) par rapport au sous-al. 212a)(i).

Non seulement doit-il y avoir *mens rea*, mais il doit y avoir concomitance avec l'acte reproché. Toutefois, il n'est pas toujours nécessaire que l'acte coupable et l'intention soit complètement concomitants; ils doivent seulement coïncider à un moment donné. Un acte (*actus reus*) qui peut être innocent ou tout au plus irréfléchi à l'origine peut devenir criminel à une étape ultérieure lorsque l'accusé prend connaissance de la nature de l'acte et refuse quand même de modifier sa façon d'agir. La réponse à la question de savoir si la *mens rea* coïncide avec l'acte répréhensible dépend dans une large mesure de la nature de l'acte.

Pour obtenir une déclaration de culpabilité, le ministère public devait démontrer que l'accusé avait l'intention de causer des lésions corporelles qu'il savait être en fin de compte à ce point dangereuses et graves qu'elles étaient de nature à causer la mort de la victime. Toutefois, il n'était pas nécessaire que cette intention existe pendant toute la durée de l'étranglement. Le jury pouvait déduire qu'en saisissant la victime au cou, l'intimé avait l'intention de lui causer des lésions corporelles qu'il savait de nature à causer sa mort. Le jury pouvait raisonnablement déduire que l'*actus reus* et la *mens rea* coïncidaient au moment où l'accusé a saisi la victime au cou et l'a secouée -- il y avait alors la coïncidence nécessaire entre l'acte répréhensible de l'étranglement et l'intention requise de causer des lésions corporelles que l'accusé savait de nature à causer la mort de la victime. L'intimé avait connaissance de ces actes avant de «perdre conscience». Il n'était pas nécessaire que l'intention requise continue d'exister tout au long du temps nécessaire pour causer la mort de la victime. Si le décès résulte d'une série d'actes répréhensibles faisant partie d'une seule opération, il faut alors démontrer que l'intention requise a, à un moment donné, coïncidé avec les actes répréhensibles.

En examinant l'exposé dans son ensemble, les jurés comprendraient adéquatement les questions soulevées, le droit relatif à l'accusation à laquelle l'accusé fait face et les éléments de preuve dont ils devraient tenir compte pour trancher les questions. En règle générale, on ne doit pas sans cesse disséquer les directives au jury, les soumettre à un examen détaillé et les critiquer. Il faut plutôt interpréter l'exposé dans son ensemble. Évidemment, les directives au jury doivent exposer la position du ministère public et de la défense, les questions juridiques qui sont soulevées et les éléments de preuve qui peuvent être appliqués pour trancher les questions juridiques et, en fin de compte, pour déterminer la culpabilité ou l'innocence de l'accusé. Le juge du procès a, à maintes reprises, donné au jury des directives appropriées sur les conséquences de la consommation d'alcool par l'intimé, sur la capacité de former l'intention requise et, en présumant que cette capacité existait, sur la nécessité de cette intention dans les circonstances.

Le juge en chef Lamer (dissident): Pour qu'un exposé soit adéquat en vertu du sous-al. 212a)(ii), il est essentiel que le jury comprenne qu'il doit y avoir intention de causer des lésions corporelles que l'accusé sait être de nature à causer la mort. Il doit ressortir clairement de l'exposé que l'intention de causer des lésions corporelles, sans la connaissance qu'elles sont de nature à causer la mort, est insuffisante. Il ressort de l'examen de l'ensemble de l'exposé que cela n'a pas été fait de façon adéquate.

Étrangler intentionnellement et consciemment quelqu'un pendant quelques secondes seulement pourrait constituer ou ne pas constituer des lésions corporelles au sens du sous-al. 212a)(ii). Bien que l'expression «lésions corporelles» ne soit pas définie dans cette disposition, la définition que donne l'art. 245.1, savoir une blessure qui nuit à la santé ou au bien-être du plaignant et qui n'est pas de nature passagère ou sans importance, offre une certaine indication générale quant à l'interprétation de cette expression contenue au sous-al. 212a)(ii) et montre que les lésions corporelles comprennent une vaste gamme de blessures.

L'intention de causer des lésions corporelles n'amène pas inexorablement à conclure que l'accusé savait que les lésions corporelles étaient de nature à causer la mort. Ce second aspect est essentiel à un verdict de culpabilité de meurtre en vertu du sous-al. 212a)(ii). Surtout quand il s'agit d'un acte comme saisir quelqu'un au cou, il se peut qu'il n'y ait au départ aucune intention de causer la mort ni aucune connaissance que cet acte est de nature à causer la mort. Mais vient un moment où la conduite répréhensible devient susceptible de causer la mort. C'est à ce moment-là ou après que l'accusé doit être conscient de la probabilité de mort. Il n'est pas nécessaire que cette conscience se poursuive jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de Terre-Neuve (1991), 89 Nfld. & P.E.I.R. 1, 278 A.P.R. 1, qui a infirmé la déclaration de culpabilité rendue par le juge O'Regan siégeant avec jury et qui a ordonné la tenue d'un nouveau procès. Pourvoi accueilli, le juge en chef Lamer est dissident.

J. Thomas Eagan, pour l'appelante.

Ernest L. Gittens, pour l'intimé.

Procureur de l'appelante: Ministère de la Justice, St. John's.

Procureurs de l'intimé: Gittens, Casey, St. John's.

Paulette Giroux, et al c. Caisse Populaire de Maniwaki, et al (Qué.) (22608)

Jugement rendu le 21 janvier 1993 / Judgment rendered January 21, 1993

Répertorié: Caisse populaire de Maniwaki c. Giroux / Indexed as: Caisse populaire de Maniwaki v. Giroux

Présents: Les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier et Cory.

Assurances -- Assurance-invalidité -- Cessation d'invalidité -- Fardeau de la preuve -- Versements déjà effectués en vertu de la police -- Moment où les versements de l'assureur peuvent être interrompus -- Code civil du Bas-Canada, art. 1203.

L'appelante Giroux contracte un emprunt hypothécaire auprès de la Caisse populaire intimée. Cet emprunt, cautionné par l'appelant Mercier, est assorti d'un contrat d'assurance-vie délivré par la compagnie d'assurance intimée. Cette police comprend une garantie en cas d'invalidité. Environ deux ans plus tard, une blessure au dos empêche l'assurée de vaquer normalement à ses occupations et l'oblige à subir de nombreux traitements. L'assureur accepte sa réclamation et, conformément à la police, paye à la Caisse les intérêts dus sur la dette. L'assureur cesse les paiements d'intérêts l'année suivante après que l'assurée eut refusé de lui fournir un certificat médical attestant son état. Poursuivis par la Caisse pour manquement à leurs engagements prévus à l'acte hypothécaire, les appelants exercent un recours en garantie contre l'assureur. La Cour supérieure accueille l'action de la Caisse et rejette la demande en garantie. Le juge de première instance constate que la preuve médicale prépondérante indique que l'assurée ne souffre pas d'incapacité chronique. En ce qui concerne le fardeau de la preuve, il considère qu'il reposait sur l'assurée. La Cour d'appel rejette l'appel interjeté par les appelants. La seule question en litige dans le présent pourvoi est la suivante: lorsque des paiements ont été faits en vertu d'un contrat d'assurance-invalidité, l'assureur assume-t-il le fardeau de prouver que l'assurée ne souffre plus d'invalidité avant d'interrompre les paiements?

Arrêt (le juge L'Heureux-Dubé est dissidente): Le pourvoi est rejeté.

Les juges La Forest, Sopinka, Gonthier et Cory: En vertu du contrat d'assurance, c'est l'assuré qui a l'obligation contractuelle de faire la preuve de son invalidité pour que l'obligation de payer de l'assureur prenne naissance et c'est également l'assuré qui a l'obligation de fournir, à la demande de l'assureur, des preuves de la continuation de son invalidité. Le fait que l'assureur effectue des versements démontre simplement qu'il admet l'invalidité et non qu'il la considère permanente. L'obligation de payer de l'assureur prendra fin en vertu de la clause 3 de la police si, selon le rapport médical fourni en vertu de la clause 9, l'état de l'assuré ne correspond plus à une invalidité. Un refus de l'assuré de fournir lui-même des preuves satisfaisantes quant à la continuation de son invalidité ou de se soumettre à un examen médical par un médecin désigné par l'assureur constitue l'inexécution d'une obligation contractuelle, et l'assureur peut alors cesser l'exécution de ses propres obligations. La cessation des versements de l'assureur repose alors sur la règle de l'exception d'inexécution et l'état physique de l'assuré n'entre pas en ligne de compte.

L'obligation contractuelle de l'assuré de fournir les preuves de la continuation de l'invalidité doit cependant être distinguée du fardeau de la preuve dans le contexte judiciaire. En vertu du second alinéa de l'art. 1203 C.c.B.-C., c'est la personne qui réclame l'extinction d'une obligation qui doit justifier les faits sur lesquels est fondée sa contestation. En l'espèce, l'assureur est devenu débiteur de l'assurée au moment de l'accident en raison de la réalisation du risque et l'assurée détenait alors une créance vis-à-vis de l'assureur. Il incombe donc à l'assureur d'établir l'extinction de son obligation en démontrant la cessation de l'invalidité. Le changement d'état de l'assurée est un fait qui modifie la relation entre les parties. Puisque c'est l'assureur qui invoque ce changement de situation, il doit le prouver.

Bien que le juge de première instance ait commis une erreur en imposant le fardeau de la preuve à l'assurée, ses conclusions, confirmées par la Cour d'appel, ne sont pas erronées. Le premier juge n'a pas eu la moindre hésitation quant aux preuves présentées par les experts des deux parties établissant la fin de l'invalidité, sans avoir à considérer le fardeau de la preuve pour en décider.

L'assureur n'a pas à faire la preuve de la cessation de l'invalidité avant d'interrompre les paiements. Le contrat d'assurance est synallagmatique. En vertu de la présente police, l'assureur est tenu de payer les intérêts à la Caisse en cas

d'invalidité de l'assurée, et celle-ci doit faire la preuve de la continuation de son invalidité, à la demande de l'assureur. Si la preuve de la continuation de l'invalidité n'est pas «satisfaisante» aux yeux de l'assureur (clause 9), il peut ne plus considérer l'assurée comme invalide et cesser les versements (clause 3). En cas de litige sur la question de l'invalidité, l'assureur ne peut être forcé de continuer les paiements tant qu'un jugement n'est pas rendu. Le tribunal chargé de trancher le litige décidera de la cessation de l'invalidité et des prestations exigibles et, si les prestations sont insuffisantes, eu égard à la conclusion du tribunal quant à la date de cessation de l'invalidité, il y aura condamnation en conséquence avec intérêts sur les arrérages, s'il en est. Le droit aux prestations est fonction de l'existence de l'invalidité et non de la date du jugement tranchant le litige. Par ailleurs, si l'assurée ne remplit pas son obligation contractuelle de fournir les preuves demandées, l'assureur peut interrompre l'exécution de son obligation en vertu de l'exception d'inexécution.

Le juge L'Heureux-Dubé (dissidente): Tout en étant d'accord avec la majorité sur le fond du litige, vu le prisme à travers lequel le juge de première instance a analysé la preuve, les fins de la justice seront mieux servies par une nouvelle audition au cours de laquelle les règles de preuve appropriées seront appliquées.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec, [1991] R.R.A. 884, qui a confirmé un jugement de la Cour supérieure, [1988] R.J.Q. 430. Pourvoi rejeté, le juge L'Heureux-Dubé est dissidente.

Paulette Giroux, en personne.

Personne n'a comparu pour l'appellant Mercier.

Jean Trépanier, pour l'intimée la Caisse populaire de Maniwaki.

Gilles de Billy, c.r., et Odette Jobin-Laberge, pour l'intimée Assurance-vie Desjardins.

Procureur de l'intimée la Caisse populaire de Maniwaki: Jean Trépanier, Maniwaki.

Procureurs de l'intimée Assurance-vie Desjardins: Lavery, de Billy, Québec.

Present: La Forest, L'Heureux-Dubé, Sopinka, Gonthier and Cory JJ.

Insurance -- Disability insurance -- Cessation of disability -- Burden of proof -- Payments already made under policy -- Point at which insurer's payments may be interrupted -- Civil Code of Lower Canada, art. 1203.

The appellant Giroux obtained a hypothecary loan from the respondent Caisse populaire. This loan, which was guaranteed by the appellant Mercier, was accompanied by a life insurance contract issued by the respondent insurance company. This policy included a guarantee in the event of disability. Some two years later, a back injury prevented the insured from performing her normal activities and required her to undergo numerous treatments. The insurer accepted her claim and, pursuant to the policy, paid the Caisse the interest owed on the debt. The insurer stopped paying interest the following year after the insured refused to provide it with a medical certificate attesting to her condition. The Caisse brought an action against the appellants for their failure to fulfil their commitments under the deed of hypothec and they brought an action in warranty against the insurer. The Superior Court allowed the Caisse's action and dismissed the action in warranty. The trial judge found that the preponderance of the medical evidence indicated that the insured was not suffering from a chronic disability. He was of the view that the onus of proof was on the insured. The Court of Appeal dismissed the appellants' appeal. The only issue in this appeal is the following: when payments have been made under a disability insurance contract, does the onus shift to the insurer to establish that the insured is no longer disabled before payments may be discontinued?

Held (L'Heureux-Dubé J. dissenting): The appeal should be dismissed.

Per La Forest, Sopinka, Gonthier and Cory JJ.: Under the insurance contract, the insured has a contractual obligation to establish his or her disability in order for the insurer to have an obligation to pay and it is also the insured who is obliged to provide proof of continuing disability at the insurer's request. The fact that the insurer makes payments establishes simply that it admits the disability and not that it considers it permanent. The insurer's obligation to pay will terminate under clause 3 of the policy if the medical report provided under clause 9 shows that the insured's condition no longer amounts to a disability. A refusal by the insured to provide satisfactory proof of continuation of the disability himself or herself or to undergo a medical examination by a physician designated by the insurer constitutes non-performance of a contractual obligation and the insurer may then cease performing its own obligations. Cessation of payments by the insurer then rests on the rule of the exception for non-performance and the insured's physical condition does not come into play.

The insured's contractual obligation to provide evidence of continuation of the disability must however be distinguished from the burden of proof in a judicial context. Under the second paragraph of art. 1203 *C.C.L.C.*, it is the person claiming extinction of an obligation who must prove the facts to support the claim. In this case, the insurer incurred a debt to the insured at the time of the accident by virtue of the occurrence of the risk and the insured then had a claim against the insurer. The onus is accordingly on the insurer to establish the extinction of its obligation by showing that the disability had ceased. The change in the insured's condition is a fact which alters the relations between the parties. Since it is the insurer which alleges the change in situation, it must prove it.

Although the trial judge erred in imposing the burden of proof on the insured, his conclusions, affirmed by the Court of Appeal, are not in error. The trial judge did not have the least hesitation as to the evidence presented by both parties' experts establishing the cessation of the disability, without having to consider the burden of proof to make his decision.

The insurer does not have to prove that the disability has ceased before interrupting payments. The insurance contract is a bilateral contract. Under the present policy, the insurer is required to pay the interest to the Caisse in the event that the insured is disabled, and the insured must provide evidence of the continuation of her disability, at the insurer's request. If the evidence of continuing disability is not "satisfactory" in the eyes of the insurer (clause 9), it may no longer consider the insured to be disabled and cease payments (clause 3). If there is a dispute as to disability, the insurer cannot be forced to continue the payments until judgment is given. The court which resolves the dispute will decide whether the disability has ceased and what benefits may be claimed, and if the benefits are insufficient, in light of the court's finding as to the date when the disability ceased, there will be an award accordingly with interest on the arrears, if any. The right to benefit is dependent on the existence of the disability and not on the date of the judgment resolving the dispute. Moreover, if the insured does not fulfil her contractual obligation to provide the evidence requested, the insurer may interrupt performance of its obligation under the exception for non-performance.

Per L'Heureux-Dubé J. (dissenting): While agreeing with the majority on the merits of the case, in view of the prism through which the trial judge viewed the evidence, the ends of justice would be better served by a rehearing during which the appropriate rules of evidence would be applied.

APPEAL from a decision of the Quebec Court of Appeal, [1991] R.R.A. 884, affirming a judgment of the Superior Court, [1988] R.J.Q. 430. Appeal dismissed, L'Heureux-Dubé J. dissenting.

Paulette Giroux, in person.

No one appeared for the appellant Mercier.

Jean Trépanier, for the respondent Caisse populaire de Maniwaki.

Gilles de Billy, Q.C., and *Odette Jobin-Laberge*, for the respondent Assurance-vie Desjardins.

Solicitor for the respondent Caisse populaire de Maniwaki: Jean Trépanier, Maniwaki.

Solicitors for the respondent Assurance-vie Desjardins: Lavery, de Billy, Québec.

Simcoe & Erie General Insurance Company v. Reid Crowther & Partners Limited (Man.) (22372)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

Indexed as: Reid Crowther & Partners Ltd. v. Simcoe & Erie General Insurance Co. /

Répertorié: Reid Crowther & Partners Ltd. c. Simcoe & Erie General Insurance Co.

Present: La Forest, Sopinka, Gonthier, Cory and McLachlin JJ.

Insurance -- Liability -- Policy a hybrid of "claims-made" and "occurrence" policies -- Subsequent claim arising out of same negligent act -- Whether successive claims for damages arising out of the same negligent act constituting separate claims -- If so, whether the second claim in this case was made during the currency of the policy.

Appellant insured respondent engineering firm for third party liability with a policy that was "claims-made" in that the insurer's obligation to indemnify arose only where a claim was first made against the insured during the policy period. The policy had attributes of an "occurrence" policy, however, in that it disclaimed liability from acts pre-dating the policy.

Respondent designed and supervised the construction of a municipal sewage and water system in 1974 and 1975. The installation, however, was defective and respondent admitted to improperly supervising the project. Appellant indemnified respondent in January 1981 and was given a narrow release confined to the remedial work performed. Expansion work on the system in September 1981 revealed further problems and the complaints made were treated by respondent as a demand for compensation. Respondent proceeded to perform further remedial work at its own expense. Appellant refused to indemnify respondent because the claim did not relate to a claim made prior to the expiry of the policy. The judgment at trial dismissing respondent's action was reversed on appeal. The issues here are: (1) whether successive claims for damages arising out of the same negligent act constitute separate claims; and (2) if so, whether the second claim in this case was made during the currency of the policy.

Held: The appeal should be dismissed.

"Claims-made" and "occurrence" are not legal labels which dictate a certain legal result once a policy is characterized as one or the other. Regardless of what a policy is called, the issue is always what the particular policy dictates. The policy at issue here was a hybrid policy in that it was a "claims-made" policy on its face, and yet disclaimed liability for any claim arising from acts pre-dating the policy where the insured knew of the prior error or negligent act at the date the policy came into effect.

The courts must interpret the provisions of the policy at issue in light of the general principles of interpretation of insurance policies, including, but not limited to: (1) the *contra proferentum* rule; (2) the broad construction of coverage provisions and the narrow construction of exclusion clauses; and, (3) the desirability, at least where the policy is ambiguous, of giving effect to the reasonable expectations of the parties.

The ambiguities in the policy at issue, interpreted in accordance with the *contra proferentum* rule, militate in favour of adopting an interpretation that favours the insured rather than the insurer which drafted the policy. The same result is suggested by the rule that coverage provisions should be construed broadly.

The insured's reasonable expectation must be presumed to be, at a minimum, that the insurance plan would cover legitimate claims on an ongoing basis whether through renewal with the same insurer or through securing new insurance with a different insurer. This presumption is consistent with the discovery principle in that the insurer is able to secure a means of certainty in calculating its risk without unfairly creating gaps in coverage. To hold, however, that damages claimed after expiry of the policy are not part of the claim would be to endorse a situation where an insured could in some circumstances find it impossible to obtain indemnity for a loss.

The damages discovered in 1981 formed part of the original claim made during the policy period. Even if the damages were a separate claim, the claim would have been made within the policy period.

Generally, for a "claim" to be made there must be some form of communication of a demand for compensation or other form of reparation by a third party upon the insured, or at least communication by the third party to the insured of a clear intention to hold the insured responsible for the damages in question. This policy was far from clear on the meaning of "claim". It suggested that the allegation of negligence may constitute a claim, and it did not distinguish between a formal demand and a less formal expression of intention to sue which the reasonable person would interpret as a claim. It was therefore open on the authorities to find that a claim has been made in the absence of a formal demand.

The policy contained no express requirement of a formal demand, or indeed any demand at all, and what constituted a claim "made" was therefore a question to be resolved on the facts. Some authorities require the reasonable expectations of the parties be considered in determining whether a claim is being made. A reasonable person would have inferred that a further claim was being made when shown the further damage that had been discovered and when the comment was made that the work was typical of the job done by the general contractor on the project and approved by respondent. The substance of the claim was made before the policy expired. Appellant might have drafted the policy so as to require a formal written demand for coverage to be triggered. Having chosen not to do so, it must accept that the facts and circumstances may establish a demand and/or assertion of liability sufficient to constitute a "claim" within the wording of the policy.

APPEAL from a judgment of the Manitoba Court of Appeal (1991), 70 Man. R. (2d) 36, 77 D.L.R. (4th) 243, 47 C.C.L.I. 309, [1992] I.L.R. §1-2703, with supplementary reasons (1991), 73 Man. R. (2d) 128, allowing an appeal from a judgment of De Graves J. (1990), 66 Man. R. (2d) 142; 45 C.C.L.I. 172; [1990] I.L.R. §1-2642. Appeal dismissed.

David I. Marr, for the appellant.

Leonard M. French and Dennis Ringstrom, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Campbell, Marr, Winnipeg.

Solicitors for the respondent: Fillmore & Riley, Winnipeg.

Présents: Les juges La Forest, Sopinka, Gonthier, Cory et McLachlin.

Assurance -- Responsabilité -- Police tenant à la fois d'une police «sur la base des réclamations» et d'une police «sur la base des événements» -- Réclamation subséquente découlant du même acte négligent -- Des réclamations successives en dommages-intérêts découlant du même acte négligent constituent-elles des réclamations distinctes? -- Dans l'affirmative, la seconde réclamation présentée en l'espèce a-t-elle été faite pendant la durée de validité de la police?

L'appelante a assuré la firme d'ingénierie intimée à l'égard de la responsabilité envers les tiers. Il s'agissait d'une police d'assurance «sur la base des réclamations», en ce sens que l'assureur était tenu d'indemniser l'intimée seulement lorsqu'une réclamation était présentée pour la première fois contre l'assurée pendant la période d'assurance. La police comportait cependant des caractéristiques d'une police «sur la base des événements», en ce qu'elle ne couvrait pas les actes antérieurs à la police.

L'intimée s'est occupée de la conception d'un réseau municipal d'égout et de distribution d'eau et en a supervisé la construction en 1974 et 1975. Toutefois, l'installation était défectueuse et l'intimée a reconnu avoir mal supervisé le projet. L'appelante a indemnisé l'intimée en janvier 1981 et a reçu une quittance limitée aux travaux de réparation exécutés. Dans le cadre de travaux d'expansion du réseau en septembre 1981, d'autres dommages ont été découverts et les plaintes présentées ont été considérées par l'intimée comme une demande d'indemnisation. L'intimée a fait effectuer d'autres travaux de réparation à ses frais. L'appelante a refusé d'indemniser l'intimée de cette somme au motif qu'elle ne se rapportait pas à une réclamation présentée avant la date d'expiration de la police. La décision de première instance

rejetant l'action de l'intimée a été infirmée en appel. Le présent pourvoi soulève deux questions: (1) Des réclamations successives en dommages-intérêts découlant du même acte négligent constituent-elles des réclamations distinctes? (2) Dans l'affirmative, la seconde réclamation présentée en l'espèce a-t-elle été faite pendant la durée de validité de la police?

Arrêt: Le pourvoi est rejeté.

Les expressions «sur la base des réclamations» et «sur la base des événements» ne sont pas des qualifications juridiques qui entraîneront un résultat juridique donné selon la qualification retenue. Il s'agit toujours de déterminer ce que prévoit la police en question, quelle que soit la qualification qu'on lui donne. La police en cause est une police hybride, en ce sens qu'à première vue elle est une police «sur la base des réclamations», et que pourtant l'assureur ne se portait pas garant des réclamations découlant d'actes antérieurs à la police dans le cas où l'assuré était au courant de l'erreur, de l'omission ou l'acte négligent à la date de prise d'effet de la police.

Les tribunaux doivent interpréter les dispositions de la police contestée en fonction des principes généraux d'interprétation des polices d'assurance, y compris notamment: (1) la règle *contra proferentum*, (2) l'interprétation large des dispositions concernant la garantie et l'interprétation restrictive des clauses d'exclusion, et (3) le fait qu'il est souhaitable, tout au moins dans les cas où la police est ambiguë, de donner effet aux attentes raisonnables des parties.

Les ambiguïtés dans la police en cause, interprétées conformément à la règle *contra proferentum*, militent en faveur d'une interprétation qui favoriserait l'assuré plutôt que l'assureur qui a rédigé la police. On arrive au même résultat en appliquant la règle que les dispositions en matière de garantie doivent recevoir une interprétation large.

On doit présumer que l'assuré s'attend raisonnablement, à tout le moins, que le régime d'assurance lui fournira, sur une base continue, une garantie au titre de réclamations légitimes, que ce soit par le renouvellement d'une police avec le même assureur ou la conclusion d'un nouveau contrat d'assurance avec un assureur différent. Cette présomption est compatible avec le principe de la découverte en ce que l'assureur bénéficie d'une certaine certitude dans le calcul de ses risques, sans créer injustement de trous de garantie. Cependant, soutenir qu'une indemnité réclamée après l'expiration de la police ne fait pas partie de la réclamation équivaudrait à affirmer qu'un assuré ne pourrait pas, dans certaines circonstances, être indemnisé d'une perte.

Les dommages découverts en 1981 faisaient partie de la réclamation initiale présentée pendant la période d'assurance. Même si les dommages constituaient une réclamation distincte, la réclamation aurait été présentée pendant la période d'assurance.

En règle générale, pour qu'une «réclamation» soit présentée, le tiers doit d'une façon quelconque communiquer à l'assuré l'existence d'une demande d'indemnisation ou d'un autre type de réparation ou encore, il doit tout au moins lui communiquer qu'il a clairement l'intention de tenir l'assuré responsable des dommages en question. La police était loin d'être claire sur le sens du terme «réclamation». Elle laisse supposer que l'allégation de négligence peut constituer une réclamation et elle n'établit pas de distinction entre une demande officielle et une expression moins officielle d'une intention d'intenter une poursuite que la personne raisonnable interpréterait comme une réclamation. En conséquence, la jurisprudence permet de conclure qu'il peut y avoir réclamation en l'absence d'une demande officielle.

La police ne renferme aucune exigence explicite quant à une demande officielle ou à toute autre demande, et la question de savoir s'il y a eu «présentation» d'une réclamation devait être tranchée en fonction des faits de l'affaire. Certains arrêts appuient la nécessité de tenir compte des attentes raisonnables des parties lorsque l'on détermine s'il y a eu présentation d'une réclamation. Une personne raisonnable aurait sûrement déduit que l'on présentait une nouvelle réclamation si on lui avait montré les autres dommages qui avaient été découverts et dit qu'ils étaient représentatifs du travail effectué par l'entrepreneur général dans le cadre du projet, et approuvé par l'intimée. La substance de la réclamation a été présentée avant l'expiration de la police. L'appelante aurait pu rédiger la police de façon à exiger une demande écrite officielle pour déclencher l'application de la garantie. Comme elle ne l'a pas fait, elle doit accepter que les

faits et circonstances peuvent servir à établir une demande ou une déclaration de responsabilité qui permettront de constituer une «réclamation» au sens de la police.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Manitoba (1991), 70 Man. R. (2d) 36, 77 D.L.R. (4th) 243, 47 C.C.L.I. 309, [1992] I.L.R. §1-2703, avec motifs supplémentaires (1991), 73 Man. R. (2d) 128, qui a accueilli un appel de la décision du juge De Graves (1990), 66 Man. R. (2d) 142; 45 C.C.L.I. 172; [1990] I.L.R. §1-2642. Pourvoi rejeté.

David I. Marr, pour l'appelante.

Leonard M. French et *Dennis Ringstrom*, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelante: Campbell, Marr, Winnipeg.

Procureurs de l'intimée: Fillmore & Riley, Winnipeg.

Sonia Jane Engel v. Kam-Ppelle Holdings Ltd., et al (Sask.) (21970)

Judgment rendered January 21, 1993 / Jugement rendu le 21 janvier 1993

Indexed as: Engel v. Salyn / Répertoire: Engel c. Salyn

Present: La Forest, Sopinka, Gonthier, Cory and McLachlin JJ.

Torts -- Damages -- Calculation -- Self-employed person -- Calculation based on after-tax cost of replacement labour -- Whether acceptable method of assessing appellant's pecuniary damages.

Torts -- Damages -- Mitigation -- Tort victim refusing further tests -- Expert medical opinion recommending conservative treatment -- Whether appellant's refusal of medical treatment arbitrary or unreasonable resulting in failure to mitigate damages.

The appellant suffered a back injury in a motor vehicle accident. The sole issue at trial was the quantum of damages. The trial judge adopted a formula where the after-tax labour cost of replacement staff was calculated, grossed up by 10 percent to account for employee benefits, and then divided by two to reflect the fact that the appellant owned 50 percent of the business. During the trial, medical experts testified that, although further testing might reveal the exact nature of the injury, back surgery was not recommended unless her pain became unbearable. The appellant had followed this advice and refused to undergo further testing or surgery. The Court of Appeal ordered a new trial because it considered the formula for the calculation of loss of earnings to be inaccurate. It also considered the award for damages to be too high because appellant decided to refuse further testing and so failed to mitigate her losses. At issue here was: (1) whether the formula adopted by the trial judge was an acceptable method of assessing the appellant's pecuniary damages; and, (2) whether appellant arbitrarily or unreasonably refused medical testing and so failed to mitigate her damages.

Held: The appeal should be allowed.

The trial judge must attempt to put the injured party in the position that that party would have enjoyed if the accident had not occurred. Quantifying the victim's contribution to the business is inherently difficult in the case of self-employed persons. The best approach to calculating future losses is dictated by the particular circumstances. Expert witnesses may assist the judge in determining the most appropriate method. Here, the trial judge's approach was reasonable in the circumstances and even somewhat conservative.

Where the injured party is self-employed, decrease in salary may not be an appropriate measure of damages where the paid salary does not reflect the victim's actual contribution to the business. Similarly, a loss of profits approach may be warranted in some cases, and not in others. Inherent risks involved in owning a business may constitute a strong contingency factor but this can be counterbalanced by evidence of good earning potential. No evidence was tendered here on loss of profits (other than the loss attributable to the cost of replacement labour). Since nothing in the evidence suggested that the expert's approach was inappropriate, the Court of Appeal was not entitled to intervene.

The inviolability of the human body is a fundamental legal principle and, barring emergency situations, the onus for proving the need for medical testing lies on those seeking to have it performed. Although the appellant had the right to refuse medical testing intended to determine the exact nature of her injuries, the defendant must not be made to bear the cost of the injured party's choice where such refusal is unreasonable and arbitrary. The decision as to reasonableness is best made by the trier of fact who is in a position to appreciate the evidence first hand. Here, no evidence was tendered as to the lack of risk in undergoing the test or as to the gravity of the consequences in refusing it. The trial judge's conclusion that the appellant did not act arbitrarily or unreasonably was well supported by the evidence.

APPEAL from a judgment of the Saskatchewan Court of Appeal (1990), 81 Sask. R. 153, [1990] 3 W.W.R. 277, allowing an appeal from a judgment of Maurice J. (1988), 68 Sask. R. 312. Appeal allowed.

Kenneth W. Wasylyshen and Daniel Dierker, for the appellant.

E. R. Gritzfeld, Q.C., for the respondents.

Solicitors for the appellant: Wasylshen & Stephaniuk, Yorkton.

Solicitors for the respondents: Gritzfeld & Associates, Regina.

Présents: Les juges La Forest, Sopinka, Gonthier, Cory et McLachlin.

Responsabilité délictuelle -- Dommages-intérêts -- Calcul -- Personne établie à son compte -- Calcul fondé sur le coût après impôt de la main-d'oeuvre de remplacement -- S'agit-il là d'une méthode valable d'évaluation des dommages pécuniaires de l'appelante?

Responsabilité délictuelle -- Dommages-intérêts -- Limitation du préjudice -- Victime d'un délit civil refusant de subir de nouveaux tests -- Traitement conservateur recommandé par des experts médicaux -- Le refus de l'appelante de subir des traitements médicaux était-il arbitraire ou déraisonnable constituant ainsi un manquement à l'obligation de limiter le préjudice?

L'appelante a subi une blessure au dos dans un accident d'automobile. L'unique question en litige au procès était le montant des dommages-intérêts. Le juge de première instance a adopté une formule consistant à calculer le coût après impôt du personnel de remplacement, majoré de 10 pour 100 pour tenir compte des avantages sociaux, et à diviser le montant ainsi obtenu par deux de manière à traduire le fait que l'entreprise appartenait à 50 pour 100 à l'appelante. Au cours du procès, des experts médicaux ont témoigné que de nouveaux tests pourraient révéler la nature précise de la lésion, mais qu'une intervention chirurgicale au dos était déconseillée, à moins que la douleur ne devienne insupportable. Suivant ce conseil, l'appelante a refusé de subir de nouveaux tests ou de se faire opérer. La Cour d'appel a ordonné la tenue d'un nouveau procès parce qu'elle considérait comme inexacte la méthode de calcul de la perte. Elle a en outre jugé trop élevé le montant des dommages-intérêts puisque l'appelante a décidé de refuser de se soumettre à de nouveaux tests, manquant ainsi à son obligation de limiter son préjudice. Les questions en litige en l'espèce sont de savoir (1) si la formule adoptée par le premier juge représente une méthode valable d'évaluation des dommages pécuniaires de l'appelante et (2) si l'appelante a refusé d'une façon arbitraire ou déraisonnable de se soumettre aux tests médicaux, manquant par là à son obligation de limiter son préjudice.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli.

Le juge de première instance doit tenter de mettre la partie lésée dans la situation où elle se serait trouvée n'eût été l'accident. Dans le cas des personnes établies à leur compte, quantifier l'apport de la victime à l'entreprise est une tâche difficile en soi. Ce sont les circonstances particulières qui dictent la meilleure façon d'aborder le calcul des pertes futures. Des témoins experts peuvent aider le juge à décider de la méthode qui convient le mieux. En l'espèce, la méthode du juge de première instance était raisonnable dans les circonstances, voire plutôt prudente.

Lorsque la partie lésée est établie à son compte, la baisse de salaire n'est peut-être pas le critère approprié pour le calcul des dommages-intérêts si le salaire payé ne reflète pas l'apport réel de la victime à l'entreprise. De même, la méthode des profits perdus pourrait se justifier dans certains cas, mais non dans d'autres. Les risques inhérents à la possession d'une entreprise peuvent entraîner des aléas importants, mais c'est là un facteur auquel peut faire contrepois une preuve de l'existence d'un bon potentiel de gains. En l'espèce, aucune preuve d'une perte de profits n'a été produite (hormis celle imputable au coût de la main-d'oeuvre de remplacement). Comme il n'y a rien dans la preuve qui donne à entendre que la méthode de l'expert était inadéquate, l'intervention de la Cour d'appel n'était pas justifiée.

L'intégrité physique de la personne est un principe de droit fondamental et, sauf dans les situations d'urgence, le fardeau de démontrer la nécessité de tests médicaux incombe à ceux qui en demandent l'exécution. Bien que l'appelante fût en droit de refuser de subir des tests médicaux visant à déterminer la nature exacte de ses blessures, il ne faut pas faire

supporter au défendeur le coût du choix de la partie lésée lorsque le refus est déraisonnable et arbitraire. C'est le juge des faits qui est en meilleure position pour prendre la décision quant au caractère raisonnable, car c'est lui qui peut apprécier la preuve de première main. En l'espèce, on n'a produit aucune preuve établissant que le test ne présentait pas de risque ni aucune preuve quant à la gravité des conséquences du refus de le subir. La conclusion du premier juge que l'appelante n'a agi ni arbitrairement ni déraisonnablement est solidement étayée par la preuve.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Saskatchewan (1990), 81 Sask. R. 153, [1990] 3 W.W.R. 277, qui a accueilli l'appel interjeté contre une décision du juge Maurice (1988), 68 Sask. R. 312. Pourvoi accueilli.

Kenneth W. Wasylshen et Daniel Dierker, pour l'appelante.

E. R. Gritzfeld, c.r., pour les intimés.

Procureurs de l'appelante: Wasylshen & Stephaniuk, Yorkton.

Procureurs des intimés: Gritzfeld & Associates, Regina.

A.G. Webster v. Her Majesty the Queen (Crim.) (P.E.I.) (22856) (Reasons only/ motifs déposés)

Judgment rendered November 3, 1992 (*sub nom. A.G.W. v. Her Majesty The Queen*) / Jugement rendu le 3 novembre 1992 (*sub nom. A.G.W. c. Sa Majesté La Reine*)

Indexed as: R. v. Webster / Répertoire: R. c. Webster

Present: Lamer C.J. and La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, McLachlin and Iacobucci JJ.

Criminal law -- Extraordinary remedies -- Certiorari -- Availability -- Provincial Court Judge dismissing accused's application, brought prior to election, to quash information on grounds of insufficiency -- Whether certiorari available to review Provincial Court Judge's decision.

Criminal law -- Information -- Validity -- Provincial Court Judge dismissing accused's application, brought prior to election, to quash information on grounds of insufficiency -- Whether information an absolute nullity -- Whether certiorari available to review Provincial Court Judge's decision.

The accused was charged with several sexual offences. Prior to election, he applied to the Provincial Court for an order quashing the information on the basis, among others, that it failed to specify the place or the time of the offences so as to satisfy the sufficiency requirements of s. 581(3) of the *Criminal Code*. The Provincial Court Judge concluded that while "some measure of insufficiency exist[ed] in each of the charges, . . . it [was] not of such a degree as would vitiate the charges" and dismissed the application. The Prince Edward Island Supreme Court, Trial Division, dismissed the accused's application for *certiorari* to quash the Provincial Court Judge's decision and the Appeal Division upheld the judgment.

Held: The appeal should be dismissed.

A provincial court judge conducting a preliminary hearing has jurisdiction to determine the validity of the information and the correctness of his ruling in that regard cannot generally be challenged by *certiorari*. Here, the information was not an absolute nullity -- it was not so badly drawn up as to fail to give the accused fair notice of the charge -- and in deciding whether or not to quash, the Provincial Court Judge was exercising jurisdiction he undoubtedly had under s. 601 of the *Criminal Code*. This case thus falls within the general rule and *certiorari* was not available to review the Provincial Court Judge's decision. *Certiorari*, however, could be available in certain rare and highly exceptional circumstances.

APPEAL from a judgment of the Prince Edward Island Supreme Court, Appeal Division (1991), 14 W.C.B. (2d) 689, dismissing the accused's appeal from a judgment of Campbell J. dismissing his application for *certiorari*. Appeal dismissed.

John L. MacDougall, Q.C., for the appellant.

Darrell E. Coombs, for the respondent.

Solicitors for the appellant: MacLeod, MacDougall, Crane & Parkman, Charlottetown.

Solicitor for the respondent: The Crown Attorney's Office, Charlottetown.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges La Forest, L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, McLachlin et Iacobucci.

Droit criminel -- Recours extraordinaires -- Certiorari -- Possibilité de recourir au certiorari -- Rejet par un juge de la Cour provinciale de la demande d'annulation, pour cause d'insuffisance de détails, de la dénonciation que l'accusé a faite avant d'effectuer un choix -- Peut-on recourir au certiorari pour contrôler la décision d'un juge de la Cour provinciale?

Droit criminel -- Dénonciation -- Validité -- Rejet par un juge de la Cour provinciale de la demande d'annulation, pour cause d'insuffisance de détails, de la dénonciation que l'accusé a faite avant d'effectuer un choix -- La dénonciation est-elle entachée de nullité absolue? -- Peut-on recourir au certiorari pour contrôler la décision d'un juge de la Cour provinciale?

L'accusé a été inculpé de plusieurs infractions d'ordre sexuel. Avant d'effectuer un choix, il a demandé à la Cour provinciale de rendre une ordonnance annulant la dénonciation pour le motif, notamment, qu'elle ne précisait pas suffisamment le lieu et le moment de l'infraction pour satisfaire aux exigences en matière de caractère suffisant prévues au par. 581(3) du *Code criminel*. Le juge de la Cour provinciale a conclu que même si "toutes les accusations [étaient], dans une certaine mesure, insuffisamment détaillées, elles ne [étaient] pas au point d'être viciées" et il a rejeté la demande. La Section de première instance de la Cour suprême de l'Île-du-Prince-Édouard a rejeté la demande de *certiorari* de l'accusé visant à annuler la décision du juge de la Cour provinciale et la Section d'appel a confirmé la décision de ce dernier.

Arrêt: Le pourvoi est rejeté.

Un juge de la Cour provinciale qui tient une enquête préliminaire est compétent pour déterminer la validité de la dénonciation, et la justesse de sa décision à cet égard ne saurait généralement être contestée par voie de *certiorari*. En l'espèce, la dénonciation n'était pas entachée de nullité absolue -- elle n'était pas mal rédigée au point de ne même pas informer l'inculpé de l'accusation -- et, en décidant de l'annuler ou non, le juge de la Cour provinciale exerçait la compétence que lui confère incontestablement l'art. 601 du *Code criminel*. Il s'ensuit donc que la règle générale s'applique en l'espèce et que le *certiorari* ne pouvait servir à contrôler la décision du juge de la Cour provinciale. Toutefois, il serait possible de recourir au *certiorari* dans certaines circonstances rares et exceptionnelles.

POURVOI contre un arrêt de la Section d'appel de la Cour suprême de l'Île-du-Prince-Édouard (1991), 14 W.C.B. (2d) 689, qui a rejeté l'appel interjeté par l'accusé contre une décision du juge Campbell de rejeter sa demande de *certiorari*. Pourvoi rejeté.

John L. MacDougall, c.r., pour l'appelant.

Darrell E. Coombs, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelant: MacLeod, MacDougall, Crane & Parkman, Charlottetown.

Procureur de l'intimée: The Crown Attorney's Office, Charlottetown.

WEEKLY AGENDA

ORDRE DU JOUR DE LA SEMAINE

AGENDA for the week beginning January 25, 1993.

ORDRE DU JOUR pour la semaine commençant le 25 janvier 1993.

Date of Hearing/
Date d'audition

NO.

Case Number and Name/
Numéro et nom de la cause

- 25/01/93 to/au 26 Daniel Plouffe v. Christine Shea (Qué.)(22296)
26/01/93 - AND BETWEEN -
6 Irene Helen Young v. James Kam Chen Young, et al. (B.C.)(22227)
- 27/01/93 8 Janice Berg v. The University of B.C. School of Family and Nutritional Sciences, et al. (B.C.)(22638) - AND
BETWEEN - B.C. Council of Human Rights v. University of B.C. and the School
of Family and Nutritional Sciences, et al. (B.C.)(22640)
- 28/01/93 1 The Minister of Finance of Canada et al. v. Robert James Finlay (F.C.A.)(Man.)(22162)
- 29/01/93 4 Robert Cunningham v. Her Majesty The Queen in Right of Canada et al.
(Crim.)(Ont.)(22451)
- 29/01/93 11 Her Majesty the Queen v. Mr. Arthur Wayne Endicott (Crim.)(Alta.)(22810)

NOTE:

This agenda is subject to change. Hearing dates should be confirmed with Process Registry staff at (613) 996-8666.

Cet ordre du jour est sujet à modification. Les dates d'audience devraient être confirmées auprès du personnel du greffe au (613) 996-8666.

 22296 DANIEL PLOUFFE c. CHRISTINE SHEA

Charte canadienne des droits et libertés - Droit de la famille - Garde et droit de visite - Liberté de religion.

Les parties ont fait vie commune entre 1981 et 1984. De cette union est née un enfant, le 12 juillet 1984. Les parties ont cessé de faire vie commune en août 1984 et l'intimée a toujours gardé l'enfant depuis cette date. Par convention écrite en date du 16 octobre 1984, les parties ont convenu que l'intimée aurait la garde légale de l'enfant et que l'appelant exercerait ses droits de visite sur préavis de 24 heures à l'intimée.

La preuve révèle que les rapports entre les parties se sont détériorés lorsque l'appelant a cessé de pratiquer la religion catholique pour se consacrer à celle des Témoins de Jéhovah. Il ne travaille que pour subvenir à ses besoins vitaux et consacre le reste de son temps à la lecture de la Bible, à la prédication et à la diffusion de sa religion. Il tente également d'imposer sa religion à tous ceux qui l'entourent. L'intimée, de religion catholique, lui reproche d'endoctriner l'enfant et de ne pas respecter les modalités de l'entente quant à ses droits de visite.

Le 19 novembre 1987, l'appelant présente une requête pour que soit déclarée nulle l'entente du 16 octobre 1984 et pour obtenir la garde de l'enfant ou, subsidiairement, obtenir des droits d'accès plus étendus. La Cour supérieure rejette la requête, mais modifie l'entente quant aux droits de visite. La Cour d'appel rejette l'appel interjeté par l'appelant contre cette décision, le juge Proulx est dissident. L'appelant obtient l'autorisation de se pourvoir en Cour suprême du Canada. Le 11 juillet 1991, le Juge en chef formule les questions constitutionnelles suivantes:

1. Les articles 653 et 654 du *Code civil du Québec* et l'art. 30 du *Code civil du Bas-Canada*, qui prévoient que les décisions judiciaires en matière de garde et de droit d'accès doivent être prises "dans l'intérêt de l'enfant", portent-ils atteinte aux droits et libertés garantis aux al. 2a), b) et d) de la *Charte canadienne des droits et libertés*?
2. Si la réponse à la première question est affirmative, les art. 653 et 654 du *Code civil du Québec* et l'art. 30 du *Code civil du Bas-Canada* sont-ils justifiés, en tant que limites raisonnables, par l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés* et, donc, compatibles avec la *Loi constitutionnelle de 1982*?
3. Les articles 653 et 654 du *Code civil du Québec* et l'art. 30 du *Code civil du Bas-Canada* violent-ils les garanties d'égalité énoncées à l'art. 15 de la *Charte canadienne des droits et libertés*?
4. Si la réponse à la troisième question est affirmative, les art. 653 et 654 du *Code civil du Québec* et l'art. 30 du *Code civil du Bas-Canada* sont-ils justifiés, en tant que limites raisonnables, par l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés* et, donc, compatibles avec l'art. 15 de la *Loi constitutionnelle de 1982*?

Origine de la cause:	Québec
N° de greffe	22296
Jugement de la Cour d'appel:	Le 27 novembre 1990
Avocats:	W. Glen How, c.r. pour l'appelant Me Isabelle Michaud pour l'intimée
Mémoire de l'appelant:	40 pages

22296 DANIEL PLOUFFE v. CHRISTINE SHEA

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Family law - Custody and visiting rights - Freedom of religion.

The parties lived together between 1981 and 1984. On July 12, 1984, a child was born of this union. The parties ceased living together in August 1984 and the respondent has had custody of the child since that date. By a written agreement dated October 16, 1984, the parties agreed that the respondent would have legal custody of the child and that the appellant would exercise his visiting rights on 24 hours prior notice to the respondent.

The evidence disclosed that the relations between the parties deteriorated when the appellant ceased practising the Roman Catholic religion and joined the Jehovah's Witnesses. He only work enough to cover his basic needs and spent the rest of his time reading the Bible, preaching and propagating his religion. He also tried to impose his religion on everyone around him. The respondent, of Catholic faith, charged that he was indoctrinating the child and not observing the terms of the agreement as to visiting rights.

On November 19, 1987, the appellant filed an application to invalidate the agreement of October 16, 1984, and obtain custody of the child, or alternatively to obtain more extensive visiting rights. The Superior Court dismissed the application, but altered the agreement as to visiting rights. The Court of Appeal dismissed the appeal by the appellant from that decision, Proulx J.A. dissenting. The appellant obtained leave to appeal to the Supreme Court of Canada. On July 11, 1991, the Chief justice formulated the following constitutional questions:

1. Do articles 653 and 654 of the *Civil Code of Quebec*, and article 30 of the *Civil Code of Lower Canada*, which provide that judicial decisions regarding custody and access be made "in the interest of the child" deny the rights and freedoms guaranteed in s. 2(a), (b), and (d) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?
2. If the answer to question 1 is affirmative, are articles 653 et 654 of the *Civil Code of Quebec*, and article 30 of the *Civil Code of Lower Canada*, justified as reasonable limits by s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and therefore not inconsistent with the *Constitution Act, 1982*?
3. Do articles 653 and 654 of the *Civil Code of Quebec*, and article 30 of the *Civil Code of Lower Canada* violate the guarantees to equality set out in s. 15 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?
4. If the answer to question 3 is affirmative, are articles 653 and 654 of the *Civil Code of Quebec*, and article 30 of the *Civil Code of Lower Canada*, justified as reasonable limits by s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and therefore not inconsistent with the *Constitution Act, 1982*?

Origin of the case:	Quebec
File No.:	22296
Judgment of the Court of Appeal:	November 27, 1990
Counsel:	W. Glen How, Q.C., for the appellant Isabelle Michaud for the respondent
Factum of the Appellant:	40 pages

22227 HELEN IRENE YOUNG v. JAMES KAM CHEN YOUNG ET AL.

Canadian Charter of Rights and Freedom - Family law - Statutes - Freedom of religion - Divorce - Custody - Access - Maintenance - Division of property.

The parties were married in 1974. They separated in 1987. On July 12, 1988, the Appellant filed a petition for divorce in which she claimed custody of the three children of the marriage who were then aged 9 years, 7 years and 11 months respectively. As for access, she stated in her petition:

" The [Appellant] is willing for the Respondent spouse to have access as has occurred in the last year, namely one visit per month, provided that he not attempt to convert the children to the Jehovah's Witnesses religion which he has recently adopted."

Concurrently with the petition, the Appellant filed a notice of motion seeking orders, *inter alia*, for interim and permanent custody of the children, interim and permanent maintenance for herself and the children, and specified access to the Respondent in the following terms:

" An order that the Respondent have specified access as he has requested in the past 15 months since separation, being one visit per month, and that during access the Respondent not attempt to inculcate the three infant children with the teachings of Jehovah's Witness faith; nor shall take them to any functions of the church or have in the presence of the children any one of the Jehovah's Witness faith;"

The Respondent filed an application to dismiss that last paragraph on the ground that "... it represents blatant religious discrimination" and sought a declaration that the Appellant's demand violated the three children and the Respondent's rights guaranteed by sections 2(a), (b), (d), 7 and 15(1) of the *Charter*.

The trial judge granted custody of the children to the Appellant, who was also solely responsible for the religious upbringing of the children. The Respondent could not discuss the Jehovah's Witness religion with the children, take them to any religious services, canvassing or meetings, without the written consent of the Respondent, and could not expose the children to religious discussions with a third party without the consent of the Appellant. The trial judge made also a number of orders relating to the property and financial situation of the parties. The Respondent appealed the decision of the trial judge. The Court of Appeal allowed the appeal in part, striking out the religious restrictions imposed on the Respondent's right of access, Southin J.A. dissenting on that point, and varying certain orders relating to the financial situation of the parties.

On July 11, 1991, the Chief Justice stated the following constitutional questions:

1. Do ss. 16(8) and 17(5) of the *Divorce Act, 1985*, which provide that judicial decisions regarding custody and access be made "in the best interests of the child", deny the rights and freedoms guaranteed in s. 2(a), (b), and (d) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?
2. If the answer to question 1 is affirmative, are ss. 16(8) and 17(5) of the *Divorce Act, 1985*, justified as reasonable limits by s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and therefore not inconsistent with the *Constitution Act, 1982*?
3. Do ss. 16(8) and 17(5) of the *Divorce Act, 1985*, violate the guarantees to equality set out in s. 15(1) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?
4. If the answer to question 3 is affirmative, are ss. 16(8) and 17(5) of the *Divorce Act, 1985*, justified as reasonable limits by s. 1 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and therefore not inconsistent with the *Constitution Act, 1982*?

Origin of the cause:

British Columbia

File No.: 22227

Judgment of the Court of Appeal: October 25, 1990

Counsel: Lorne N. MacLean for the Appellant
W. Glen How, Q.C. for the Respondent

Factum of the Appellant: 40 pages

22227 HELEN IRENE YOUNG c. JAMES KAM CHEN YOUNG ET AL

Charte canadienne des droits et libertés - Droit de la famille - Lois - Liberté de religion - Divorce - Garde - Droit de visite
- Pension alimentaire - Partage des biens.

Les parties se sont mariées en 1974 et se sont séparées en 1987. Le 12 juillet 1988, l'appelante a déposé une demande de divorce dans laquelle elle sollicitait la garde des trois enfants du mariage qui avaient alors 9 ans, 7 ans et 11 mois respectivement. Quant au droit de visite, elle affirmait dans sa demande :

«L'[appelante] désire que l'époux intimé ait le même droit de visite que celui dont il a bénéficié l'année dernière, savoir une visite par mois, pourvu qu'il ne tente pas de convertir les enfants à la religion des Témoins de Jéhovah à laquelle il a adhéré récemment.»

En même temps que cette demande, l'appelante a déposé un avis de requête demandant, entre autres, la garde provisoire et permanente des enfants, une pension alimentaire provisoire et permanente pour elle-même et les enfants et un droit d'accès spécifique à l'intimé formulé dans les termes suivants :

«Une ordonnance portant que l'intimé a le droit d'accès spécifique qu'il a demandé dans les 15 derniers mois depuis la séparation, soit une visite par mois, et qu'au cours des visites, l'intimé ne tente pas d'inculquer aux trois enfants la foi des Témoins de Jéhovah; et qu'il ne do it les amener à aucune cérémonie de l'église ni les mettre en présence d'aucun fidèle des Témoins de Jéhovah;»

L'intimé a demandé le rejet du dernier paragraphe pour le motif que «il représente une discrimination religieuse flagrante», ainsi qu'une déclaration portant que la demande de l'appelante viole les droits que les articles 2a), b), d), 7 et 15(1) de la *Charte* reconnaissent aux trois enfants et à l'intimé.

Le juge de première instance a accordé la garde des enfants à l'appelante qui était également seule responsable de l'éducation religieuse des enfants. L'intimé ne pouvait pas discuter de la religion des Témoins de Jéhovah avec les enfants, ni les amener à une cérémonie, sollicitation ou assemblée religieuses sans le consentement écrit de l'appelante, et il ne pouvait pas exposer les enfants à des discussions religieuses avec un tiers sans le consentement de l'appelante. Le juge de première instance a également rendu un certain nombre d'ordonnances quant aux biens et à la situation financière des parties. L'intimé a interjeté appel de cette décision. La Cour d'appel a accueilli l'appel en partie, retranchant les restrictions religieuses imposées au droit de visite de l'intimé, le juge Southin étant dissident sur ce point, et a modifié certaines ordonnances relatives à la situation financière des parties.

Le 11 juillet 1991, le Juge en chef a énoncé les questions constitutionnelles suivantes:

1. Les paragraphes 16(8) et 17(5) de la *Loi de 1985 sur le divorce*, qui prévoient que les décisions judiciaires en matière de garde et de droit d'accès doivent «tenir compte de l'intérêt de l'enfant», portent-ils atteinte aux droits et libertés garantis aux al. 2a), b) et d) de la *Charte canadienne des droits et libertés*?
2. Si la réponse à la première question est affirmative, les par. 16(8) et 17(5) de la *Loi de 1985 sur le divorce* sont-ils justifiés, en tant que limites raisonnables, par l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés* et, donc compatibles avec la *Loi constitutionnelle de 1982*?
3. Les paragraphes 16(8) et 17(5) de la *Loi de 1985 sur le divorce* violent-ils les garanties d'égalité énoncées au par. 15(1) de la *Charte canadienne des droits et libertés*?
4. Si la réponse à la troisième question est affirmative, les par. 16(8) et 17(5) de la *Loi de 1985 sur le divorce* sont-ils justifiés, en tant que limites raisonnables, par l'article premier de la *Charte canadienne des droits et libertés* et, donc compatibles avec la *Loi constitutionnelle de 1982*?

Origine: Colombie-Britannique

N° du greffe:

22227

Arrêt de la Cour d'appel: 25 octobre 1990

Avocats: Lorne N. MacLean pour l'appelante
W. Glen How, c.r., pour l'intimé

Mémoire de l'appelante: 40 pages

22638 JANICE BERG v. THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA SCHOOL OF FAMILY NUTRITIONAL SCIENCES AND BRITISH COLUMBIA COUNCIL OF HUMAN RIGHTS

Administrative law - Statutes - Civil rights - Interpretation - Judicial review - Jurisdiction - Discrimination - Application of s. 3 of the *Human Rights Act*, S.B.C. 1984, c. 22 - Interpretation of "accommodation, service or facility customarily available to the public" -

The Appellant complained that the Respondent University discriminated against her on the basis of a mental disability in refusing to complete a rating sheet required for an internship and in refusing to give her a key to facilitate access to the faculty building. In its decision, the Respondent Council found that the Respondent University had contravened s. 3 of the *Human Rights Act* by denying the Appellant a key to the School and by denying her a rating sheet by reason of her mental disability. It awarded her \$ 2, 000 for the indignity and humiliation she suffered. The Respondent University sought judicial review of that decision and a declaration that the Respondent Council lacked jurisdiction to make its decision and erred in its interpretation of the Act. Lander J. set aside the decision of the Respondent Council. The Appellant appealed the decision to the British Columbia Court of Appeal which dismissed the appeal. The Appellant was granted leave to appeal to the Supreme Court of Canada. The appeal raises the following issues:

1. Do services offered by a university to a student already enrolled in the university come within the protection afforded by s. 3 of the *Human Rights Act* (s.B.C. 1984, c. 22) against discrimination in the provision of "services customarily available to the public"?
2. Does the element of discretion or personal evaluation in the providing of a service customarily available to the public affect the applicability of the protection afforded in s. 3 of the *Human Rights Act* against discrimination in the provision of such a service?
3. What is the standard of judicial review of a decision made by an administrative tribunal and in particular a human rights tribunal?

Origin of the case: British Columbia

File No.: 22638

Judgment of the Court of Appeal: June 6, 1991

Counsel: David W. Mossop, Judith L. Ashbourne for the Appellant
Bruce F. Fraser Q.C., for the Respondent University
George H. Copley for the B.C. Council

Factum of Appellant: 40 pages

22638 JANICE BERG c. THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA SCHOOL OF FAMILY AND NUTRITIONAL SCIENCES ET BRITISH COLUMBIA COUNCIL OF HUMAN RIGHTS

Droit administratif - Lois - Droits civils - Interprétation - Contrôle judiciaire - Compétence - Discrimination - Application de l'art. 3 de la *Human Rights Act*, S.B.C. 1984, ch. 22 - Interprétation de «installations, services ou établissements destinés au public».

L'appelante s'est plainte que l'université intimée a commis à son égard un acte discriminatoire fondé sur sa déficience mentale en refusant de remplir une feuille de notation requise pour un stage et en refusant de lui remettre une clé pour lui faciliter l'accès à la faculté. Dans sa décision, le Conseil intimé a conclu que l'université intimée avait contrevenu à l'art. 3 de la *Human Rights Act* en refusant à l'appelante une clé de l'école et en lui refusant la feuille de notation en raison de sa déficience mentale. Le Conseil a accordé à l'appelante 2 000 \$ pour l'indignité et l'humiliation qu'elle a subies. L'université intimée a demandé un contrôle judiciaire de cette décision et un jugement déclarant que le Conseil intimé n'était pas compétent pour rendre une décision et qu'il avait interprété erronément la loi. Le juge Lander a infirmé la décision du Conseil intimé. L'appelante a sans succès interjeté appel de cette décision à la Cour d'appel de la Colombie-Britannique. Elle a reçu l'autorisation de se pourvoir devant la Cour suprême du Canada. L'appel soulève les questions suivantes :

1. Les services offerts par une université à un étudiant qui y est déjà inscrit sont-ils visés par la protection offerte à l'art. 3 de la *Human Rights Act* (S.B.C. 1984, ch. 22) contre toute discrimination en matière de prestation de «services destinés au public»?
2. Les facteurs de discrétion et d'évaluation personnelle dans la prestation d'un service destiné au public influent-ils sur l'applicabilité de la protection offerte à l'art. 3 de la *Human Rights Act* contre toute discrimination dans la prestation de ce service?
3. Quelle est la norme en matière de contrôle judiciaire d'une décision rendue par un tribunal administratif et en particulier un tribunal des droits de la personne?

Origine : Colombie-Britannique

N° du greffe : 22638

Arrêt de la Cour d'appel Le 6 juin 1991

Avocats : David W. Mossop, Judith L. Ashbourne pour l'appelante
Bruce F. Fraser, c.r., pour l'université intimée
George H. Copley pour le Conseil de la C.-B.

Mémoire de l'appelante 40 pages

22640 BRITISH COLUMBIA COUNCIL OF HUMAN RIGHTS v. THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA SCHOOL OF FAMILY AND NUTRITIONAL SCIENCES AND JANICE BERG

Administrative law - Statutes - Civil rights - Interpretation - Judicial review - Jurisdiction - Discrimination - Application of s. 3 of the *Human Rights Act*, S.B.C. 1984, c. 22 - Interpretation of "accommodation, service or facility customarily available to the public".

The Respondent Berg complained that the Respondent University discriminated against her on the basis of a mental disability in refusing to complete a rating sheet required for an internship and in refusing to give her a key to facilitate access to the faculty building. In its decision, the Appellant Council found that the Respondent University had contravened s. 3 of the *Human Rights Act* by denying the Respondent Berg a key to the School and by denying her a rating sheet by reason of her mental disability. The Appellant awarded her \$ 2, 000 for the indignity and humiliation she suffered. The Respondent University sought judicial review of that decision and a declaration that the Appellant lacked jurisdiction to make its decision and erred in its interpretation of the Act. Lander J. set aside the decision of the Appellant. The Appellant appealed the decision to the British Columbia Court of Appeal which dismissed the appeal. The Appellant was granted leave to appeal to the Supreme Court of Canada. The appeal raises the following issues:

1. Did the Member Designate err in accepting jurisdiction to entertain the complain filed by Ms. Berg?
2. What is the standard of judicial review of a decision made by an administrative tribunal and in particular a Human Rights tribunal?

Origin of the case: British Columbia

File No.: 22640

Judgment of the Court of Appeal: June 6, 1991

Counsel: George H. Copley for the Appellant Council
David W. Mossop, Judith L. Ashbourne for the Respondent Berg
Bruce F. Fraser Q.C., for the Respondent University

Factum of Appellant: 27 pages

22640 BRITISH COLUMBIA COUNCIL OF HUMAN RIGHTS c. THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA SCHOOL OF FAMILY AND NUTRITIONAL SCIENCES ET JANICE BERG

Droit administratif - Lois - Libertés publiques - Interprétation - Contrôle judiciaire - Compétence - Discrimination - Application de l'art. 3 de la *Human Rights Act*, S.B.C. 1984, ch. 22 - Interprétation de «installations, services ou établissements destinés au public».

L'intimée Berg s'est plainte que l'université intimée a commis à son égard un acte discriminatoire fondé sur sa déficience mentale en refusant de remplir une feuille de notation requise pour un stage et en refusant de lui remettre une clé pour lui faciliter l'accès à la faculté. Dans sa décision, le Conseil appelant a conclu que l'université intimée avait contrevenu à l'art. 3 de la *Human Rights Act* en refusant à l'intimée Berg une clé de l'école et en lui refusant la feuille de notation en raison de sa déficience mentale. L'appelant lui a accordé 2 000 \$ pour l'indignité et l'humiliation qu'elle a subies. L'université intimée a demandé un contrôle judiciaire de cette décision et un jugement déclarant que l'appelant n'était pas compétent pour rendre une décision et qu'il avait interprété erronément la loi. Le juge Lander a infirmé la décision de l'appelant. Ce dernier a sans succès interjeté appel de cette décision à la Cour d'appel de la Colombie-Britannique. Il a reçu l'autorisation de se pourvoir devant la Cour suprême du Canada. L'appel soulève les questions suivantes :

1. Le membre désigné a-t-il commis une erreur en acceptant d'instruire et de juger la plainte déposée par Mme Berg?
2. Quelle est la norme en matière de contrôle judiciaire d'une décision rendue par un tribunal administratif et en particulier un tribunal des droits de la personne?

Origine : Colombie-Britannique

N° du greffe : 22640

Arrêt de la Cour d'appel Le 6 juin 1991

Avocats : George H. Copley pour le Conseil appelant

David W. Mossop, Judith L. Ashbourne pour l'intimée Berg et Bruce F. Fraser, c.r., pour l'université intimée

Mémoire de l'appelant 27 pages

22162 THE MINISTER OF FINANCE OF CANADA, THE MINISTER OF NATIONAL HEALTH AND WELFARE OF CANADA AND THE ATTORNEY GENERAL OF CANADA v. ROBERT JAMES FINLAY

Crown law - Social welfare - Constitutional law - Whether contributions by the Minister of Finance and certificates from Minister of Health and Welfare pursuant to the *Canada Assistance Plan*, R.S.C., 1985, c. C-1, are illegal so long as the *Social Allowances Act*, R.S.M. 1987, c. S-160, continues to authorize the reduction of social assistance payments to persons in need in the province, to recover debts - Whether said contributions and certificates they are illegal as long as the Province of Manitoba permits municipalities to establish their own rates of assistance, independent of provincial authority.

The *Canada Assistance Plan*, R.S.C., 1985, c. C-1, provides for cost sharing between the federal and provincial governments for social welfare and assistance programs. Pursuant to this statute, the government of Manitoba entered into an agreement with the federal government, under which the federal government agreed to match the province's payments for the financial assistance for persons in need of such assistance. Assistance was defined, in the *Plan*, as being aid for the purpose of providing for certain basic requirements, including food, shelter and clothing. It soon became apparent that the *Plan* did not make provision for payment to provinces in respect of overpayments to recipients, and, accordingly, amendments to the *Canada Assistance Plan Regulations*, C.R.C. 1978, c. 382, were enacted to remedy this. These amendments permit provinces, on certain conditions, to recover overpayments from the recipients. The *Social Allowances Act*, R.S.M. 1987, c. S 160, provides for payments to "unemployable persons" and provides for deduction of overpayments in an amount that would not cause "undue hardship" to the recipients.

The Respondent, is a resident of Manitoba, who is receives benefits under the *Social Allowances Act*. Deductions from his assistance payments have been made in order to permit the recovery of three amounts said to be overpayments. The Respondent began this action against the Appellants in the Federal Court of Canada, Trial Division, seeking a declaration that payments by the Appellant Minister of Finance and certificates by the Appellant Minister of National Health and Welfare are illegal as long as the *Social Allowances Act* authorizes such deductions. The trial judge granted the declaratory relief sought. The Appellants appealed to the Federal Court of Appeal, which allowed their appeal, in part, and also allowed the Respondent's cross-appeal.

Origin of the case:	Manitoba
File No.:	22162
Judgment of the Court of Appeal:	July 6, 1990
Counsel:	Eric A. Bowie Q.C. and Harry Ginter for the Appellants G. Patric S. Riley for the Respondent
Factum of the Appellants:	17 pages

22162 **LE MINISTRE DES FINANCES DU CANADA, LE MINISTRE DE LA SANTÉ NATIONALE ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL DU CANADA ET LE PROCUREUR GÉNÉRAL DU CANADA c. ROBERT JAMES FINLAY**

Couronne - Bien-être social - Droit constitutionnel - Les contributions effectuées par le ministre des Finances et les certificats délivrés par le ministre de la Santé et du Bien-être social en vertu du *Régime d'assistance publique du Canada*, L.R.C. (1985), ch. C-1, sont-ils illégaux tant que la *Loi sur l'aide sociale*, C.P.L.M. (1987), ch. S-160, continue de permettre la réduction des prestations d'assistance sociale versées aux personnes nécessiteuses de la province, pour le recouvrement de créances? - Ces contributions et certificats sont-ils illégaux tant que la province du Manitoba permet aux municipalités d'établir leurs propres montants d'assistance, indépendamment des autorités provinciales?

Le *Régime d'assistance publique du Canada*, L.R.C. (1985), ch. C-1, prévoit le partage des coûts entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux pour les programmes de bien-être social et d'assistance sociale. Conformément à cette loi, le gouvernement du Manitoba a conclu avec le gouvernement fédéral une entente en vertu de laquelle celui-ci a convenu de fournir des sommes égales à celles versées par la province à titre d'aide financière pour les personnes ayant besoin d'une assistance de ce genre. L'assistance a été définie, par le *Régime*, comme l'aide pour que soient satisfaits les besoins fondamentaux, dont la nourriture, le logement et le vêtement. Il est vite devenu évident que le *Régime* ne prévoyait pas de paiements aux provinces relativement aux paiements faits en trop aux bénéficiaires, et, par conséquent, on a apporté des modifications au *Règlement du Régime d'assistance publique du Canada*, C.R.C. 1978, ch. 382, afin de remédier à la situation. Ces modifications permettent aux provinces, à certaines conditions, de recouvrer des bénéficiaires les paiements faits en trop. La *Loi sur l'aide sociale*, C.P.L.M. (1987), ch. S-160, prévoit les paiements faits aux «personnes inaptes au travail» et prévoit la déduction des paiements faits en trop pour un montant qui ne causerait pas de «préjudice indu» aux bénéficiaires.

L'intimé réside au Manitoba et reçoit des prestations en vertu de la *Loi sur l'aide sociale*. On a procédé à des déductions sur ses prestations d'assistance publique afin de permettre le recouvrement de trois montants considérés comme ayant été faits en trop. L'intimé a intenté la présente action contre les appelants devant la Section de première instance de la Cour fédérale du Canada, en vue d'obtenir un jugement déclaratoire portant que les paiements effectués par l'appelant le ministre des Finances et les certificats délivrés par l'appelant le ministre de la Santé nationale et du Bien-être social sont illégaux tant que la *Loi sur l'aide sociale* permet des déductions de ce genre. Le juge de première instance a accordé le jugement déclaratoire sollicité. Les appelants ont interjeté appel devant la Cour d'appel fédérale, qui a accueilli leur appel en partie et a également accueilli l'appel incident de l'intimé.

Origine :	Manitoba
N° du greffe:	22162
Arrêt de la Cour d'appel:	Le 6 juillet 1990
Avocats:	Eric A. Bowie, c.r., et Harry Gliner pour les appelants G. Patrick S. Riley pour l'intimé
Mémoire des appelants:	17 pages

22451 ROBERT CUNNINGHAM v. HER MAJESTY THE QUEEN IN RIGHT OF CANADA AND THE WARDEN OF KINGSTON PENITENTIARY

Criminal law - Parole - Prerogative writs - *Habeas corpus* - Statutes - Interpretation - Whether Court of Appeal erred in finding that new provisions of *Parole Act*, R.S.C., 1985, c. P-2, do not violate the principles of fundamental justice to the extent that they are applicable to prisoners sentenced prior to the provisions being promulgated - Whether Court of Appeal erred in holding that the referral of the Appellant to the National Parole Board, being made within six months of the Appellant's presumptive release date, was lawful - Section 21.3(3)(a)(ii) of the *Parole Act*.

On February 14, 1981, the Appellant was sentenced to 12 years imprisonment. He had originally been convicted of second degree murder following the axe slaying of a Chatham Head, New Brunswick man. On appeal, a new trial was ordered, which resulted in a conviction for manslaughter. Under the parole rules in force at the time he was sentenced, in the normal course the Appellant could be expected to be released on mandatory supervision after serving two-thirds of his sentence, specifically, April 8, 1989. The *Parole Act* was amended in 1986 to allow the Commissioner of Corrections, within six months of the "presumptive release date", to refer a case to the National Parole Board where he has reason to believe the prisoner should not be released either on the basis of his behaviour during those six months, or because of information received during those six months. Shortly before his release date, the Appellant received notice that the Commissioner had decided to seek continued detention of the Appellant.

In 1988, the Appellant's parole officer had recommended him for parole, and had requested a community assessment, as the Appellant had indicated he would be returning to his home town, not far from the scene of the crime. The community was very concerned about the Appellant's early release, given the violence of the crime. Following the detention hearing, the Appellant was ordered to be detained until his sentence expires on February 13, 1993, subject to annual reviews. The Appellant brought an application in the Supreme Court of Ontario, seeking a writ of *habeas corpus*. This application was refused. He appealed to the Court of Appeal for Ontario, but his appeal was dismissed. He appeals to the Supreme Court of Canada by leave.

Origin of the case: Ontario

File No.: 22451

Judgment of the Court of Appeal: October 18, 1990

Counsel: Fergus J. O'Connor for the Appellant
Terrence Joyce Q.C. and John B. Edmond for the Respondent

Factum of the Appellant: 31 pages

22451 ROBERT CUNNINGHAM c. SA MAJESTÉ LA REINE DU CHEF DU CANADA ET LE DIRECTEUR DU PÉNITENCIER DE KINGSTON

Droit criminel - Libération conditionnelle - Brefs de prérogative - *Habeas Corpus* - Lois - Interprétation - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en concluant que les nouvelles dispositions de la *Loi sur la libération conditionnelle*, L.R.C. (1985), ch. P-2, ne violent pas les principes de justice fondamentale dans la mesure où elles s'appliquent aux détenus dont la peine a été prononcée avant la promulgation des dispositions? - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en concluant à la légalité du renvoi du cas de l'appelant à la Commission nationale des libérations conditionnelles dans les six mois de la date prévue pour sa libération? - Sous-alinéa 21.3(3)a)(ii) de la *Loi sur la libération conditionnelle*.

Le 14 février 1981, l'appelant a été condamné à 12 ans d'emprisonnement. Il a d'abord été déclaré coupable de meurtre au deuxième degré à la suite de l'assassinat à la hache d'un homme de Chatham Head (Nouveau-Brunswick). En appel, on a ordonné la tenue d'un nouveau procès à la suite duquel il a été déclaré coupable d'homicide involontaire coupable. En vertu des règles relatives à la libération conditionnelle en vigueur lorsqu'il a reçu sa peine, l'appelant aurait normalement pu s'attendre à être mis en liberté surveillée après avoir purgé deux-tiers de sa peine, soit le 8 avril 1989. La *Loi sur la libération conditionnelle* a été modifiée en 1986 pour permettre au commissaire aux services correctionnels de renvoyer le cas à la Commission nationale des libérations conditionnelles dans les six mois de la «date prévue pour la libération» lorsqu'il a des motifs de croire que le détenu ne devrait pas être remis en liberté soit en raison de son comportement pendant ces six mois, soit en raison de renseignements obtenus pendant ces six mois. Peu avant sa date de libération, l'appelant a été avisé de la décision du commissaire de demander son maintien en incarcération.

En 1988, l'agent de libération conditionnelle de l'appelant a recommandé la mise en liberté conditionnelle de ce dernier et il a demandé une enquête communautaire, l'appelant lui ayant fait part de sa volonté de retourner dans son village natal, près du lieu du crime. Compte tenu de la violence du crime, la collectivité s'inquiétait de la libération anticipée de l'appelant. À l'issue d'une audience de maintien en incarcération, on a ordonné la détention de l'appelant jusqu'à l'expiration de sa peine, le 13 février 1993, sous réserve d'exams annuels. L'appelant a présenté sans succès une demande à la Cour suprême de l'Ontario en vue d'obtenir un bref d'*habeas corpus*. Il a formé un appel à la Cour d'appel de l'Ontario qui l'a rejeté. Il se pourvoit devant la Cour suprême du Canada sur autorisation.

Origine :Ontario

N° du greffe :22451

Arrêt de la Cour d'appel: Le 18 octobre 1990

Avocats :Fergus J. O'Connor pour l'appelant
Terrence Joyce, c.r., et John B. Edmond pour l'intimée

Mémoire de l'appelant: 31 pages

22810HER MAJESTY THE QUEEN v. ARTHUR WAYNE ENDICOTT

Criminal law - Evidence - Trial procedure - Charge to the jury - Credibility - Sexual offences - Whether the Court of Appeal erred in law by interfering with findings of credibility implicit in the jury's verdict on the basis of a letter of the trial judge which disputed those findings - Whether the Court of Appeal erred in law in directing a new trial to enable the Respondent to advance any factual, legal, or procedural arguments stemming from the amendment between the date of the offence and the date of trial of the law respecting sexual offences.

The Respondent was charged with anal intercourse with the complainant, when the complainant was a small boy. The boy, now in his teens, testified to the acts, and the Respondent testified denying them. There were no other witnesses, but several witnesses testified for the defence tending to cast doubt on the complainant's testimony. The trial judge's charge to the jury was favourable to the Respondent in certain respects but it said nothing about any dangers in the Appellant's case, nor suggested that the complainant's evidence lacked weight. After some deliberation, the jury convicted. The Respondent appealed to the Court of Appeal where the panel who heard argument stated the evidence left them with serious doubts. At this juncture, the panel unexpectedly received a communication from the trial judge who wrote to the Chief Justice and stated that he felt the verdict was unsafe because of some improbabilities in the complainant's evidence. Copies of the letter were forwarded to both parties. The Court of Appeal asked for further submissions with respect to the letter. After having received written submissions, the Court of Appeal quashed the conviction and gave the Appellant leave to conduct a new trial. Because the precise offence of which the Respondent was convicted on did not exist at the time it was alleged to have occurred, the Court of Appeal gave the Respondent leave to advance any factual, legal or procedural arguments triggered by the old offence or by the change of offence.

The following are the issues raised in this appeal:

1. Whether the Court of Appeal erred in law by interfering with findings of credibility implicit in the jury's verdict on the basis of a letter of the trial judge which disputed those findings.
2. Whether the Court of Appeal erred in law in directing a new trial to enable the Respondent to advance any factual, legal, or procedural arguments stemming from the amendment between the date of the offence and the date of trial of the law respecting sexual offences.

Origin of the case: Alberta

File No: 22810

Judgment of the Court of Appeal: December 5, 1991

Counsel: Agent for the Attorney General of Alberta, K. Tjosvold, for the Appellant

C.A. Rice for the Respondent

Factum of the Appellant: 31 pages

22810SA MAJESTÉ LA REINE c. ARTHUR WAYNE ENDICOTT

Droit criminel - Preuve - Procédure au procès - Exposé au jury - Crédibilité - Infractions sexuelles - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur de droit en modifiant les conclusions de crédibilité implicites dans le verdict du jury sur le fondement d'une lettre du juge du procès qui contestait ces conclusions? - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur de droit en ordonnant la tenue d'un nouveau procès pour permettre à l'intimé de faire valoir tout argument factuel, juridique ou procédural découlant de la modification apportée au droit relatif aux infractions sexuelles entre la date de l'infraction et la date du procès?

L'intimé a été accusé de relations sexuelles anales avec le plaignant alors que celui-ci était petit garçon. Le garçon, maintenant adolescent a témoigné quant aux actes et l'intimé les a niés en témoignage. Il n'y avait aucun autre témoin des faits, mais la déposition de plusieurs témoins de la défense tendait à jeter le doute sur le témoignage du plaignant. L'exposé du juge au jury était favorable à l'intimé à certains égards, mais il n'a rien dit des dangers que comportait la preuve de l'appelante ni n'a laissé entendre que le témoignage du plaignant était faible. Après délibérations, le juré a rendu un verdict de culpabilité. Les membres de la Cour d'appel qui ont entendu l'appel ont dit que la preuve soulevait de graves doutes dans leur esprit. A ce moment-là, les membres de la Cour d'appel ont reçu inopément une lettre du juge du procès adressée au Juge en chef qui disait qu'il estimait que le verdict n'était pas sûr à cause de certaines invraisemblances dans le témoignage du plaignant. Copie de la lettre a été transmise aux deux parties. La Cour d'appel a demandé des arguments relativement à la lettre. Après avoir reçu les arguments écrits, la Cour d'appel a annulé la déclaration de culpabilité et a autorisé l'appelante à tenir un nouveau procès. Parce que l'infraction précise dont l'intimé avait été reconnu coupable n'existait plus au moment où elle aurait été commise, la Cour d'appel a autorisé l'intimé à faire valoir tout argument factuel, juridique ou procédural que l'ancienne infraction ou la modification de l'infraction rendaient pertinent.

L'appel porte sur les questions suivantes:

1. La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur de droit en modifiant les conclusions de crédibilité implicites dans le verdict du jury sur le fondement d'une lettre du juge du procès qui contestait ces conclusions?
2. La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur de droit en ordonnant la tenue d'un nouveau procès pour permettre à l'intimé de faire valoir tout argument factuel, juridique ou procédural découlant de la modification apportée au droit relatif aux infractions sexuelles entre la date de l'infraction et la date du procès?

Origine: Alberta

N° du greffe: 22810

Arrêt de la Cour d'appel: Le 5 décembre 1991

Avocats: Représentant du procureur général de l'Alberta, K. Tjosvold, pour l'appelante
C.A. Rice pour l'intimé

Mémoire de l'appelante: 31 pages

**CUMULATIVE INDEX -
APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL**

**INDEX CUMULATIF - REQUÊTES
EN AUTORISATION DE POURVOI**

This index includes applications for leave to appeal standing for judgment at the beginning of 1993 and all the applications for leave to appeal filed or heard in 1993 up to now.

Cet index comprend les requêtes en autorisation de pourvoi en délibéré au début de 1993 et toutes celles produites ou entendues en 1993 jusqu'à maintenant.

*01 Refused/Refusée

*02 Refused with costs/Refusée avec dépens

*03 Granted/Accordée

*04 Granted with costs/Accordée avec dépens

*05 Discontinuance filed/Désistement produit

*A Applications for leave to appeal filed/Requêtes en autorisation de pourvoi produites

*B Submitted to the Court/Soumises à la Cour

*C Oral Hearing/Audience

*D Reserved/En délibéré

Disposition/ CASE/AFFAIRE Résultat	Status/ Statut	
Page		
<i>337965 B.C. Ltd. v. Tackama Forest Products Ltd.</i> (B.C.), 23139, *B	2709(92)	
<i>Abdool v. Somerset Place Developments of Georgetown Ltd.</i> (Ont.), 23347, *A	1(93)	
<i>Acklands Ltd. v. 74108 Manitoba Ltd.</i> (Man.), 23277, *B	34(93)	
<i>Acme Building and Construction Ltd. v. Corporation of the Town of Newcastle</i> (Ont.), 23228, *B	14(93)	
<i>Afridi v. Royal Bank of Canada</i> (Sask.), 23108, *B	2359(92)	
<i>Ahvazi c. Université Concordia</i> (Qué.), 23136, *B	2522(92)	
<i>Alain v. Attorney General of Canada</i> (B.C.), 23373, *A	4(93)	
<i>Alfaro c. Centre de prévention de Montréal (The Warden)</i> (Crim.) (Qué.), 23137, *A	2037(92)	
<i>Allam c. Nessia Investments Ltd.</i> (Qué.), 23168, *A	2048(92)	
<i>Alta Surety Co. v. Corporation of the Town of Vaughan</i> (Ont.), 23155, *02 21.1.93	2516(92)	41(93)
<i>Anderdon Estates Ltd. v. Corporation of the City of Windsor</i> (Ont.), 23172, *B	2542(92)	
<i>Antosko v. The Queen</i> (F.C.A.), 23282, *B	17(93)	
<i>Arbour c. Société canadienne de la Croix-Rouge</i> (Qué.), 23334, *A	2772(92)	
<i>Ashmead v. The Queen in right of the province of British Columbia</i> (B.C.), 23184, *01 21.1.93	2654(92)	42(93)
<i>Assessor of Area #16 -- Chilliwack v. Carolin Mines Ltd. (Anglo Swiss Mining Corporation)</i> (B.C.), 23245, *B	21(93)	
<i>Auto Concrete Curb Ltd. v. South Nation River Conservation Authority</i> (Ont.), 23090, *A	1732(92)	
<i>Bail c. Université de Montréal</i> (Qué.), 23256, *B	37(93)	
<i>Band v. The Queen</i> (F.C.A.), 23349, *A	1(93)	
<i>Bank of Montreal v. Bale</i> (Ont.), 23371, *A	3(93)	
<i>Banque nationale du Canada c. Tolaram Fibers Inc.</i>		

(Qué.), 23227, *B	2780(92)	
<i>Bassant c. Dominion Textile Inc.</i> (Qué.), 23354, *A	2(93)	
<i>Bâtiments Fafard Inc. c. La Reine</i> (Qué.), 22750, *B	307(92)	
<i>Bawolak c. Exroy Resources Ltd.</i> (Qué.), 23342, *A	1(93)	
<i>Beliveau c. Comité de discipline du Barreau du Québec</i> (Qué.), 23118, *02 21.1.93	2304(92)	48(93)
<i>Beliveau c. Comité de discipline du Barreau du Québec</i> (Qué.), 23119, *02 21.1.93	2305(92)	48(93)
<i>Bernier c. Daoust</i> (Qué.), 23266, *B	37(93)	
<i>Billett v. Laframboise</i> (Alta.), 23348, *A	3(93)	
<i>Bilodeau c. Couture</i> (Qué.), 22711, *B	33(92)	
<i>Borsman v. Cherry</i> (B.C.), 23249, *B	22(93)	
<i>Boulangier c. Commission scolaire régionale de</i> <i>L'Estrie</i> (Qué.), 23333, *A	2772(92)	
<i>British Columbia Securities Commission v. Pezim</i> (B.C.), 23113, *B	2515(92)	
<i>Browning Harvey Ltd. v. The Queen</i> (F.C.A)(Nfld.), 23167, *B	2517(92)	
<i>Canadian Broadcasting Corporation v. Canada Labour</i> <i>Relations Board</i> (F.C.A.)(Ont.), 23142, *B	2544(92)	
<i>Canadian Broadcasting Corporation v. National Association of</i> <i>Broadcast Employees and Technicians</i> (Ont.), 23352, *A	2(93)	
<i>Canadian General Insurance Co. v. 132284 Canada Ltd.</i> (Ont.), 23182, *A	2535(92)	
<i>Canadian Union of Public Employees, Local 1159 v. Restigouche</i> <i>Senior Citizen's Home Inc.</i> (N.B.), 23363, *A	2(93)	
<i>Canepa v. Minister of Employment and Immigration</i> (Ont.), 23192, *01 21.1.93	2657(92)	42(93)
<i>Caratun v. Caratun</i> (Ont.), 23310, *A	2622(92)	
<i>Carleton Condominium Corporation No. 347 v. Trendsetter</i> <i>Developments Ltd.</i> (Ont.), 23235, *05 4.1.93	2345(92)	66(93)
<i>Carrier Sekani Tribal Council v. Minister of the Environment</i> (F.C.A.)(B.C.), 23133, *B	2441(92)	
<i>Chaba v. Greschuk</i> (Alta.), 23000, *A	1216(92)	
<i>Charles c. Université de Montréal</i> (Qué.), 23280, *B	36(93)	
<i>Charles R. Bell Ltd. v. The Queen</i> (F.C.A.), 23287, *A	2514(92)	
<i>Chartrand c. Directeur de l'établissement de détention Leclerc</i> (Crim.)(Qué.), 23174, *01 21.1.93	2440(92)	41(93)
<i>Chivukula v. The Queen in right of Ontario</i> (Ont.), 23185, *B	2660(92)	
<i>Chouinard c. Downs</i> (Qué.), 23341, *A	1(93)	
<i>Chu v. Laurentian Bank of Canada</i> (Alta.), 23286, *A	2514(92)	
<i>City of Dartmouth v. Industrial Estates Ltd.</i> (N.S.), 23379, *A	4(93)	
<i>Comité paritaire de l'industrie de la chemise c. Procureur</i> <i>général du Québec</i> (Qué.), 23083, *B	2356(92)	
<i>Communauté Urbaine de Montréal c. Placements Ansec Ltée</i> (Qué.), 23278, *A	2513(92)	
<i>Conseil canadien des relations du travail c. Procureur</i> <i>général du Canada</i> (C.A.F.)(Qué.), 23211, *B	2668(92)	
<i>Construction Amtron Inc. c. Corbeil</i> (Qué.), 22562, *A	1783(91)	
<i>Corporation municipale de Saint-Donat c. 155849</i> <i>Canada Inc.</i> (Qué.), 23219, *B	2675(92)	

<i>Corporation of the District of Maple Ridge v. Anderson (B.C.), 23239, *B</i>	10(93)	
<i>Côté c. Lim (Qué.), 23080, *A</i>	1614(92)	
<i>Couture Leclerc et Assoc. Inc. c. Hervé Pomerleau Inc. (Qué.), 22148, *B</i>	259(91)	
<i>Cyrus v. Minister of Health and Welfare (F.C.A.), 23180, *01 21.1.93</i>	2660(92)	47(93)
<i>Defilippis v. 568293 Ontario Ltd. (Ont.), 23177, *B</i>	2546(92)	
<i>Descoteaux c. Banque nationale du Canada (Qué.), 23322, *A</i>	2702(92)	
<i>Eryomin v. Minister of Employment and Immigration (F.C.A.), 23383, *A</i>	4(93)	
<i>Eyford v. The Queen (Crim.)(B.C.), 23295, *01 21.1.93</i>	2703(92)	44(93)
<i>Farinacci v. The Queen (Ont.), 23059, *B</i>	30(93)	
<i>Farm Credit Corporation v. Dupuis (Sask.), 23330, *A</i>	2772(92)	
<i>Farm Credit Corporation v. Dupuis (Sask.), 23331, *A</i>	2772(92)	
<i>Fernandes v. The Director (Winnipeg Central) (Man.), 23169, *B</i>	2518(92)	
<i>Freeman v. Corporation of the District of West Vancouver (B.C.), 23367, *A</i>	3(93)	
<i>Friends of the Athabasca Environmental Association v. Lack (Alta.), 23208, *B</i>	2708(92)	
<i>Garnet Lane Developments Ltd. v. Webster (Ont.), 23279, *A</i>	2513(92)	
<i>Gibney v. Gilliland (B.C.), 23159, *B</i>	2519(92)	
<i>Gornergrat Developments Ltd. v. Ryan Road Developments Inc. (Ont.), 23323, *A</i>	2702(92)	
<i>Granville Savings and Mortgage Corporation v. Campbell (Man.), 23210, *B</i>	2671(92)	
<i>Greater Edmonton Development Corporation v. BTK Holdings Ltd. (Alta.), 23281, *A</i>	2621(92)	
<i>Greenbaum c. Friedman (Qué.), 23233, *A</i>	2345(92)	
<i>Greggor v. Cook (Man.), 23365, *A</i>	3(93)	
<i>Gresham v. Ernst & Young Inc. (Sask.), 22888, *A</i>	716(92)	
<i>Groupe Commerce Compagnie d'Assurances c. Service d'entretien Ribo Inc. (Qué.), 23242, *B</i>	25(93)	
<i>Haig v. Kingsley (F.C.A.), 23223, *A</i>	2326(92)	
<i>Hale c. La Reine (C.A.F.)(Qué.), 23193, *B</i>	2664(92)	
<i>Hardouin c. Commission d'Appel en Matière de Lésions Professionnelles (Qué.), 23261, *B</i>	2711(92)	
<i>Harrigan v. The Queen (Ont.), 22958, *A</i>	916(92)	
<i>Hartley v. The Queen (Crim.)(Alta.), 23338, *B</i>	29(93)	
<i>Heller v. Greater Vancouver Regional District (B.C.), 23271, *B</i>	34(93)	
<i>Hillcrest Housing Ltd. v. Wedge (P.E.I.), 23229, *B</i>	12(93)	
<i>Hiscock c. La Reine (Crim.)(Qué.), 22933, *B</i>	2670(92)	
<i>Hoogenraad v. Iannone (B.C.), 22971, *B</i>	1739(92)	
<i>Hudson's Bay Co. v. Wetston (Ont.), 23006, *B</i>	2352(92)	
<i>Hydro-Québec c. Desrochers (Qué.), 23263, *B</i>	2712(92)	

<i>Insurance Corporation of British Columbia v. Minister of Financial Institutions</i> (Ont.), 23128, *B	2353(92)	
<i>International Longshoremen's and Warehousemen's Union -- Canada Area Locals 500, 502, 503, 504, 505, 506, 508, 515 and 519 v. The Queen</i> (F.C.A.), 23306, *A	2621(92)	
<i>Issa v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23252, *01 21.1.93	2662(92)	49(93)
<i>Jeffreys v. The Queen</i> (Ont.), 23061, *B	30(93)	
<i>Jobin v. The Queen</i> (Crim.)(Alta.), 23190, *B	2538(92)	
<i>Jones v. Boundary Shores Golf Course Ltd.</i> (B.C.), 23230, *A	2345(92)	
<i>Kansa General Insurance Co. v. Jones</i> (Ont.), 23187, *B	15(93)	
<i>Kehler v. Corporation of the District of Surrey</i> (B.C.), 23241, *B	9(93)	
<i>Kieling v. Saskatchewan Wheat Pool</i> (Sask.), 23258, *A	2702(92)	
<i>Kirk v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23293, *B	2705(92)	
<i>Kita v. Braig</i> (B.C.), 23240, *A	2652(92)	
<i>Knopp v. The Queen</i> (Crim.)(Alta.), 23196, *B	28(93)	
<i>Konetzka v. Davies</i> (B.C.), 23198, *B	2672(92)	
<i>Kordas v. Stokes Seeds Ltd.</i> (Ont.), 23344, *A	1(93)	
<i>Kripps v. The Queen in right of the province of British Columbia</i> (Crim.)(B.C.), 23268, *B	20(93)	
<i>Kuz v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23204, *B	2779(92)	
<i>Lacombe Nurseries Ltd. v. Farm Credit Corporation</i> (Alta.), 23297, *A	3(93)	
<i>Lajoie v. The Queen</i> (Ont.), 21436, *A	975(89)	
<i>Lamontagne c. Domtar Inc.</i> (Qué.), 23272, *B	2716(92)	
<i>Latulippe, Renaud, Bourque Ltée c. Domaine Saint-Martin Ltée</i> (Qué.), 23175, *B	2521(92)	
<i>Laurier Life Insurance Co. v. Wagner Brothers Holdings Inc.</i> (Ont.), 23231, *B	12(93)	
<i>Lavigne c. Centre Hospitalier des Laurentides</i> (Qué.), 23270, *B	2715(92)	
<i>Law Society of Newfoundland v. Nixon</i> (Nfld.), 23274, *B	35(93)	
<i>Laxton v. Commonwealth Investors Syndicate Ltd.</i> (B.C.), 23200, *A	2296(92)	
<i>Leckie v. Swain</i> (Ont.), 23246, *B	2779(92)	
<i>Leggett v. Insurance Corporation of British Columbia</i> (B.C.), 23332, *A	2772(92)	
<i>Lepine v. The Queen</i> (Ont.), 23026, *B	30(93)	
<i>London Monenco Consultants Ltd. v. Ontario Human Rights Commission</i> (Ont.), 23248, *B	18(93)	
<i>Longchamps v. Farm Credit Corporation</i> (Alta.), 23309, *A	2622(92)	
<i>Lynch v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23218, *B	2658(92)	
<i>MacKay v. The Queen</i> (Crim.)(B.C.), 23294, *B	2775(92)	
<i>Mandin v. The Queen</i> (Alta.), 23357, *A	4(93)	
<i>Marijon c. La Reine</i> (Qué.), 23291, *A	2514(92)	
<i>Maritime Life Assurance Co. v. Saskatchewan River Bungalows Ltd.</i> (Alta.), 23194, *B	2655(92)	
<i>Marzetti v. Marzetti</i> (Alta.), 23273, *B	39(93)	
<i>Mayer c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 23176, *B	2520(92)	
<i>McAndrew v. British Columbia Transit</i> (B.C.), 23275, *B	23(93)	

<i>McCain Foods Ltd. v. National Transportation Agency</i> (F.C.A.), 23318, *A	3(93)	
<i>McGreal v. Public Trustee of British Columbia</i> (B.C.), 23307, *A	2622(92)	
<i>McKenzie v. Mason</i> (B.C.), 23308, *A	1(93)	
<i>Millar v. Millar</i> (Alta.), 23212, *02 21.1.93	2542(92)	46(93)
<i>Minister of Finance for the province of Newfoundland v.</i> <i>Hope Brook Gold Inc.</i> (Nfld.), 23329, *A	2772(92)	
<i>Minister of National Revenue v. United Terminals Ltd.</i> (F.C.A.), 23205, *02 21.1.93	2659(92)	47(93)
<i>Moisescu c. Royal Bank of Canada</i> (Qué.), 23199, *B	2676(92)	
<i>Moloney v. The Queen</i> (F.C.A.), 23336, *A	2773(92)	
<i>Municipalité de l'Ange-Gardien c. Huot</i> (Qué.), 23213 *B	2674(92)	
<i>Municipalité de l'Ange-Gardien c. Sablière C.D.R. Inc.</i> (Qué.), 23214, *B	2674(92)	
<i>Murray-Audain v. Jackson</i> (Ont.), 23314, *A	2702(92)	
<i>Neable v. Martin</i> (Ont.), 23225, *B	2778(92)	
<i>Neaves v. The Queen</i> (Crim.)(N.S.), 23121, *B	2264(92)	
<i>Neill v. The Queen</i> (Crim.)(Alta.), 23311, *B	29(93)	
<i>Ozirny v. Schepp</i> (Sask.), 23156, *B	2518(92)	
<i>Paulet v. Brandon University Faculty Association</i> (Man.), 22729, *A	4(92)	
<i>Pearlman v. City of Winnipeg</i> (Man.), 23008, *B	2707(92)	
<i>Penava v. MacIntyre</i> (Ont.), 23319, *A	2702(92)	
<i>Penner v. Danbrook</i> (Sask.), 23122, *01 21.1.93	2355(92)	45(93)
<i>Perreault c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 23285, *01 21.1.93	2704(92)	44(93)
<i>Petrovic c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 23170, *B	2661(92)	
<i>Petrovic c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 23171, *B	2662(92)	
<i>Pigott Project Management Ltd. v. Central Reinforcing</i> <i>Steel Service Ltd.</i> (Alta.), 23339, *A	2773(92)	
<i>Placer Dome Inc. v. The Queen</i> (F.C.A.)(B.C.), 23247, *A	2535(92)	
<i>Pollington v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23259, *B	2540(92)	
<i>Procureur général du Québec c. Téléphone Guèvremont Inc.</i> (Qué.), 23345, *A	4(93)	
<i>Promafil Canada Ltée c. Munsingwear, Inc.</i> (C.A.F.), 23238, *B	27(93)	
<i>R. v. Baker</i> (Crim.)(Nfld.), 23202, *B	2706(92)	
<i>R. c. Callejas</i> (Crim.)(Qué.), 23254, *B	2710(92)	
<i>R. v. Chartrand</i> (Ont.), 23340, *A	2773(92)	
<i>R. c. Chevrier</i> (Qué.), 23126, *A	2510(92)	
<i>R. v. Heywood</i> (B.C.), 23384, *A	5(93)	
<i>R. v. Johnson</i> (Crim.)(Ont.), 23217, *B	2666(92)	
<i>R. v. Matheson</i> (Crim.)(P.E.I.), 23312, *B	33(93)	
<i>R. v. Native Women's Association of Canada</i> (F.C.A.), 23253, *B	18(93)	
<i>R. v. Perreault</i> (Crim.)(Qué.), 23191, *B	2444(92)	
<i>R. c. Peruta</i> (Qué.), 23360, *A	2(93)	
<i>R. v. Sylliboy</i> (Crim.)(N.S.), 21929, *A	1015(90)	
<i>R. du chef du Québec v. Ontario Securities Commission</i> (Ont.), 23356, *A	2(93)	
<i>R. in right of Canada v. Reza</i> (Ont.), 23361, *A	2(93)	

<i>R. in right of the province of New Brunswick v. Bond</i> (N.B.), 23301, *A	2535(92)	
<i>R.N.R. Transport Ltée c. Beaver Foundations Ltd.</i> (Qué.), 23255, *B	26(93)	
<i>R.N.R. Transport Ltée c. Beaver Foundations Ltd.</i> (Qué.), 23262, *B	27(93)	
<i>Raissi v. Minister of Employment and Immigration</i> (F.C.A.)(Ont.), 23173, *B	2545(92)	
<i>Ramsay v. The Queen</i> (P.E.I.), 23337, *A	2773(92)	
<i>Rémillard c. Bissonnette</i> (Qué.), 23148, *B	2445(92)	
<i>Rémillard c. Bourdeau</i> (Qué.), 23145, *B	2449(92)	
<i>Rémillard c. Hétu</i> (Qué.), 23147, *B	2451(92)	
<i>Rémillard c. Lapierre</i> (Qué.), 23146, *B	2451(92)	
<i>Rémillard c. Legault</i> (Qué.), 23149, *B	2450(92)	
<i>Rémillard c. Leroux</i> (Qué.), 23132, *B	2446(92)	
<i>Rémillard c. Monette</i> (Qué.), 23144, *B	2452(92)	
<i>Rémillard c. Paré</i> (Qué.), 23150, *B	2449(92)	
<i>Rémillard c. Robichaud</i> (Qué.), 23143, *B	2447(92)	
<i>Rémillard c. Sauvé (Daniel)</i> (Qué.), 23151, *B	2447(92)	
<i>Rémillard c. Sauvé (Gilles)</i> (Qué.), 23153, *B	2448(92)	
<i>Rémillard c. Sauvé (Michel)</i> (Qué.), 23152, *B	2445(92)	
<i>Ribeiro v. Canadian Imperial Bank of Commerce</i> (Ont.), 23378, *A	4(93)	
<i>Richard B. v. Children's Aid Society of Metropolitan</i> <i>Toronto</i> (Ont.), 23298, *B	2775(92)	
<i>Robichaud c. Société canadienne des Postes</i> (Qué.), 23269, *B	2714(92)	
<i>Robitaille v. The Queen</i> (Crim.)(B.C.), 23292, *01 21.1.93	2703(92)	43(93)
<i>Rosebush v. The Queen</i> (Alta.), 23288, *A	2514(92)	
<i>Rouette c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 23264, *01 21.1.93	2665(92)	43(93)
<i>Rowbotham v. The Queen</i> (Ont.), 23104, *B	11(93)	
<i>Roy v. Bégin</i> (Qué.), 23124, *B	2357(92)	
<i>Ruffo c. Conseil de la Magistrature</i> (Qué.), 23127, *B 6(93)		
<i>Ruffo c. Conseil de la Magistrature</i> (Qué.), 23222, *B 7(93)		
<i>Salamon v. Minister of Education of Alberta</i> (Alta.), 22801, *B	7(93)	
<i>Sandrasegarampillai c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 23324, *B	14(93)	
<i>Sauvé c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 22941, *B	2669(92)	
<i>Save the Bulkley Society v. Alcan Aluminium Ltd.</i> (F.C.A.)(B.C.), 23130, *B	2440(92)	
<i>Sawan v. The Queen</i> (Crim.)(Alta.), 23190, *B	2538(92)	
<i>Sinclair v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23316, *B	32(93)	
<i>Smith v. Attorney General of Canada</i> (B.C.), 23366, *A	4(93)	
<i>Société de transport de la communauté urbaine de Montréal c.</i> <i>Chaput</i> (Qué.), 23265, *B	2713(92)	
<i>Société Radio-Canada c. Cuddihy</i> (Qué.), 23350, *A	2(93)	
<i>Sous-ministre du revenu du Québec c. Larouche</i> (Qué.), 23206, *B	2663(92)	
<i>St. Jean v. The Queen</i> (Crim.)(Sask.), 23351, *A	4(93)	
<i>Standard Trust Co. v. Corporation of the City of Nepean</i> (Ont.),		

23250, *B	2672(92)	
<i>Steinberg Inc. c. Société des alcools du Québec</i> (Qué.), 23276, *B	24(93)	
<i>Stojak c. Proulx</i> (Qué.), 23226, *B	2781(92)	
<i>Superintendent of Brokers v. Pezim</i> (B.C.), 23107, *B 2516(92)		
<i>Swietlinski v. Attorney General of Ontario</i> (Crim.)(Ont.), 23100, *B	2666(92)	
<i>Syndicat de l'enseignement de Champlain c. Commission scolaire régionale de Chambly</i> (Qué.), 23188, *B	2543(92)	
<i>Syndicat des employées et employés professionnels-les et de bureau Section locale 57 c. Fortier</i> (Qué.), 23257, *B	38(93)	
<i>Syndicat des enseignants des Vieilles-Forges c. Commission scolaire régionale des Vieilles-Forges</i> (Qué.), 23140, *02 21.1.93	2358(92)	49(93)
<i>T. Eaton Co. v. Prince</i> (B.C.), 23207, *B	20(93)	
<i>Tam c. The Queen</i> (Qué.), 23299, *B	13(93)	
<i>Tardi c. Caisse populaire d'Outremont</i> (Qué.), 23290, *A	2535(92)	
<i>Tecksol Inc. c. Procureur général du Canada</i> (C.A.F.)(Qué.), 23203, *B	2667(92)	
<i>Thibault c. Corporation professionnelle des médecins du Québec</i> (Crim.)(Qué.), 23243, *B	24(93)	
<i>Thompson c. L'Hôpital Général de Montréal</i> (Qué.), 23364, *A	3(93)	
<i>Tobin v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23296, *B	16(93)	
<i>Toneguzzo-Norvel v. Savein</i> (B.C.), 23195, *B	2654(92)	
<i>Touche Ross & Co. v. The Queen in right of the province of British Columbia</i> (Crim.)(B.C.), 23267, *B	19(93)	
<i>Traders General Insurance Co. v. Beausoleil</i> (Ont.), 23138, *02 21.1.93	2354(92)	45(93)
<i>Tran v. The Queen</i> (N.S.), 23224, *A	2325(92)	
<i>Trzop v. The Queen</i> (F.C.A), 23283, *B	16(93)	
<i>Trzop v. The Queen</i> (F.C.A), 23284, *B	16(93)	
<i>Tsashaht, an Indian Band v. The Queen in right of the Province of British Columbia</i> (B.C.), 23234, *B	8(93)	
<i>Tucker v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23221, *B	2657(92)	
<i>Turner v. The Queen</i> (F.C.A.)(B.C.), 23236, *02 21.1.93	2540(92)	46(93)
<i>Turner v. The Queen</i> (F.C.A.)(B.C.), 23237, *02 21.1.93	2541(92)	46(93)
<i>United States of America c. Doyer</i> (Qué.), 23343, *A	1(93)	
<i>United States of America v. Lepine</i> (Crim.)(Ont.), 23125, *B	2443(92)	
<i>Ville de Deux-Montagnes c. Ryan</i> (Qué.), 23358, *A	2(93)	
<i>Vokey v. The Queen</i> (Crim.)(Nfld.), 23040, *05 4.1.93	66(93)	66(93)
<i>Walz v. Hayre</i> (B.C.), 23043, *B	2301(92)	
<i>Webster v. British Columbia Hydro and Power Authority</i> (B.C.), 23085, *B	2776(92)	
<i>White (Ralph) v. Royal Bank of Canada</i> (Sask.), 23372, *A	3(93)	
<i>White (Susan) v. Lumbermen's Mutual Casualty Co.</i> (Ont.), 23328, *A	2772(92)	
<i>Willick v. Willick</i> (Sask.), 23141, *B	2354(92)	
<i>Willmor Discount Corporation c. Ville de Vaudreuil</i> (Qué.), 23220, *B	2705(92)	
<i>Wright v. Westfair Foods Ltd.</i> (Alta.), 23209, *B	2656(92)	
<i>Yonge-Esplanade Enterprises Ltd. v. Ackland</i> (Ont.), 23346, *A	1(93)	

CUMULATIVE INDEX -
APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL

INDEX CUMULATIF - REQUÊTES
EN AUTORISATION DE POURVOI

<i>Young v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23251, *B	10(93)
<i>Zabukovec v. Zabukovec</i> (Ont.), 23362, *B	31(93)
<i>Zaharov v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 23303, *B	2777(92)
<i>Zlatic v. Stannell</i> (Ont.), 22793, *A	2621(92)

This index includes appeals standing for judgment at the beginning of 1993 and all appeals heard in 1993 up to now.

Cet index comprend les pourvois en délibéré au début de 1993 et tous ceux entendus en 1993 jusqu'à maintenant.

- *01 dismissed/rejeté
- *02 dismissed with costs/rejeté avec dépens
- *03 allowed/accueilli
- *04 allowed with costs/accueilli avec dépens
- *05 discontinuance/désistement

CASE/AFFAIRE	Audition	Page	Jugement
<i>Attorney General of Canada v. Public Service Alliance of Canada</i> (F.C.A.)(Ont.), 22295	2561(92)		
<i>BG Checo International Ltd. v. British Columbia Hydro and Power Authority</i> (B.C.), 21955, the appeal is dismissed and the cross-appeal is allowed in part 21.1.93	262(92)	67(93)	
<i>Barrette c. Héritiers de feu H. Roy Crabtree</i> (Qué.), 22505	2690(92)		
<i>Benson v. The Queen</i> (Crim.)(N.S.), 22811	2275(92)		
<i>British Columbia Hydro and Power Authority v. BG Checo International Ltd.</i> (B.C.), 21939, the appeal is dismissed and the cross-appeal is allowed in part 21.1.93	262(92)	67(93)	
<i>Canada Mortgage and Housing Corporation v. Hongkong Bank of Canada</i> (Alta.), 22268, the appeal is allowed in part 21.1.93	362(92)	68(93)	
<i>Canadian Human Rights Commission v. Department of Secretary of State</i> (F.C.A.)(Ont.), 22145	1471(92)		
<i>Canadian Union of Public Employees -- C.L.C. Ontario Hydro Employees Union Local 1000 v. Ontario Labour Relations Board</i> (Ont.), 22387	2530(92)		
<i>Ciarlariello v. Keller</i> (Ont.), 22343	2689(92)		
<i>Commission des écoles catholiques de Montréal c. Procureur général du Québec</i> (Qué.), 22129	2795(92)		
<i>Commission scolaire Chomedey de Laval c. Procureur général du Québec</i> (Qué.), 22123	2795(92)		
<i>Conseil scolaire de l'Île de Montréal c. Commission des écoles catholique de Montréal</i> (Qué.), 22124	2795(92)		
<i>Dayco (Canada) Ltd. v. National Automobile, Aerospace and Agricultural Implement Workers' Union of Canada (CAW-CANADA)</i> (Ont.), 22180	1243(92)		
<i>Dehghani v. Minister of Employment and Immigration</i> (Ont.), 22153	2692(92)		
<i>Donahoe v. Canadian Broadcasting Corporation</i> (N.S.), 22457, *03 21.1.93	640(92)	69(93)	
<i>Egger v. The Queen</i> (Crim.)(Alta.), 22816	2317(92)		
<i>Engel v. Kam-Ppelle Holdings Ltd.</i> (Sask.), 21970, *03 21.1.93	2320(92)	73(93)	
<i>Fédération des commissions scolaires du Québec c. Procureur général du Québec</i> (Qué.), 22119	2795(92)		

<i>Fédération provinciale des comités de parents c. Procureur général du Manitoba</i> (Man.), 21836	2692(92)	
<i>Giroux c. Caisse populaire de Maniwaki</i> (Qué.), 22608, *01 21.1.93	2318(92)	72(93)
<i>Gossett c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 22523	1203(92)	
<i>Great Lakes Towing Co. c. MV "Peter A.B. Widener"</i> (C.A.F.)(Qué.), 21885	1359(92)	
<i>Great Lakes Towing Co. c. Owners & Operators of the MV "Rhone"</i> (C.A.F.)(Qué.), 21886	1359(92)	
<i>Greenbaum v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 22506	2738(92)	
<i>Hall v. Hébert</i> (B.C.), 22399	2275(92)	
<i>Hunt v. Lac D'Amiante du Québec Ltée</i> (B.C.), 22637	2277(92)	
<i>Hundal v. The Queen</i> (rehearing)(Crim.)(B.C.), 22358	265(92)	
<i>Kourteissis v. Minister of National Revenue</i> (Crim.)(B.C.), 21645	365(92)	
<i>MacKenzie v. The Queen</i> (Crim.)(N.S.), 22423, *03 21.1.93	990(92)	71(93)
<i>Ontario Hydro v. Ontario Labour Relations Board</i> (Ont.), 22355	2530(92)	
<i>Peter v. Beblow</i> (B.C.), 22258	2561(92)	
<i>Plant v. The Queen</i> (Crim.)(Alta.), 22606	2470(92)	
<i>Quebec Association of Protestant School Boards c. Procureur général du Québec</i> (Qué.), 22112	2795(92)	
<i>Queen (Douglas) v. Cognos Inc.</i> (Ont.), 22004, *03 21.1.93	263(92)	68(93)
<i>R. c. Baron</i> (C.A.F.)(Qué.), 22298, *02 21.1.93	365(92)	69(93)
<i>R. v. Cooper</i> (Crim.)(Nfld.), 22395, *03 21.1.93	2276(92)	72(93)
<i>R. v. Finlay</i> (Crim.)(Sask.), 22596	2321(92)	
<i>R. v. K.G.B.</i> (Crim.)(Ont.), 22351	2278(92)	
<i>Sharma v. The Queen</i> (Crim.)(Ont.), 22332	1088(92)	
<i>Simcoe & Erie General Insurance Co. v. Reid Crowther & Partners Ltd.</i> (Man.), 22372, *02 21.1.93	2319(92)	72(93)
<i>Syndicat des employés professionnels de l'Université du Québec à Trois-Rivières c. Université du Québec à Trois-Rivières</i> (Qué.), 22146	2689(92)	
<i>Théroux c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 22249	2467(92)	
<i>United Brotherhood of Carpenters and Joiners of America, Local 579 v. Bradco Construction Ltd.</i> (Nfld.), 22023	2341(92)	
<i>Ward v. Attorney General of Canada</i> (F.C.A.)(Ont.), 21937	811(92)	
<i>Wiley v. The Queen</i> (Crim.)(B.C.), 22804	2469(92)	
<i>Workers' Compensation Board v. Amchem Products Incorporated</i> (B.C.), 22256	1358(92)	
<i>Zlatic c. La Reine</i> (Crim.)(Qué.), 22342	2530(92)	

APPEALS INSCRIBED FOR
HEARING AT THE SESSION OF
THE SUPREME COURT OF
CANADA, BEGINNING
MONDAY, JANUARY 25, 1993

APPELS INSCRITS POUR
AUDITION À LA SESSION DE LA
COUR SUPRÊME DU CANADA
COMMENÇANT LE LUNDI
25 JANVIER 1993

**SCHEDULE RE MOTIONS BEFORE
THE COURT**

Pursuant to Rule 23.1 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*, the following deadlines must be met before a motion before the Court can be heard:

Motion day : **March 1, 1993**

Service of motion : February 8, 1993

Filing of motion : February 15, 1993

Response : February 22, 1993

Motion day : **April 5, 1993**

Service of motion : March 15, 1993

Filing of motion : March 22, 1993

Response : March 29, 1993

BEFORE A JUDGE OR THE REGISTRAR:

Pursuant to Rule 22 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*, a motion before a judge or the Registrar must be filed not later than three clear days before the time of the hearing.

Please call (613) 996-8666 for further information.

**CALENDRIER DES REQUÊTES À LA
COUR**

Conformément à l'article 23.1 des *Règles de la Cour suprême du Canada*, les délais suivants doivent être respectés pour qu'une requête soit entendue par la Cour:

Audience du: **1 mars 1993**

Signification: 8 février 1993

Dépôt: 15 février 1993

Réponse: 22 février 1993

Audience du: **5 avril 1993**

Signification: 15 mars 1993

Dépôt: 22 mars 1993

Réponse: 29 mars 1993

DEVANT UN JUGE OU LE REGISTRAIRE:

Conformément à l'article 22 des *Règles de la Cour suprême du Canada*, une requête présentée devant un juge ou le registraire doit être déposée au moins trois jours francs avant la date d'audition.

Pour de plus amples renseignements, veuillez appeler au (613) 996-8666.

REQUIREMENTS FOR FILING A CASE**PRÉALABLES EN MATIÈRE DE PRODUCTION**

Pursuant to the *Supreme Court Act* and *Rules*, the following requirements for filing must be complied with before an appeal will be inscribed and set down for hearing:

Case on appeal must be filed within three months of the filing of the notice of appeal.

Appellant's factum must be filed within five months of the filing of the notice of appeal.

Respondent's factum must be filed within eight weeks of the date of service of the appellant's factum.

Intervener's factum must be filed within two weeks of the date of service of the respondent's factum.

The Registrar shall inscribe the appeal for hearing upon the filing of the respondent's factum or after the expiry of the time for filing the respondent's factum

On March 2, 1993, the Registrar shall enter on a list all appeals inscribed for hearing at the Spring Session, which commences on April 26, 1993.

For appeals which fall under the provisions of the *Rules of the Supreme Court of Canada* prior to their amendment on June 19, 1991, please contact the Process Registry at (613) 996-8666 for information regarding the applicable time limits.

Conformément à la *Loi sur la Cour suprême* et aux *Règles*, il faut se conformer aux exigences suivantes avant qu'un appel puisse être inscrit pour audition:

Le dossier d'appel doit être déposé dans les trois mois du dépôt de l'avis d'appel.

Le mémoire de l'appellant doit être déposé dans les cinq mois du dépôt de l'avis d'appel.

Le mémoire de l'intimé doit être déposé dans les huit semaines suivant la signification de celui de l'appelant.

Le mémoire de l'intervenant doit être déposé dans les deux semaines suivant la signification de celui de l'intimé.

Le registraire inscrit l'appel pour audition après le dépôt du mémoire de l'intimé ou à l'expiration du délai de signification du mémoire de l'intimé.

Le 2 mars 1993, le registraire met au rôle de la session du printemps, qui débutera le 26 avril 1993, tous les appels inscrits pour audition.

En ce qui concerne les délais applicables aux appels visés par les anciennes *Règles de la Cour suprême du Canada*, c'est-à-dire avant l'entrée en vigueur des modifications le 19 juin 1991, veuillez contacter le greffe au (613) 996 8666.

SUPREME COURT REPORTS

RECUEIL DE LA COUR SUPRÊME

The styles of cause in the present table are the standardized styles of cause (as expressed under the "indexed as " entry in each case).

Les intitulés utilisés dans cette table sont les intitulés normalisés de la rubrique "répertorié" dans chaque arrêt.

Judgments reported in [1992] 2 S.C.R., Part 6

Jugements publiés dans [1992] 2 R.C.S., fascicule 6

Central Okanagan School District No. 23 v. Renaud, [1992] 2 S.C.R. 970

Central Okanagan School District No. 23 c. Renaud, [1992] 2 R.C.S. 970

Pax Management Ltd. v. Canadian Imperial Bank of Commerce, [1992] 2 S.C.R. 998

Pax Management Ltd. c. Banque Canadienne Impériale de Commerce, [1992] 2 R.C.S. 998

R. v. DeSousa, [1992] 2 S.C.R. 944

R. c. DeSousa, [1992] 2 S.C.R. 944

R. v. Parks, [1992] 2 S.C.R. 871

R. c. Parks, [1992] 2 S.C.R. 871

R. v. Smith, [1992] 2 S.C.R. 915

R. c. Smith, [1992] 2 S.C.R. 915

R. v. Z. (D.A.), [1992] 2 S.C.R. 1025

R. c. Z. (D.A.), [1992] 2 S.C.R. 1025